

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Voyage à l'île de France [Document électronique] / Bernardin de Saint-Pierre

PREFACE

p17

Ces lettres et ces journaux ont été écrits à mes amis. à mon retour, je les ai mis en ordre et je les ai fait imprimer, afin de leur donner une marque publique d'amitié et de reconnaissance. Aucun de ceux qui m'ont rendu quelque service dans mon voyage n'y a été oublié. Voilà quel a été mon premier motif.

Voici le plan que j'ai suivi. Je commence par les plantes et les animaux naturels à chaque pays. J'en décris le climat et le sol tel qu'il était sortant des mains de la nature. Un paysage est le fond du tableau de la vie humaine.

Je passe ensuite aux caractères et aux mœurs des habitants. On trouvera peut-être que j'ai fait une satire. Je puis protester qu'en parlant des hommes, j'ai dit le bien avec facilité, et le mal avec indulgence.

Après avoir parlé des colons, j'entre dans quelques détails sur les végétaux et les animaux dont ils ont peuplé la colonie. L'industrie, les arts et le commerce de ces pays sont renfermés dans l'agriculture. Il semble que cet art simple devrait n'offrir que des mœurs aimables ; mais il s'en faut bien qu'on mène dans ces contrées une vie patriarcale. J'en excepte les hollandais. La mort vient d'enlever M De Tolback, gouverneur du Cap, qui m'avait obligé. Si les lignes que je lui consacre dans ces mémoires ne peuvent plus servir à ma reconnaissance, puisse du moins l'exemple de sa conduite être utile à ceux qui gouvernent des français dans l'Inde ! J'aurai rendu un grand hommage à sa vertu, si je puis la faire imiter. Ces lettres sont accompagnées d'un journal de

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

marine, d' un voyage autour de l' île-De-France, des événements particuliers de mon retour, d' une explication abrégée de quelques termes de marine, et d' entretiens contenant des observations nouvelles sur la végétation.

Il me reste à m' excuser sur les sujets mêmes que j' ai traités qui paraissent étrangers à mon état.

J' ai écrit sur les plantes et les animaux, et je ne suis point naturaliste. L' histoire naturelle n' étant point renfermée dans des bibliothèques, il m' a semblé que c' était un livre où tout le monde pouvait lire. J' ai cru y voir les caractères sensibles d' une providence ; et j' en ai parlé, non comme d' un système qui amuse mon esprit, mais comme d' un sentiment dont mon coeur est plein.

Au reste, je croirai avoir été utile aux hommes, si le faible tableau du sort des malheureux noirs peut leur épargner un seul coup de fouet, et si les européens, qui crient en Europe contre la tyrannie, et qui font de si beaux traités de morale, cessent d' être aux Indes des tyrans barbares.

Je croirai avoir rendu service à ma patrie, si j' empêche un seul honnête homme d' en sortir, et si je puis le déterminer à y cultiver un arpent de plus dans quelque lande abandonnée.

Pour aimer sa patrie il faut la quitter. Je suis attaché à la mienne, quoique je n' y tiens ni par ma fortune ni par mon état ; mais j' aime les lieux où, pour la première fois, j' ai vu la lumière, j' ai senti, j' ai aimé, j' ai parlé.

J' aime ce sol que tant d' étrangers adoptent, où tous les biens nécessaires abondent, et qui est préférable aux deux Indes par sa température, par la bonté de ses végétaux, et par l' industrie de son peuple.

Enfin, j' aime cette nation où les relations sont plus nombreuses, où l' estime est plus éclairée, l' amitié plus intime, et la vertu même plus aimable.

Je sais bien qu' on trouve en France, ainsi qu' autrefois à Athènes, ce qu' il y a de meilleur et de plus dépravé. Mais enfin c' est la nation qui a produit Henri Iv, Turenne et Fénelon. Ces grands hommes, qui l' ont gouvernée, défendue et instruite, l' ont aussi aimée.

LETTRE 1

De Lorient, le 4 janvier 1768.

Je viens d' arriver à Lorient après avoir éprouvé un froid excessif. Tout était glacé depuis Paris jusqu' à dix lieues au-delà de Rennes. Cette ville,

qui fut incendiée en 1720, a quelque magnificence qu' elle doit à son malheur. On y remarque plusieurs bâtiments neufs, deux places assez belles, la statue de Louis Xv, et surtout celle de Louis Xiv. L' intérieur du parlement est assez bien décoré ; mais, ce me semble, avec trop d' uniformité. Ce sont partout des lambris peints en blanc, relevés de moulures dorées. Ce goût règne dans la plupart des églises et des grands édifices. D' ailleurs Rennes m' a paru triste. Elle est au confluent de la Vilaine et de l' Ille, deux petites rivières qui n' ont point de cours. Ses faubourgs sont formés de petites maisons assez sales, ses rues mal pavées. Les gens du peuple s' habillent d' une grosse étoffe brune, ce qui leur donne un air pauvre. J' ai vu en Bretagne quantité de terres incultes. Il n' y croît que du genêt, et une plante à fleurs

p18

jaunes qui ne paraît composée que d' épines : les paysans l' appellent lande ou jan ; ils la pilent, et la font manger aux bestiaux. Le genêt ne sert qu' à chauffer les fours : on pourrait en tirer un meilleur parti, surtout dans une province maritime. Les romains en faisaient d' excellents cordages, qu' ils préféraient au chanvre pour le service des vaisseaux. C' est à Pline que je dois cette observation ; on sait qu' il commanda les flottes de l' empire.

Ne pourrait-on pas, dans ces landes, planter avec succès la pomme de terre, subsistance toujours assurée, qui ne craint ni l' inconstance des saisons, ni les magasins des monopoleurs ?

L' industrie paraît étouffée par le gouvernement aristocratique, ou des états. Le paysan, qui n' y a point de représentants, n' y trouve aucune protection. En Bretagne, il est mal vêtu, ne boit que de l' eau, et ne vit que de blé noir.

La misère des hommes croît toujours avec leur dépendance. J' ai vu le paysan riche en Hollande, à son aise en Prusse, dans un état supportable en Russie, et dans une pauvreté extrême en Pologne : je verrai donc le nègre, qui est le paysan de nos colonies, dans une situation déplorable. En voici, je crois, la raison. Dans une république il n' y a point de maître, dans une monarchie il n' y en a qu' un ; mais le gouvernement aristocratique donne à chaque paysan un despote particulier.

De la liberté naît l' industrie. Le paysan suisse est ingénieux, le serf polonais n' imagine rien. Cette stupeur de l' âme, plus propre que la

philosophie à supporter les grands maux, paraît un bienfait de la providence. *quand Jupiter*, dit Homère, *réduit un homme à l' esclavage, il lui ôte la moitié de son esprit.*

prenez-moi ces réflexions. Il est difficile de voir de grandes misères, sans en chercher le remède ou la cause.

Vers la basse-Bretagne, la nature paraît en quelque sorte rapetissée. Les collines, les vallons, les arbres, les hommes et les animaux y sont plus petits qu' ailleurs. La campagne, divisée en champs de blé, en pâturages entourés de fossés et ombragés de chênes, de châtaigniers et de haies vives, a un air négligé et mélancolique qui me plairait, sans la saison, qui rend tous les paysages tristes.

On trouve, en plusieurs endroits, des carrières d' ardoises, de marbre rouge et noir, des mines de plomb mêlé d' un argent très-ductile. Mais les véritables richesses du pays sont ses toiles, ses fils et ses bestiaux. L' industrie renaît avec la liberté, par le voisinage des ports de mer. C' est peut-être le seul bien que produise le commerce maritime, qui n' est guère qu' une avarice dirigée par les lois. Singulière condition de l' homme, de tirer souvent de ses passions plus d' avantages que de sa raison !

Le paysan bas-breton est à son aise. Il se regarde comme libre dans le voisinage d' un élément sur lequel tous les chemins sont ouverts. L' oppression ne peut s' étendre plus loin que sa fortune. Est-il trop pressé, il s' embarque. Il retrouve, sur le vaisseau où il se réfugie, le bois des chênes de son enclos, les toiles que sa famille a tissées, et le blé de ses guérets, dieux de ses foyers qui l' ont abandonné. Quelquefois dans l' officier de son vaisseau il reconnaît le seigneur de son village. à leur misère commune, il voit que ce n' est qu' un homme souvent plus à plaindre que lui. Libre sur sa propre réputation, il devient le maître de la sienne ; et, du bout de la vergue où il est perché, il juge, au milieu du feu et de l' orage, celui qu' aux états il n' eût osé examiner.

Je n' ai point encore vu Lorient. Une demi-lieue avant d' arriver, nous avons passé, en bac, un petit bras de mer ; voilà tout ce que j' ai pu distinguer. Un brouillard épais couvrait tout l' horizon : c' est un effet du voisinage de la mer : aussi l' hiver y est moins rude.

Cette observation a encore lieu le long des étangs et des lacs. Ne serait-ce point pour favoriser, même en hiver, la génération d' une multitude d' insectes et de vermine aquatiques qui habitent le sable des rivages ? Quoi qu' il en

soit, la facilité d' y vivre et la température y attirent du nord un nombre infini d' oiseaux de mer et de rivière. La nature peut bien leur réserver quelques lisières de côte, quelque portion d' air tempéré, elle qui a destiné plus de la moitié de ce globe aux seuls poissons.
Je suis, etc.

LETTRE 2

De Lorient, ce 18 janvier 1768.
Lorient est une petite ville de Bretagne, que le commerce des Indes rend de plus en plus florissante. Elle est, comme toutes les villes nouvelles, régulière, alignée et imparfaite : ses fortifications sont médiocres. On y distingue de beaux magasins, l' hôtel des ventes qui n' est point fini, une tour qui sert de découverte, des quais commencés et de grands emplacements où l' on n' a point bâti. Elle est située au fond d' une baie où se jettent la rivière de Blavet et celle de Ponscorf, qui déposent beaucoup de vase dans le port. Cette baie

p19

ou rade est défendue à son entrée, qui est étroite, par le Port-Louis ou Blavet, dont la citadelle a le défaut d' être trop élevée, ce qui rend ses feux plongeants. Ses flancs, déjà trop étroits, ont des orillons, dont l' usage n' est avantageux que pour la défense du fossé ; or, elle n' en a point d' autre que la mer qui baigne le pied de ses remparts. Le Port-Louis est une ville ancienne et déserte : c' est un vieux gentilhomme dans le voisinage d' un financier. La noblesse demeure au Port-Louis ; mais les marchands, les mousselines, les soieries, l' argent, les jolies femmes, se trouvent à Lorient. Les moeurs y sont les mêmes que dans tous les ports de commerce. Toutes les bourses y sont ouvertes : mais on ne prête son argent qu' à la grosse ; ce qui, pour les Indes, est à vingt-cinq ou trente pour cent par an. Celui qui emprunte est plus embarrassé que celui qui prête ; les profits sont incertains, et les obligations sont sûres. Les lois autorisent ces emprunts par des contrats de grosse, qui donnent aux créanciers une sorte de propriété sur toute la cargaison du vaisseau, pouvoir qui s' étend, pour la plupart des marins, sur toute leur fortune.

Il y a trois vaisseaux prêts à appareiller pour l'île-De-France : *la digue, le condé, et le marquis De Casries*. il y en a d' autres en armement, et quelques-uns en construction. Le bruit des charpentiers, le tintamarre des calfats, l' affluence des étrangers, le mouvement perpétuel des chaloupes en rade, inspirent je ne sais quelle ivresse maritime. L' idée de fortune qui semble accompagner l' idée des Indes ajoute encore à cette illusion. Vous croiriez être à mille lieues de Paris. Le peuple de la campagne ne parle plus français ; celui de la ville ne connaît d' autre maître que la compagnie. Les honnêtes gens s' entretiennent de l' île-De-France et de Pondichéry, comme s' ils étaient dans le voisinage. Vous pensez bien que les tracasseries de comptoirs arrivent ici avec les pacotilles de l' Inde ; car l' intérêt divise encore mieux les hommes qu' il ne les rapproche.
Je suis, etc.

LETTRE 3

De Lorient, le 20 février 1768.

Nous n' attendons, pour partir, que les vents favorables. Mon passage est arrêté sur le vaisseau *le marquis De Castries* . C' est un navire de huit cents tonneaux, de cent quarante-six hommes d' équipage, chargé de mâtures pour le Bengale. Je viens de voir le lieu qui m' est destiné. C' est un petit réduit en toile dans la grande chambre. Il y a quinze passagers : la plupart sont logés dans la sainte-barbe ; c' est le lieu où l' on met les cartouches et une partie des instruments de l' artillerie. Le maître canonnier a l' inspection de ce poste, et y loge, ainsi que l' écrivain, l' aumonier et le chirurgien-major. Au-dessus est la grande chambre, qui est l' appartement commun où l' on mange. Le second étage comprend la chambre du conseil, où communique celle du capitaine. Elle est décorée, au-dehors, d' une galerie ; c' est la plus belle salle du vaisseau. Les chambres des officiers sont à l' entrée, afin qu' ils puissent veiller aux manoeuvres qui se font sur le pont. Le premier pilote et le maître des matelots sont logés avec eux, pour les mêmes raisons.

L' équipage loge sous les gaillards et dans l' entrepont, prison ténébreuse où l' on ne voit goutte. Les gaillards comprennent la longueur du navire, qui est de niveau avec la grande chambre, lorsqu' il y a un passavant, comme dans celui-ci ; les cuisines sont sous le gaillard d' avant, les provisions dans des compartiments au-dessous, les

marchandises dans la cale, la soute aux poudres
au-dessous de la sainte-barbe.

Voilà, en gros, l'ordre de notre vaisseau ; mais
il serait impossible de vous en peindre le désordre.
On ne sait où passer. Ce sont des caisses de
vin de Champagne, des coffres, des tonneaux, des
malles, des matelots qui jurent, des bestiaux qui
mugissent, des oies et des volailles qui piaulent
sur les dunettes ; et, comme il fait gros temps,
on entend siffler les cordes et gémir les manoeuvres,
tandis que notre lourd vaisseau se balance sur ses
câbles. Près de nous sont mouillés plusieurs
vaisseaux dont les porte-voix nous assourdissent :
évide à tribord ; largue l'amarre... fatigué
de ce tumulte, je suis descendu dans ma chaloupe
et j'ai débarqué au Port-Louis.

Il faisait très grand vent. Nous avons traversé la
ville sans y rencontrer personne. J'ai vu, des murs
de la citadelle, l'horizon bien noir, l'île de
Groix couverte de brume, la pleine mer fort
agitée ; au loin, de gros vaisseaux à la cape, de
pauvres chasse-marées à la voile entre deux lames ;
sur le rivage, des troupes de femmes transies de
froid et de crainte ; une sentinelle à la pointe
d'un bastion, tout étonnée de la hardiesse de ces
malheureux qui pêchent, avec les mauves et les
goélands, au milieu de la tempête.

Nous sommes revenus bien boutonnés, bien mouillés,
et la main sur nos chapeaux. En traversant Lorient,
nous avons vu toute la place couverte

p20

de poissons : des raies blanches, violettes, d'autres
tout hérissées d'épines ; des chiens de mer,
des congres monstrueux qui serpentaient sur le
pavé ; de grands paniers pleins de crabes et de
homards ; des monceaux d'huîtres, de moules, de
pétoncles ; des merlus, des soles, des turbots...
enfin une pêche miraculeuse, comme celle des
apôtres.

Ces bonnes gens en ont la bonne foi et la piété :
quand on pêche la sardine, un prêtre va avec la
première barque, et bénit les eaux. C'est l'amour
conjugal des vieux temps : à mesure qu'ils
arrivaient, leurs femmes et leurs enfants se
pendaient à leurs cous. C'est donc parmi les gens de
peine que l'on trouve encore quelques vertus ; comme
si l'homme ne conservait des moeurs qu'en vivant
toujours entre l'espérance et la crainte.

Cette partie de la côte est fort poissonneuse. Les
mêmes espèces de poissons y sont, pour la plupart,

plus grandes qu' aux autres endroits, mais elles sont inférieures pour le goût. On m' a assuré que la pêche de la sardine rapportait quatre millions de revenu à la province. Il est assez singulier qu' il n' y ait point d' écrevisses dans les rivières de Bretagne ; ce qui vient peut-être de ce que les eaux n' y sont pas assez vives.

Nous sommes rentrés dans notre auberge, les oreilles tout étourdies du bruit et du vent de la mer. Il y avait avec nous deux parisiens, les sieurs B père et fils, qui devaient s' embarquer sur notre vaisseau ; ils ont, sans rien dire, fait atteler leur chaise, et sont retournés à Paris.

LETTRE 4

à bord du *marquis De Castries* , le 3 mars 1768,
à onze heures du matin.

Je n' ai que le temps de vous faire mes adieux ; nous appareillons. Je vous recommande les cinq lettres incluses ; il y en a trois pour la Russie, la Prusse et la Pologne. Partout où j' ai voyagé, j' ai laissé quelque un que je regrette.

Mais le vaisseau est à pic. J' entends le bruit des sifflets, les hissements du cabestan, et les matelots qui virent l' ancre... voici le dernier coup de canon. Nous sommes sous voiles ; je vois fuir le rivage, les remparts et les toits du Port-Louis. Adieu, amis plus chers que les trésors de l' Inde ! ... adieu, forêts du nord, que je ne reverrai plus ! Tendre amitié ! Sentiment plus cher qui la surpassiez ! Temps d' ivresse et de bonheur qui s' est écoulé comme un songe ! Adieu ! ... adieu ! ... on ne vit qu' un jour pour mourir toute la vie.

Vous recevrez mon journal, mes lettres et mes regrets. Je vous aimerai toujours... je ne puis vous en dire davantage.

Je suis, etc.

JOURNAL MARS 1768

Nous sortîmes le 3, à onze heures et un quart du matin. Le vent était au nord-est, la marée pas assez haute ; peu s' en fallut que nous ne touchassions sur un rocher à droite dans la passe. Quand nous fûmes par le travers de l' île de Grois, nous mîmes en panne pour attendre quelques passagers et officiers. Un seul rejoignit le vaisseau, dans le temps que nous mettions en route. Le 4, le temps fut assez beau ; sur le soir

cependant la mer grossit et le vent augmenta. Le 5, il s' éleva un très gros temps. Le vaisseau était en route sous ses deux basses voiles. J' étais très fatigué du mal de mer. à dix heures et demie du matin, étant sur mon lit, j' éprouvai une forte secousse. Quelqu' un cria que le vaisseau venait de toucher. Je montai sur le pont, où je vis tout le monde consterné. Une lame, venant de tribord, avait enlevé à la mer la yole ou petite chaloupe, le maître des matelots et trois hommes. Un seul d' entre eux resta accroché dans les haubans du grand mât, d' où on le tira, l' épaule et la main fracassées. Il fut impossible de sauver les autres, que l' on ne revit plus.

Ce malheur vint de la faute du vaisseau, qui gouvernait mal. Sa poupe était trop renflée dans l' eau, ce qui détruisait l' action du gouvernail. Le mauvais temps dura tout le jour, et l' agitation du vaisseau fit périr presque toutes nos volailles. J' avais un chien qui ne cessa de haleter de malaise. Les seuls animaux que j' y vis insensibles furent des moineaux et des serins, accoutumés à un mouvement perpétuel. On porte ces oiseaux aux Indes par curiosité.

Je fus très incommodé, ainsi que les autres passagers. Il n' y a point de remède contre ce mal, qui excite des vomissements affreux. Il est utile cependant de prendre quelques nourritures sèches, et surtout des fruits acides.

Le 6, le temps se mit au beau. On pria dieu pour ces pauvres matelots. Le maître était un fort honnête homme. On répara le désordre de la

p21

veille. La lame, en tombant sur le vaisseau, avait brisé la poutre qui borde le caillebotis, quoiqu' elle eût dix pouces de diamètre. Elle enfonça une des épontiles ou supports du gaillard d' avant dans le port inférieur, et en rompit une des traverses.

Le 7, nous nous estimions par le travers du cap Finistère, où les coups de vent sont fréquents et la mer grosse, ainsi qu' à tous les caps.

Le 8, belle mer et bon vent. Nous vîmes voler des manches-de-velours, oiseaux marins blancs, dont les ailes sont bordées de noir.

Le 9 et le 10, l' air me parut sensiblement plus chaud et le ciel plus intéressant. Nous approchons des îles *Fortunées* , s' il est vrai que le ciel ait mis le bonheur dans quelque île.

Le 11, le vent calma ; la mer était couverte de

bonnets-flamands, espèce de mucilage organisé, de la forme d' une toque, ayant un mouvement de progression. Le matin, nous vîmes un vaisseau.

Le 12 et le 13, on fit quelques réglemens de police. Il fut décidé que chaque passager n' aurait qu' une bouteille d' eau par jour. Le repas du matin fut fixé à dix heures, et consistait en viandes salées et en légumes secs. Celui du soir, à quatre heures, était un peu meilleur. On éteignait tous les feux passé huit heures.

Le 14, on avait compté voir l' île Madère, mais nous étions trop dérivés à l' ouest ; il fit calme tout le jour. Nous vîmes deux oiseaux de la grosseur d' un pigeon, d' une couleur brune, volant vers l' ouest à la hauteur des mâts : nous les primes pour des oiseaux de terre, ce qui semblait nous indiquer qu' il y avait quelque île sur notre gauche.

Ces signes sont importants, mais les marins ont des observations peu sûres sur les oiseaux. Ils confondent presque toutes les espèces des côtes de l' Europe, sous le nom de mauves et de goëlands.

Le 15, le calme continua : cependant vers la nuit nous eûmes un peu de vent. Un brigantin anglais passa près de nous dans l' après-midi, et nous salua de son pavillon.

Le 16, au lever du soleil, nous vîmes l' île de Palme devant nous ; à gauche, l' île de Ténériffe avec son pic, qui a la forme d' un dôme surmonté d' une pyramide. Ces îles furent couvertes de brume tout le jour, et la nuit d' éclairs et d' orages ; spectacle qui effraya les premiers marins qui les découvrirent de nos temps. On sait que les romains en avaient ouï parler, puisque Sertorius voulut s' y retirer. Les carthaginois, qui trafiquaient en Afrique, les connaissaient.

L' historien Juba en compte cinq, et en fait une description détaillée : il en appelle une l' île de Neige, parceque, dit-il, elle s' y conserve toute l' année. Nous vîmes, en effet, le pic couvert de neige, quoique l' air fût chaud. Ces îles sont, dit-on, les débris de cette grande île Atlantide dont parle Platon. à la profondeur des ravins dont leurs montagnes sont creusées, on peut croire que ce sont les débris de cette terre originelle, bouleversée par un événement dont la tradition s' est conservée chez tous les peuples. Selon Juba, l' île Canarie prit son nom de la grandeur des chiens qu' on y élevait. Les espagnols, à qui elles appartiennent, en tirent d' excellente malvoisie. Les 17, 18 et 19, nous passâmes au milieu des îles, laissant Ténériffe à gauche et Palme à droite ; Gomère nous resta à l' est. Je dessinai la vue de ces îles, qui sont sillonnées de ravins très

profonds, entre autres l' île de Palme.

Nous vîmes un poisson volant. Une huppe vint se reposer sur notre vaisseau, et prit son vol à l' ouest : elle était d' un rouge couleur d' orange, ses ailes et son aigrette marbrées de blanc et de noir, son bec noir comme l' ébène et un peu recourbé. Le 20, nous laissâmes l' île de Fer à l' ouest, et nous perdîmes de vue toutes ces îles. La vue de ces terres, situées sous un si beau climat, nous inspira bien des vœux inutiles.

Nous comparions le repos, l' abondance, l' union et les plaisirs de ces insulaires, à notre vie inquiète et agitée. Peut-être, en nous voyant passer, quelque malheureux canarien, sur un rocher brûlé, faisait des vœux pour être à bord d' un vaisseau qui cinglait à pleines voiles vers les Indes orientales.

Le 21, nous vîmes une hirondelle de terre, ensuite un requin. Tant que nous fûmes dans le parage de ces îles, nous eûmes du calme le jour, et le vent ne s' élevait qu' au soir.

Le 22, la chaleur fut si forte, qu' elle fit casser une quantité de bouteilles de vin de Champagne, quoiqu' elles fussent encaissées dans du sel : c' est une pacotille que font beaucoup d' officiers pour les Indes ; chaque bouteille s' y vend une pistole. Cette inondation, qui pénétrait tout, détruisit des laitues et du cresson que j' avais semés dans du coton mouillé, où ces plantes croissent à merveille : cette liqueur salée était si corrosive, qu' elle gâta absolument ceux de mes papiers qui en furent mouillés.

Le 23, nous eûmes grand frais ; la mer me parut grise et verdâtre, comme sur les hauts-fonds : on prétend qu' on trouve la sonde à plus de quatre-vingts lieues de la côte d' Afrique, qui est peu élevée dans ces parages. Nous vîmes un vaisseau faisant route au Sénégal.

p22

Le 24, nous trouvâmes les vents alizés ou de nord-est ; le vaisseau roulait beaucoup.

Le 25 et le 26, beau temps et bon vent ; nous dépassâmes la latitude des îles du cap Vert, que nous ne vîmes point : elles sont aux portugais. On y trouve des rafraîchissements ; mais le premier de tous, l' eau, s' y fait difficilement.

Nous vîmes des poissons volants et une hirondelle de terre. On s' aperçut que le blé sarrasin s' échauffait dans la soute, au point de n' y pouvoir supporter la main ; on le mit à l' air. Il est

arrivé que des vaisseaux se sont embrasés par de pareils accidents. Il y eut en 1760 un vaisseau anglais chargé de chanvre, qui brûla dans la mer Baltique. Le chanvre s' était enflammé de lui-même. J' en vis les débris sur les côtes de l' île de Bornholm.

Le 27, on dressa une tente de l' avant à l' arrière, pour préserver l' équipage de la chaleur. Nous vîmes des galères, espèce de mucilage vivant. Les 28 et 29, nous vîmes des poissons volants et une quantité considérable de thons.

Le 30, on se prépara à la pêche, et nous prîmes dix thons, dont le moindre pesait soixante livres : nous vîmes un requin. La chaleur augmentait, et l' équipage souffrait impatiemment la soif.

Le 31, on prit une bonite ; des matelots altérés percèrent et ouvrirent pendant la nuit les jarres de plusieurs passagers, qui par-là se trouvèrent, comme les gens de l' équipage, réduits à une pinte d' eau par jour.

OBSERVATIONS MOEURS GENS DE MER

Je ne vous parlerai que de l' influence de la mer sur les marins, afin d' inspirer quelque indulgence sur des défauts qui tiennent à leur état.

La promptitude qu' exige la manoeuvre les rend grossiers dans leurs expressions. Comme ils vivent loin de la terre, ils se regardent comme indépendants : ils parlent souvent des princes, des lois et de la religion, avec une liberté égale à leur ignorance. Ce n' est pas que, suivant les circonstances, ils ne soient dévôts, même superstitieux. J' en ai connu plus d' un qui n' aurait pas voulu appareiller un dimanche ou un vendredi. En général, leur religion dépend du temps qu' il fait. L' oisiveté où ils vivent leur fait aimer la médisance et les contes. Le banc de quart est le lieu où les officiers débitent les fables et les merveilles.

L' habitude de faire sans cesse de nouvelles connaissances les rend inconstants dans leurs sociétés et dans leurs goûts : sur mer ils desirent la terre, à terre, ils regrettent la mer.

Dans une longue traversée, il est prudent de se livrer peu et de ne disputer jamais. La mer aigrit naturellement l' humeur. La plus légère contestation y dégénère en querelle. J' en ai vu naître pour des questions de philosophie. Il est vrai que ces questions ont quelquefois brouillé des philosophes à terre.

En général, ils sont taciturnes et sombres. Peut-on être gai au milieu des dangers, et privé des

premiers besoins de la vie ?

Il ne faut pas oublier leurs bonnes qualités. Ils sont francs, généreux, braves, et surtout bons maris. Un homme de mer se regarde comme étranger à terre, et surtout dans sa propre maison. étonné de la nouveauté des meubles, du logement, des usages, il laisse à sa femme le pouvoir de le gouverner dans un monde qu' il connaît peu. Les matelots ajoutent à ces bonnes et mauvaises qualités les vices de leur éducation. Ils sont adonnés à l' ivrognerie. On leur distribue chaque jour une ration de vin ou d' eau-de-vie. Ils sont sept hommes à chaque plat ; j' en ai vu s' arranger entre eux pour boire alternativement la ration des sept. Quelques uns sont adonnés au vol. Il y en a d' assez habiles pour dépouiller leurs camarades pendant le sommeil. Dans cette classe d' hommes si malheureux, il s' en trouve d' une probité rare. Ordinairement le maître et le canonnier sont des hommes de confiance sur lesquels roule toute la police de l' équipage. On peut y joindre le premier pilote, dont l' état chez nous est déchu, je ne sais pourquoi, de la distinction qu' il mérite ; ce n' est que le premier officier marinier. De ces trois hommes dépend la bonté de l' équipage ; et souvent le succès de la navigation.

Le dernier homme du vaisseau est le coq, *coquus*, le cuisinier. Les mousses sont des enfants, traités souvent avec trop de barbarie. Il n' y a guère d' officier ou de matelot qui ne leur fasse éprouver son humeur. On s' amuse même sur quelques vaisseaux à les fouetter quand il fait calme, pour faire, dit-on, venir le vent. Ainsi l' homme, qui se plaint si souvent de sa faiblesse, abuse presque toujours de sa force.

Vous conclurez de tout ceci qu' un vaisseau est un lieu de dissension ; qu' un couvent et une île, qui sont des espèces de vaisseaux, doivent être remplis de discorde ; et que l' intention de la nature, qui d' ailleurs s' explique si ouvertement, est que la terre soit peuplée de familles, et non de sociétés et de confréries.

Après avoir porté ma censure sur les moeurs des

p23

gens de mer, il est bon aussi que je l' étende sur les miennes.

J' ai fait une faute essentielle dans le journal de ce mois, en oubliant de rapporter les noms du maître des matelots et des deux autres infortunés qui furent enlevés d' un coup de mer de dessus le

pont du vaisseau, le 5 du mois précédent, vers la hauteur du cap Finistère. à la vérité, ils n' étaient que matelots, mais ils étaient hommes, compagnons, et qui plus est coopérateurs de mon voyage, sur un vaisseau où je n' étais moi-même qu' un spéculateur oisif, et fort inutile à la manoeuvre.

J' ai observé souvent dans les relations de voyage des vaisseaux hollandais et anglais, que s' il vient à y périr le moindre matelot, on y tient note de ses noms de famille et de baptême, de son âge, du lieu de sa naissance ; à quoi l' on ajoute presque toujours quelque trait de ses moeurs qui le caractérise. On en trouve des exemples fréquents dans des relations même faites par des vice-amiraux, commodores, commandants, etc. Le capitaine Cook surtout y est fort exact dans ses *voyages autour du monde* . Cet usage est une preuve du patriotisme et du fonds d' humanité qui règnent parmi ces nations. D' ailleurs, dans le journal d' un vaisseau, le nom, les moeurs et la famille d' un matelot qui périt à son service, doivent être au moins aussi intéressants pour des hommes, que le nom, les moeurs et la famille d' un poisson ou d' un oiseau de marine pris en pleine mer, dont nos marins ne manquent pas d' enrichir leurs journaux, quand ils en trouvent l' occasion. Bien plus, il n' y a pas une vergue cassée, ou une manoeuvre rompue sur le vaisseau, dont ils ne vous tiennent compte ; le tout pour se donner un air savant et entendu aux choses de la mer. Voilà ce que j' ai tâché moi-même d' imiter dans mon journal, séduit par les exemples nationaux et par l' éducation de mon pays, qui ramène chacun de nous à être le premier partout où il se trouve, et par conséquent à mépriser tout ce qui est au-dessous de soi, et à haïr souvent ce qui est au-dessus. Comme j' avais l' honneur d' être officier de sa majesté, dans le grade de capitaine-ingénieur, je n' ai pas cru que des matelots fussent des êtres assez importants pour en faire une mention particulière lorsqu' ils venaient à mourir. Et quoique je puisse me rendre cette justice, que j' avais le coeur constamment occupé d' un grand objet d' humanité, dans un voyage que je n' avais entrepris que pour concourir au bonheur des noirs de Madagascar, il est probable que je me faisais illusion à moi-même, et que je ne me proposais, au bout du compte, que la gloire d' être le premier, même parmi des sauvages. J' étais comme beaucoup d' hommes que j' ai connus, qui se proposent de faire des républiques, et qui se gardent bien d' en établir dans les sociétés où ils vivent. Ils veulent faire des républiques pour en être les législateurs ; mais ils seraient bien fâchés d' y vivre comme simples membres. Nous ne sommes dressés qu' à la vanité.

Pour moi, à qui l'adversité a dit tant de fois que je n'étais qu'un homme souvent plus misérable qu'un matelot, par le désordre de ma santé et par mes préjugés, qui m'ont dès l'enfance fait poser les bases de mon bonheur sur l'opinion inconstante d'autrui, si je refaisais la relation d'un pareil voyage de long cours, j'y mettrais, non les mesures d'un vaisseau mal construit, tel qu'était le nôtre (à moins que celui où je serais ne fût remarquable par sa vitesse ou quelque autre bonne qualité), mais les noms de tous les gens de l'équipage. Je n'y oublierais pas le moindre mousse ; et, au lieu d'observer les mœurs des poissons et des oiseaux qui vivent hors du vaisseau, j'étudierais et noterais celles des matelots qui le font mouvoir ; car des caractères humains seraient plus intéressants à décrire, non seulement que ceux des animaux, mais même que ceux des hommes qui habitent constamment le même coin de terre, et surtout que ceux des gens du monde, vers lesquels se dirigent sans cesse les observations de nos philosophes. Les mœurs des gens de mer sont beaucoup plus variées par leur vie cosmopolite et amphibie, et plus apparentes par la rudesse de leur métier et leur franchise, que celles des princes. C'est là que l'on peut connaître l'homme tout brut, luttant sans cesse et sans art, avec ses vices et ses vertus, contre ses passions et celles des autres, contre la fortune et les éléments. Malgré ses défauts, par lesquels il serait injuste de la désigner, je voudrais rendre toute cette classe d'hommes intéressante. D'ailleurs, il n'y a point de caractère si dépravé qu'il n'y ait quelques bonnes qualités qui en compensent les vices. Souvent, sous les plus grossiers, comme l'ivrognerie, le jurement, les marins cachent d'excellentes qualités. Il s'en trouve d'intrépides, de généreux, qui, sans balancer, se jettent à la mer pour porter du secours au malheureux prêt à périr ; d'autres sont remarquables par quelque industrie particulière. Il y en a qui ont beaucoup d'imagination, et qui, pendant la durée d'un quart de six heures, racontent à leurs camarades rassemblés autour d'eux des histoires merveilleuses, dont ils entrelacent les événements avec autant d'art et d'intérêt que ceux des *mille et une nuits* ; d'autres,

p24

fort taciturnes, écoutent toujours, ne s'expriment que par signes, et sont des jours entiers sans

proférer un mot. La plupart intéressent par leurs infortunes, leurs naufrages ; d' autres par les malheurs de leurs familles ; tous par leur manière de voir, par leur religion, leurs opinions des sciences, de la guerre, de la cour et du gouvernement des pays qu' ils ont vus, ou par les combats où ils se sont trouvés, ou par leurs amours, si différentes de celles des bergers. Mais si, au lieu de se borner à étudier leurs moeurs, on s' occupait du soin de les adoucir, on trouverait des amis parmi eux, car ils sont très-reconnaissants. Je crois qu' un voyageur, en se mettant comme observateur de la société avec les compagnons de son voyage, bannirait pour lui-même et pour ses lecteurs la monotonie des voyages de long cours. Mais nous sommes si accoutumés à mépriser ce qui est au-dessous de nous, que je puis dire que, dans un voyage de quatre mois et demi, où l' on ne voyait que le ciel et l' eau, il n' y avait pas la moitié de nos simples matelots dont les noms fussent connus des passagers et même de leurs officiers ; et que quand quelqu' un d' eux venait pour quelque service dans la chambre ou sur l' arrière, nous y faisons moins d' attention que si c' eût été un chat ou un chien : tant l' homme pauvre et misérable est rendu étranger à l' homme son semblable, par nos institutions ambitieuses !
Je reprends le fil de mon journal.

JOURNAL AVRIL 1768

Le 1^{er}, nous vîmes des requins, et on en prit un, avec une bonite. Je compte réunir mes observations sur les poissons à la fin du journal de ce mois.

Le 2, nous eûmes du calme mêlé d' orage. Nous sommes sur les limites des vents généraux du pôle austral. L' après-midi, nous essayâmes un grain qui nous fit amener toutes nos voiles.

Nous approchons de la ligne. Il y a très peu de crépuscule le soir et le matin.

Le 3, nous prîmes des bonites et un requin.

Nous étions constamment entourés de la même troupe de thons.

Le 4, nous eûmes un ciel orageux. Nous entendîmes le tonnerre, et nous essayâmes un grain.

On jeta à la mer un matelot mort du scorbut ; plusieurs autres en sont affectés : cette maladie, qui se manifeste de si bonne heure, répand la terreur dans l' équipage. Nous prîmes des bonites et des requins.

Du 5 et du 6. Hier, à trois heures de nuit, il fit un orage épouvantable qui nous obligea de tout amener, hors la misaine. Je remarquai constamment

que le lever de la lune dissipe les nuages d' une manière sensible. Deux heures après qu' elle est sur l' horizon, le ciel est parfaitement net. Nous eûmes ces deux jours du calme mêlé de grains pluvieux.

Le 7, nous primes des bonites. Je vis couper avec des ciseaux du verre dans l' eau avec une grande facilité, effet dont j' ignore la cause.

Le 8 et le 9, on prit un requin, des sucets et deux thons. Quoique près de la ligne, la chaleur ne me parut pas insupportable ; l' air est rafraîchi par les orages.

Le 10, on annonça le baptême de la ligne, dont nous étions à un degré. Un matelot, déguisé en masque, vint demander au capitaine à faire observer l' usage ancien. Ce sont des fêtes imaginées pour dissiper la mélancolie des équipages. Nos matelots sont fort tristes, le scorbut gagne insensiblement, et nous ne sommes pas au tiers du voyage.

Le 11, on fit la cérémonie du baptême. On rangea les principaux passagers le long d' un cordon, les pouces attachés avec un ruban. On leur versa quelques gouttes d' eau sur la tête. On donna ensuite quelque argent aux pilotes.

Le vent fut contraire, le ciel et la mer beaux.

Le 12, nous ne passâmes point encore la ligne. Les courants portaient au bord. On cessa de voir l' étoile polaire. Nous vîmes un vaisseau à l' est.

Le 13, nous passâmes la ligne. La mer paraissait, la nuit, remplie de grands phosphores lumineux. On purifiait l' entrepont tous les dimanches : on montait en haut les coffres et les hamacs de l' équipage, ensuite on brûlait du goudron. On s' aperçut que le tiers des barriques d' eau était vide, quoiqu' on ne fût pas au tiers du voyage.

Les 14, 15 et 16, les vents varièrent. Il fit de grandes chaleurs. On raidit les haubans et les cordages. Nous fûmes toujours environnés de bonites, de thons, de marsouins et de bonnets-flammands. Nous vîmes un très grand requin. Calme mêlé d' orages.

Les 17, 18 et 19, les calmes continuèrent avec la chaleur. Le goudron fondait de toutes les manoeuvres. L' ennui et l' impatience croissent sur le vaisseau. On en a vu rester un mois en calme sous la ligne.

Je vis une baleine allant vers l' ouest.

Les 20, 21 et 22, continuation de calme et d' ennui.

Le vaisseau était entouré de requins. Nous en vîmes un attaché à un paillason, dans un large banc d' écume, courant de l' est à l' ouest : il était vivant ; sans doute quelque vaisseau venait de

passer là. Nous primes des thons, des bonites, cinq ou six requins, et un marsouin dont la tête était fort pointue. Les matelots disent que le marsouin présage le vent ; en effet, à minuit, il s' est levé. Nous revîmes des galères.

Du 23. Nous entrons enfin dans les vents généraux du sud-est, qui doivent nous conduire au-delà de l' autre tropique. On prit des bonites et des thons. Comme on tirait de l' eau un de ces poissons, un requin le prit par la queue, et fit casser la ligne. Nous vîmes une frégate, oiseau noir et gris approchant de la forme de la cigogne ; son vol est très élevé.

Le 24 et le 25, nous eûmes des grains qui firent varier le vent. Vers le soir, la lune parut entourée d' un grand cercle sans couleurs.

Nous primes des bonites et des thons.

Le 26, nous vîmes des frégates, des poissons volants, des thons, des bonites, et un oiseau blanc qu' on dit être un fou. Le soir, ayant toutes nos voiles dehors, nous fûmes chargés d' un grain violent qui nous mit sur le côté pendant quelques minutes. Notre vaisseau porte fort mal la voile, et il ne fait guère plus de deux lieues par heure avec le vent le plus favorable.

Le 27, grosse mer et grand frais, mêlé de grains pluvieux. Nous vîmes les mêmes poissons et un alcyon, hirondelle de mer, que les anglais appellent *l' oiseau de la tempête* . Je consacrerai un article de mon journal aux oiseaux marins.

Le 28, nous eûmes grand frais et des grains mêlés de pluie. On porta six canons de l' arrière dans la cale de l' avant, afin que le vaisseau étant plus chargé sur le devant gouvernât mieux. Nous éprouvâmes des temps orageux qui sont rares dans ces parages. Vu les mêmes thons.

Le 29, beau temps mêlé de quelques grains. Nous vîmes des frégates et un oiseau blanc avec les ailes marquées de gris. Au soleil couchant, nous vîmes un vaisseau sous le vent, faisant même route que nous.

Le 30, bon frais, belle mer : l' air n' est plus si chaud. Nous vîmes le vaisseau de la veille un peu au vent, il avait forcé de voiles : nous fîmes la même manoeuvre. Il mit pavillon anglais ; nous mîmes le nôtre. Nous primes des thons, et nous vîmes des poissons-volants.

OBSERVATIONS MER ET POISSONS

Il n' y a guère de vue plus triste que celle de la pleine mer. On s' impatiente bientôt d' être toujours au centre d' un cercle dont on n' atteint jamais la circonférence. Elle offre cependant des scènes intéressantes : je ne parle pas seulement des tempêtes ; pendant le calme, et surtout la nuit dans les climats chauds, on est surpris de la voir étincelante. J' ai pris dans un verre de ces points lumineux dont elle est remplie ; je les ai vus se mouvoir avec beaucoup de vivacité. On prétend que c' est du frai de poisson. On en voit quelquefois des amas semblables à des lunes. La nuit, lorsque le vaisseau fait route et qu' il est environné de poissons qui le suivent, la mer paraît comme un vaste feu d' artifice tout brillant de serpenteaux et d' étincelles d' argent.

Je vous laisse méditer sur la quantité prodigieuse d' êtres vivants dont cet élément est la patrie : je me borne à quelques observations sur différentes espèces de poissons que nous avons rencontrés en pleine mer.

Le bonnet-flamand, que les anciens appelaient, je crois, *poumon marin*, est une espèce d' animal formé d' une substance glaireuse : il ressemble assez à un champignon. Son chapiteau a un mouvement de contraction et de dilatation par le moyen duquel il avance fort lentement. Je ne lui connais aucune propriété. Cet animal est si commun que nous en avons trouvé la mer couverte pendant plusieurs journées. Il varie beaucoup pour la grosseur et la couleur, mais la forme est la même. On en trouve de fort gros en été sur les côtes de Normandie.

La galère est de la même substance, mais cet animal paraît doué de plus d' intelligence et de malignité. Son corps est une espèce de vessie ovale, surmontée dans sa longueur d' une crête ou voile qui est toujours hors de la mer, dans la direction du vent. Quand le flot le renverse, il se relève fort vite, et présente toujours au vent la partie la plus ronde de son corps. J' en ai vu beaucoup à la fois rangés comme une flotte dans la même direction. Peut-être construirait-on quelque voiture sur ce mécanisme, au moyen de laquelle une barque avancerait dans le vent contraire.

De la partie inférieure de la galère pendent plusieurs longs filets bleus, dont elle saisit ceux qui croient la prendre. Ces filets brûlent sur-le-champ, comme le plus violent caustique. J' ai vu un jour un jeune matelot qui s' étant mis à la nage pour en prendre une, en eut les bras tout brûlés, et de frayeur pensa se noyer. La galère a de belles couleurs pendant qu' elle est en vie. J' en ai vu de bleu céleste et de couleur de rose. Le bonnet-flamand se trouve dans nos mers, et la

galère en approchant des tropiques.
Dans le parage des Açores, j' ai vu une espèce de
coquillage flottant et vivant dans l' écume de la

p26

mer, de la forme du fer d' une flèche ou d' un bec
d' oiseau : il est petit, transparent, et très aisé à
rompre ; c' est peut-être celui qu' on trouve dans
l' ambre gris.

à cette même latitude nous trouvâmes des limaçons
bleus flottant à la surface de l' eau, au moyen
de quelques vessies pleines d' air : leur coque
était fort mince et très fragile ; ils étaient
remplis d' une liqueur d' un beau bleu purpurin. Ce
n' est pas cependant le coquillage appelé pourpre
par les anciens.

Une espèce de coquillage beaucoup plus commun
est celui qui s' attache à la carène même du
vaisseau, au moyen d' un ligament qu' il raccourcit dans
le mauvais temps. Il est blanc, de la forme d' une
amande, et composé de quatre pièces ; il met dehors
plusieurs filaments qui ont un mouvement régulier.
Il se multiplie en si grande quantité, que
la course du vaisseau en est sensiblement retardée.

Le poisson volant est fort commun entre les
deux tropiques, il est de la grosseur d' un
hareng ; il vole en troupe et d' un seul jet aussi
loin qu' une perdrix ; il est poursuivi dans la mer
par les poissons, et dans l' air par les oiseaux. Sa
destinée paraît fort malheureuse de retrouver dans
l' air le danger qu' il a évité dans l' eau ; mais
tout est compensé, car souvent aussi il échappe
comme poisson aux oiseaux, et comme oiseau aux
poissons. C' est dans les orages qu' on le voit
devancer les frégates et les thons, qui font après
lui des sauts prodigieux.

L' encornet est une petite sèche qui fait à peu près
la même manoeuvre. Elle a de plus la faculté
d' obscurcir l' eau, en y versant une encre fort
noire. Peut-être aussi ne nage-t-elle pas si bien.
Elle est de la forme d' un cornet. Ces deux espèces
de poissons tombent souvent à bord des vaisseaux.
Ils sont bons à manger.

Le thon de la pleine mer m' a paru différer, pour
le goût, de celui de la Méditerranée. Il est fort
sec, et n' a de graisse qu' à l' orbite de l' oeil. Il a
peu d' intestins ; sa chair paraît à l' étroit dans
sa peau. Huit muscles, quatre grands et quatre petits,
forment son corps, dont la coupe transversale
ressemble à celle de plusieurs arbres sciés. On le
pêche au lever et au coucher du soleil,
parcequ' alors l' ombre des flots lui déguise mieux

l' hameçon, qui est figuré en poisson volant.
Cette flotte de thons nous accompagne depuis six semaines. Il est facile de les reconnaître. Il y en a un entre autres qui a une plaie rouge sur le dos, pour avoir été harponné il y a quinze jours. Sa course n' en est pas retardée.

Le poisson peut-il vivre sans dormir, et l' eau marine serait-elle favorable aux plaies ? J' ai lu quelque part que M Chirac guérit le duc d' Orléans d' une blessure au poignet, en le lui faisant mettre dans des eaux de Balaruc. La chair du thon est saine, mais elle altère. On m' assura qu' il était dangereux d' user du thon de ces parages qui a été salé. J' en vis l' expérience sur un matelot qui s' y exposa. Sa peau devint rouge comme l' écarlate, et il eut une fièvre de vingt-quatre heures.

Nous prenons aussi avec les thons beaucoup de bonites. C' est une sorte de maquereau, dont quelques uns approchent de la grosseur des thons. Je leur ai trouvé à la fois de la laite et des oeufs ; et dans la chair de plusieurs, des vers vivants de la grosseur d' un grain d' avoine. Ce poisson n' en paraissait pas incommodé.

La grande-oreille est une espèce de bonite. Les requins se trouvent en grande quantité aux environs de la ligne. Dès qu' il fait calme, le vaisseau en est entouré. Ce poisson nage lentement et sans bruit. Il est devancé par plusieurs petits poissons appelés *pilotins* , bariolés de noir et de jaune. S' il tombe quelque chose à la mer, en un clin d' oeil ils viennent le reconnaître, et retournent au requin qui s' approche de sa proie, se tourne et l' engloutit. Si c' est un oiseau, il n' y touche point : mais lorsque la faim le presse, il avale jusqu' à des clous.

Le requin est le tigre de la mer. J' en ai vu de plus de dix pieds de longueur. La nature lui a donné une vue très-faible. Il nage fort lentement par la forme arrondie de sa tête, ce qui, joint à la position de sa gueule qui l' oblige de se tourner sur le dos pour avaler, préserve la plupart des poissons de sa voracité. Il n' a ni os, ni arêtes, mais des cartilages, ainsi que tous les poissons de mer voraces, comme le chien de mer, la raie, le polype, qui, comme lui, voient mal, sont mauvais nageurs, et ont la gueule placée en bas ; ils sont de plus vivipares. Ainsi leur glotonnerie a été compensée dans leur vitesse, leur vue, leur forme et leur génération. Les mâchoires du requin sont armées de cinq ou six rangs de dents en haut et en bas. Elles sont plates, tranchantes sur les côtés, aiguës, et taillées comme des lancettes. Il n' en a que deux rangs perpendiculaires ; les autres sont

couchées, et disposées de manière qu' elles remplacent par un mécanisme admirable celles qu' il est souvent exposé à rompre. On l' amorce avec une pièce de chair embrochée d' un croc de fer. Avant de le tirer de l' eau, on lui passe à la queue un noeud

p27

coulant ; et lorsqu' il est sur le pont et qu' il s' efforce d' estropier les matelots, on la lui coupe à coups de hache. Cette queue n' a qu' un aileron, taillé comme une faux. Les chinois en font cas comme d' un remède aphrodisiaque. Au reste la pêche de ce poisson n' est d' aucune utilité. J' ai goûté de sa chair, qui a un goût de raie avec une forte odeur d' urine. On dit qu' elle est fiévreuse. Les marins ne pêchent ce poisson que pour le mutiler.

On lui crève les yeux, on l' éventre, on en attache plusieurs par la queue, et on les rejette à la mer ; spectacle digne d' un matelot. Le requin est si vivace, que j' en ai vu remuer long-temps après qu' on leur avait coupé la tête. Cependant j' en ai vu noyer fort vite, en les plongeant plusieurs fois lorsqu' ils sont accrochés à l' hameçon.

On trouve presque toujours sur le requin un poisson appelé sucet. Il est gros comme un hareng. Il a sur la tête une surface ovale un peu concave, avec laquelle il s' attache en formant le vide, au moyen de dix-neuf lames qui y sont disposées comme les tringles d' une jalousie. J' en ai mis de vivants sur un verre uni, d' où je ne pouvais les arracher. Ce poisson a cela de très singulier, qu' il nage le ventre et les ouïes en l' air. Sa peau est grenelée, et sa gueule armée de plusieurs rangs de petites dents. Nous avons plusieurs fois mangé des sucets, et nous leur avons trouvé le goût d' artichauts frits.

Outre le pilotin et le sucet, le requin nourrit encore sur sa peau un insecte de la forme d' un demi-pois, avec un bec fort allongé. C' est une espèce de pou.

Le marsouin est un poisson fort connu. J' en ai vu une espèce dont le museau était fort pointu.

Les matelots l' appellent *la flèche de la mer*, à cause de sa vitesse. J' en ai vu caracoler autour du vaisseau, tandis qu' il faisait deux lieues à l' heure.

On darde cet animal, qui souffle lorsqu' il est pris et semble se plaindre : c' est une mauvaise pêche ; sa chaire est noire, dure, lourde et huileuse.

J' ai vu aussi une dorade, le plus léger, dit-on, des poissons. On prétend, mais à tort, que c' est

le dauphin des anciens, dont Pline nous a donné une ample description : quoi qu' il en soit, nous n' éprouvâmes point son amitié pour les hommes. Nous vîmes à une grande profondeur briller ses ailerons dorés, et son dos du plus bel azur. Quelquefois nous avons vu à une demi-lieue des baleines lancer leur jet d' eau. Elles sont plus petites que celles du nord. Elles me paraissaient, de loin, comme une chaloupe renversée. Telles sont les espèces de poissons que j' ai vus jusqu' à présent. On voit des requins dans le calme ; ordinairement les dorades les suivent ; les marsouins paraissent quand le vent fraîchit. Pour les thons, nous les avons depuis six semaines. Si ce détail vous a ennuyé, songez quels doivent être mes plaisirs. Il n' en est point pour l' homme sur un élément étranger, dont aucun des habitants n' a de relation avec lui.

JOURNAL MAI 1768

Du 1^{er}. Au lever du soleil, un vaisseau se trouva dans nos eaux ; et nous ayant gagné insensiblement, vers les dix heures du matin il était par notre travers. Nous remarquâmes que toutes ses voiles étaient fort vieilles, et qu' il avait fait branle-bas, c' est-à-dire que les coffres et les lits de l' équipage étaient sur son pont. Il nous questionna en anglais : *bonjour ; comment s' appelle le vaisseau ? D' où vient-il ? Où va-t-il ?* nous lui répondîmes et l' interrogeâmes dans la même langue. Il venait de Londres, d' où il était parti il y avait soixante-quatre jours ; il allait en Chine. Le vent nous empêcha d' en entendre davantage. Il était percé à vingt-quatre canons, et paraissait du port de cinq cents tonneaux. Il nous souhaita bon voyage, et continua sa route.

Vu des frégates, thons et bonites.

Les 2 et 3, nous vîmes encore le vaisseau anglais.

Les thons, qui nous accompagnaient depuis si long-temps, nous abandonnèrent et le suivirent.

Nous eûmes des grains violents de l' ouest. Ces variations viennent, à mon avis, du voisinage de la baie de tous-les-saints. J' estime que les courants et la dérive nous ont portés plus près que nous ne croyions de l' Amérique.

Les 4 et 5, le vent fut violent et variable. Nous vîmes un fouquet, oiseau gris et noir, des frégates et des fous, qui plongeaient pour attraper du poisson.

Les 6 et 7, bon frais et belle mer. La nuit dernière, nous eûmes des grains violents. Nous

vîmes des frégates prenant le soir leur route au nord-est.

Du 8 et du 9. Hier, le vent fut très violent, la mer grosse. On amena les perroquets et les petites voiles. On prit un ris dans les huniers. Ce matin, pendant le déjeuner, nous fûmes chargés d' un grain très violent avec toutes les voiles dehors. Le vaisseau se coucha, et l' eau entra dans les sabords. Vers le soir, le temps se calma, ce qui arrive d' ordinaire lorsque le soleil se trouve dans la partie opposée au vent. Nous vîmes une quantité considérable de goëlettes blanches et de fouquets, signes

p28

du voisinage de la terre, d' où viennent ces orages. Les 10, 11 et 12, bon frais et belle mer. Vu des fouquets ou taille-vents, des goëlettes et des bonites.

Le 13, il fit calme. On calfeutra la chaloupe. à neuf heures du soir, étant en conversation avec le capitaine dans la galerie, je vis tout l' horizon éclairé d' un feu très lumineux courant de l' est au nord, et répandant des étincelles rouges. Pendant le jour, les nuages étaient arrêtés, et représentaient une terre du côté du sud.

Le 14, nous eûmes des grains violents et un peu de tonnerre. Ici finissent communément les vents de sud-est, qui quelquefois vont jusqu' au 28 e degré de latitude. Nous attendons les vents d' ouest, avec lesquels on double le cap de Bonne-Espérance. Nous vîmes des fauchets ou taille-vents.

Les 15 et 16, grosse mer et grains pluvieux.

Nous vîmes les mêmes oiseaux.

Les 17, 18 et 19, le temps fut beau, quoique mêlé de brume. Nous distinguons une lame venant de l' ouest, qui présage ordinairement que le vent doit en venir. Nous vîmes hier au soir un second météore lumineux, et dans l' après-midi une baleine au sud-ouest, à une lieue et demie. On prétendit le matin avoir vu un oiseau de mer appelé mouton-du-cap. Cet oiseau se trouve dans les parages du cap de Bonne-Espérance.

Les 20 et 21, temps pluvieux, vent variable.

L' air est froid. Nous vîmes une baleine à portée de pistolet. On prétendit avoir vu des damiers, oiseaux voisins du cap. Nous vîmes des taille-vents.

Les 22 et 23, vent froid et violent. Grosse mer.

Le vent déchira les huniers lorsqu' on y voulait prendre des ris. On en mit de neufs, ce qui nous tint plus de trois heures sous nos grandes voiles.

Je vis distinctement des damiers et quantité de taille-mers.

Le 24, nous vîmes une envergure, autre oiseau marin. Grosse mer, bourrasques fréquentes, mêlées de pluie. On prétend que ces orages viennent du voisinage de l' île de Tristan-Da-Cunha.

Le 25, je vis un mouton-du-cap ; les vents tournèrent à l' ouest, mais furent toujours orageux.

Le 26, vent violent. Vers le soir, un grain nous surprit avec toutes nos voiles dehors. Le vaisseau ne put arriver, il vint au vent et fut coiffé. Vous ne sauriez imaginer notre désordre. Enfin, on manoeuvra si heureusement qu' on échappa de ce danger, où il pouvait nous en coûter au moins nos mâts. Nous vîmes les mêmes oiseaux. Nos pauvres matelots sont bien fatigués : après un orage, on ne leur donne aucun rafraîchissement.

Les 27 et 28, les vents furent variables et froids. La carène du vaisseau est couverte d' une herbe verte, qui n' a gardé sa couleur que du côté exposé au soleil.

Les 29 et 30, temps frais mêlé de grains violents. Nous prîmes des ris dans les huniers.

Nous vîmes les mêmes oiseaux, des alcyons et des marsouins. Ils étaient petits, marbrés de brun sur le dos et de blanc sous le ventre.

Le 31, les vents tournèrent à l' ouest. On s' estime à deux cents lieues du cap, et par notre point à trois cents. Nous vîmes les mêmes oiseaux.

OBSERVATIONS CIEL VENTS OISEAUX

Les étoiles m' ont paru plus lumineuses dans la partie australe que dans la partie septentrionale. On distingue, outre la croix-du-sud, les magellans, qui sont deux nuages blancs formés d' un amas de petites étoiles. On aperçoit à côté deux espaces plus sombres qu' aucune des autres parties du ciel.

Le crépuscule diminue en approchant de la ligne, en sorte que la nuit est presque entièrement séparée du jour. On explique assez bien comment le crépuscule augmente avec la réfraction des rayons vers les pôles. Dans ces régions à peine habitées, la lumière est mêlée avec les ténèbres, surtout dans les aurores boréales, qui sont d' autant plus grandes que le soleil est moins élevé sur l' horizon. Quel inconvénient y eût-il eu que la nuit, entre les deux tropiques, eût eu aussi quelque portion du jour ? La nuit semble faite pour les noirs de

l' Afrique, qui attendent la fin de leurs jours brûlants pour danser et se réjouir : c' est dans ce temps que les bêtes sauvages de ces contrées viennent se rafraîchir dans les rivières, et que les tortues montent au rivage pour y faire leur ponte. Ne serait-ce point que les rayons du soleil, quoique réfractés, donnent une chaleur sensible ? Ainsi de longs crépuscules eussent rendu la zone torride inhabitable. Au reste, les nuits dans ces climats sont plus belles que les jours. La lune dissipe, à son lever, les vapeurs dont le ciel est couvert. J' ai réitéré tant de fois cette observation, que je me range en cela de l' avis des marins, qui disent que *la lune mange les nuages* . D' ailleurs, peut-on rejeter l' influence de la lune sur notre atmosphère, lorsqu' on lui en suppose une si grande sur l' océan ? En-deçà de la ligne, on trouve les vents du nord-est ou alizés, et au-delà les vents de sud-est ou généraux. Ces vents paraissent produits par l' air dilaté

p29

par le soleil et réfléchi par les pôles. Les vents de sud-est s' étendent plus loin que les vents de nord-est, comme vous le pourrez voir dans le journal des vents. On les trouve ordinairement aux 3 e et 4 e degrés de latitude nord. Aussi le pôle sud est-il plus froid que le pôle nord ; ce qui vient peut-être de ce que le soleil est plus longtemps dans la partie septentrionale. Les navigateurs qui ont tâché d' aborder aux terres australes ont découvert des glaces au 45 e degré sud.

Ces vents portent continuellement en Amérique les vapeurs que le soleil élève sur la mer Atlantique. Celles de la mer du sud servent à féconder une partie de l' Asie et de l' Afrique. En général, les vents sont plus forts le jour que la nuit.

Sans les nuages, il n' y aurait point de rivières ; mais ils ne servent pas moins à la magnificence du ciel qu' à la fécondité de la terre.

J' ai admiré souvent le lever et le coucher du soleil. C' est un spectacle qu' il n' est pas moins difficile de décrire que de peindre. Figurez-vous à l' horizon une belle couleur orange qui se nuance de vert, et vient se perdre au zénith dans une teinte lilas, tandis que le reste du ciel est d' un magnifique azur. Les nuages qui flottent çà et là sont d' un beau gris de perle. Quelquefois ils se

disposent en longues bandes cramoisies, de couleur ponceau et écarlate ; toutes ces teintes sont vives, tranchées, et relevées de franges d' or.

Un soir les nuages se disposèrent vers l' occident sous la forme d' un vaste réseau, semblable à de la soie blanche. Lorsque le soleil vint à passer derrière, chaque maille du réseau parut relevée d' un filet d' or. L' or se changea ensuite en couleur de feu et en ponceau, et le fond du ciel se colora de teintes légères de pourpre, de vert et de bleu céleste.

Souvent il se forme au ciel des paysages d' une variété singulière, où se rencontrent les formes les plus bizarres. On y voit des promontoires, des rochers escarpés, des tours, des hameaux. La lumière y fait succéder toutes les couleurs du prisme. C' est peut-être à la richesse de ces couleurs qu' il faut attribuer la beauté des oiseaux de l' Inde et des coquillages de ces mers. Mais pourquoi les oiseaux marins de ces contrées ne sont-ils pas plus beaux que les nôtres ? Je réserverai l' examen de ce problème à quelque autre article. Je vais vous décrire ceux que j' ai vus voler autour du vaisseau, avec les noms que leur donnent les gens de mer. Vous jugez bien que cette description ne peut guère être juste.

En partant de France, nous vîmes plusieurs espèces d' oiseaux que les marins confondent sous le nom général de mauves et de goëlands.

L' oiseau le plus commun, et que nous avons rencontré dans tous les parages, est une espèce d' hirondelle ou d' alcyon que les anglais nomment *l' oiseau de la tempête* . Il est d' un brun noirâtre, vole à fleur d' eau, et suit dans les gros temps le sillage du vaisseau. Il y a apparence qu' il est déterminé à suivre alors les navires, afin de trouver un abri contre la violence du vent. C' est par la même raison qu' il vole entre les lames en rasant l' eau.

à la hauteur du cap Finistère, nous vîmes des manches-de-velours, dont les ailes sont bordées de noir ; ils sont de la grosseur d' un canard, et volent à la surface de la mer en battant des ailes ; ils ne s' éloignent guère de terre, où ils se retirent tous les soirs.

Nous vîmes les premières frégates par les deux degrés et demi de latitude nord. On présuma qu' elles venaient de l' île de l' Ascension, située par les huit degrés de latitude sud. Elles ressemblent, pour la forme et la grosseur, à la cigogne ; elles sont noires et blanches ; elles ont des ailes très étendues, de longues jambes et un long cou. Les mâles ont, sous le bec, une peau enflée, ronde comme une boule et rouge comme l' écarlate. C' est

le plus léger de tous les oiseaux marins ; jamais il ne repose sur l' eau. On en rencontre à plus de trois cents lieues de terre, où on assure qu' elles vont se reposer tous les soirs. Elles s' élèvent fort haut. J' en ai vu souvent tourner autour du vaisseau, s' éloigner à perte de vue, et se rapprocher dans l' espace de quelques secondes.

Le fou est un peu plus gros, mais plus raccourci ; il est blanc mêlé de gris ; il pêche le poisson en plongeant. La pointe de son bec est recourbée, et les côtés en sont bordés de petites pointes qui lui aident à saisir sa proie. La frégate lui fait la guerre. Celui-là a de meilleurs instruments ; mais celle-ci plus de légèreté et de finesse. Lorsque le fou a rempli son jabot de poisson, elle l' attaque et lui fait rendre sa pêche, qu' elle reçoit en l' air. Nous vîmes le premier fou vers le treizième degré de latitude sud.

à peu près à cette hauteur, nous aperçûmes, pour la première fois, l' oiseau que les marins appellent *fauchet*, *fouquet*, *taille-vent*, *taille-mer* ou *cordonnier* . C' est un oiseau qui, dans son vol, semble faucher la surface de l' eau. Les goëlettes, que l' on trouve en grandes troupes, dénotent les hauts-fonds et le voisinage des côtes : elles sont blanches, et de loin ressemblent, pour le vol et la forme, à des pigeons.

p30

L' envergure est un oiseau un peu plus gros que les fauchets, de la taille d' un fort canard ; il est blanc sous le ventre, d' un gris brun sur les ailes et le dos : il tire son nom de la grande étendue de ses ailes ou de son envergure.

Les damiers ne se trouvent qu' aux approches du cap de Bonne-Espérance ; ils sont gros comme des pigeons, ont la tête et la queue noires, le ventre blanc, le dos et les ailes marqués régulièrement de noir et de blanc, comme les cases d' un jeu de dames.

Après les damiers, nous vîmes le mouton-du-cap. C' est un oiseau plus gros qu' une oie, au bec couleur de chair, aux ailes très étendues, mêlées de gris et de blanc. On ne le trouve guère qu' à la latitude du cap de Bonne-Espérance. J' ai vu tous ces oiseaux se reposer sur l' eau, excepté la frégate et l' envergure. Leur vue peut servir à indiquer les parages où l' on se trouve, lorsqu' on a été plusieurs jours sans prendre hauteur, ou lorsque les courants ont fait dériver en longitude. Il serait à souhaiter que les marins expérimentés donnassent là-dessus

leurs observations. Il y a des espèces qui ne s' éloignent point de terre, où elles vont reposer tous les soirs. Des goëlettes blanches, vues en pleine mer, désigneraient quelque terre ou récif inconnu dans le voisinage ; mais les manches-de-velours en seraient une preuve infaillible.

Il y a aussi quelques espèces de glaïeuls, ou algues flottantes, auxquelles on doit faire attention. Ces différents indices peuvent suppléer au moyen qui nous manque de déterminer les longitudes. On observe la variation matin et soir ; mais ce moyen n' est point sûr. On ne voit pas tous les jours le soleil se lever et se coucher.

D' ailleurs, la variation, qui est, comme vous savez, la déclinaison de l' aiguille, varie d' une année à l' autre, sous le même méridien. La propriété qu' elle a de s' incliner vers la terre par sa partie aimantée pourrait être d' une plus grande utilité. C' est ce que l' expérience fera connaître.

JOURNAL JUIN 1768

Le 1^{er}, les vents d' ouest s' étant enfin déclarés, nous nous flattâmes de doubler bientôt le cap. Le 2, on prit des précautions pour ce passage. On amena les vergues de perroquet et la corne d' artimon. On mit de nouveaux cordages à la roue du gouvernail ; quelques uns furent ajoutés aux haubans pour assurer les mâts. On mit quatre grandes voiles neuves. On lia fortement les chaloupes, et tout ce qui pouvait prendre quelque mouvement sur le vaisseau. On attacha deux haches à l' arrière, en cas qu' il fallût couper le mât d' artimon. Le vent fut très frais. Nous vîmes quelques oiseaux, mais les frégates avaient disparu.

Des 3, 4 et 5. Tous ces jours, le vent fut très frais, excepté hier matin, où il calma un peu. On vit tous ces jours-ci une quantité prodigieuse de goëlettes, de moutons et de damiers. Nous vîmes du goémon du cap. Il ressemble à ces longues trompes de bergers. Les matelots font, de ces tiges creuses, des espèces de trompettes. La mer était couverte de brume, autre indice du voisinage du cap. Les maladies augmentent. Nous avons quinze scorbutiques hors de service.

Le 6, le vent était très frais. Nous vîmes beaucoup de moutons et peu de goëlettes.

Le 7, à midi, un oiseau de la grosseur d' une oie, aux ailes courtes, d' une couleur tannée et brune, à la tête de la forme d' une poule, à la queue courte et formant le trèfle, a plané

longtemps au-dessus de nos mâts. Par tous les points nous devrions trouver ici le cap. Vu les mêmes oiseaux.

Le 8, vent violent suivi de calme.

Le 9, les maladies et l'ennui augmentent sur le vaisseau. On jeta à la mer un contre-maître mort scorbutique.

Les 10 et 11, calme mêlé de coups de vent, grosse mer. C'est un indice des approches du banc des Aiguilles. Vu un vaisseau sous le vent, faisant route au nord-ouest. Vu les mêmes oiseaux.

Le 12, comme la mer paraissait verdâtre, on sonda, mais sans trouver fond. Vent très frais et grosse mer. Nos inquiétudes augmentent sur notre distance du cap.

Le 13, enfin on trouva la sonde à quatre-vingt-quinze brasses : fond vaseux et verdâtre. Ce fut une grande joie. Cette profondeur nous prouva que nous étions dérivés à l'ouest. Vu deux vaisseaux, l'un de l'arrière, l'autre par notre bossoir de tribord. La sonde assure notre position, mais nous a fait connaître que nous errions de plus de deux cents lieues par nos journaux.

Le 14, on sonda encore, et nous trouvâmes, à quatre-vingts brasses, un fond de sable et de vase verte. Il fit calme. Vu les mêmes vaisseaux et les mêmes oiseaux.

Le 15, vent frais. Le vaisseau de l'arrière mit pavillon anglais, et nous dépassa bientôt d'une lieue et demie sous le vent. Celui de l'avant mit pavillon français, et, comme il était sous le vent, il cargua ses basses voiles pour nous joindre en tenant le plus près. Notre capitaine ne jugea pas à

p31

propos d'arriver. Nous reconnûmes ce vaisseau pour *la digue*, flûte du roi, partie un mois avant nous. Vers le soir, elle appareilla toutes ses voiles, et se mit dans nos eaux.

Le 16, nous vîmes *la digue* deux lieues de l'avant, qui, à son tour, refusa de nous parler. Il y a apparence qu'elle a relâché au cap. Les oiseaux deviennent rares ; bon vent, belle mer.

Le 17, il fit calme. On vit des souffleurs et des dorades. La lune se coucha à huit heures ; elle était fort rouge. Le 18, au matin, nous essuyâmes un coup de vent de l'arrière, qui nous obligea de rester jusqu'à onze heures du soir sous la misaine.

Il s'élevait de l'extrémité des flots une poudre blanche comme la poussière que le vent balaie sur les chemins. à sept heures du soir, nous reçûmes un

coup de mer par les fenêtres de la grande chambre. à huit heures, il tomba de la grêle. Le temps s' est mis au beau vers minuit. On ne voit plus que quelques damiers et taille-vents.

Les 19, 20, 21, bon frais, grosse mer. Un poisson volant de plus d' un pied de long sauta à bord.

Le 22, vent très frais et mer houleuse. Les anciens prétendaient, à tort, que les temps des solstices étaient des temps de calme. J' ai lu, cette après-midi, un article du voyageur Dampier, qui observe que, lorsque le soleil disparaît vers les trois heures après midi, et se cache derrière une bande de nuages fort élevés et fort épais, c' est signe d' une grande tempête. En montant sur le pont, je vis au ciel tous les signes décrits par Dampier.

Le 23, à minuit et demi, un coup de mer affreux enfonça quatre fenêtres des cinq de la grande chambre, quoique leurs volets fussent fermés par des croix de saint-André. Le vaisseau fit un mouvement de l' arrière, comme s' il s' acculait. Au bruit, j' ouvris ma chambre, qui, dans l' instant, fut pleine d' eau et de meubles qui flottaient. L' eau sortait par la porte de la grande chambre comme par l' écluse d' un moulin ; il en était entré plus de trente barriques. On appela les charpentiers, on apporta de la lumière, et on se hâta de clouer d' autres sabords aux fenêtres. Nous fuyions alors sous la misaine ; le vent et la mer étaient épouvantables.

à peine ce désordre venait d' être réparé, qu' un grand caisson qui servait de table, plein de sel et de bouteilles de vin de Champagne, rompit ses attaches. Le roulis du vaisseau le faisait aller et venir comme un dé. Ce coffre énorme pesait plusieurs milliers, et menaçait de nous écraser dans nos chambres. Enfin il s' entr' ouvrit et les bouteilles qui en sortaient roulaient et se brisaient avec un désordre inexprimable. Les charpentiers revinrent une seconde fois, et le remirent en place après bien du travail.

Comme le roulis m' empêchait de dormir, je m' étais jeté sur mon lit en bottes et en robe de chambre : mon chien paraissait saisi d' un effroi extraordinaire. Pendant que je m' amusais à calmer cet animal, je vis un éclair par un faux jour de mon sabord, et j' entendis le bruit du tonnerre. Il pouvait être trois heures et demie. Un instant après, un second coup de tonnerre éclata, et mon chien se mit à tressaillir et à hurler. Enfin un troisième éclair, suivi d' un troisième coup, succéda presque aussitôt, et j' entendis crier sous le gaillard que quelque vaisseau se trouvait en

danger ; en effet, ce bruit fut semblable à un coup de canon tiré près de nous, il ne roula point. Comme je sentais une forte odeur de soufre, je montai sur le pont, où j' éprouvai d' abord un froid très vif. Il y régnait un grand silence, et la nuit était si obscure que je pouvais rien distinguer. Cependant ayant entrevu quelqu' un près de moi, je lui demandai ce qu' il y avait de nouveau. On me répondit : " on vient de porter l' officier de quart dans sa chambre ; il est évanoui, ainsi que le premier pilote. Le tonnerre est tombé sur le vaisseau, et notre grand mât est brisé. " je distinguai, en effet, la vergue du grand hunier tombée sur les barres de la grande hune. Il ne paraissait, au-dessus, ni mât, ni manoeuvre. Tout l' équipage était retiré dans la chambre du conseil.

On fit une ronde sous le gaillard. Le tonnerre avait descendu jusque-là le long du mât. Une femme qui venait d' accoucher avait vu un globe de feu au pied de son lit. Cependant on ne trouva aucune trace d' incendie ; tout le monde attendit avec impatience la fin de la nuit.

Au point du jour, je remontai sur le pont. On voyait au ciel quelques nuages blancs, d' autres cuivrés. Le vent venait de l' ouest, où l' horizon paraissait d' un rouge ardent, comme si le soleil eût voulu se lever dans cette partie ; le côté de l' est était tout noir. La mer formait des lames monstrueuses, semblables à des montagnes pointues formées de plusieurs étages de collines. De leur sommet s' élevaient de grands jets d' écume qui se coloraient de la couleur de l' arc-en-ciel. Elles étaient si élevées, que du gaillard d' arrière elles nous paraissaient plus hautes que les hunes. Le vent faisait tant de bruit dans les cordages, qu' il était impossible de s' entendre. Nous fuyions vent arrière sous la misaine. Un tronçon du mât de

p32

hune pendait au bout du grand mât, qui était éclaté en huit endroits jusqu' au niveau du gaillard ; cinq des cercles de fer dont il était lié étaient fondus ; les passavants étaient couverts des débris des mâts de hune et de perroquet. Au lever du soleil, le vent redoubla avec une fureur inexprimable : notre vaisseau, ne pouvant plus obéir à son gouvernail, vint en travers. Alors la misaine ayant fasié, son écoute rompit ; ses secousses étaient si violentes, qu' on crut qu' elle amènerait le mât à bas. Dans l' instant, le gaillard

d' avant se trouva comme engagé ; les vagues brisaient sur le bossoir de bâbord, en sorte qu' on n' apercevait plus le beaupré. Des nuages d' écume nous inondaient jusque sous la dunette. Le navire ne gouvernait plus ; et étant tout-à-fait en travers à la lame, à chaque roulis il prenait l' eau sous le vent jusqu' au pied du grand mât, et se relevait avec la plus grande difficulté.

Dans ce moment de péril, le capitaine cria au timonier d' arriver ; mais le vaisseau, sans mouvement, ne sentait plus sa barre. Il ordonna aux matelots de carguer la misaine, que le vent emportait par lambeaux ; ces malheureux, effrayés, se réfugièrent sous le gaillard d' arrière. J' en vis pleurer un, d' autres se jetèrent à genoux en priant dieu. Je m' avançai sur le passavant de bâbord en me cramponant aux manoeuvres ; un jacobin, aumônier du vaisseau, me suivit, et le sieur sir-André, passager, vint après. Plusieurs gens de l' équipage nous imitèrent, et nous vînmes à bout de carguer cette voile, dont plus de la moitié était emportée. On voulut border le petit foc pour arriver, mais il fut déchiré comme une feuille de papier.

Nous restâmes donc à sec, en roulant d' une manière effroyable. Une fois, ayant lâché les manoeuvres où je me retenais, je glissai jusqu' au pied du grand mât, où j' eus de l' eau jusqu' aux genoux. Enfin, après Dieu, notre salut vint de la solidité du vaisseau, et de ce qu' il était à trois ponts, sans quoi il se fût engagé. Notre situation dura jusqu' au soir, que la tempête s' apaisa. Une partie de nos meubles fut bouleversée et brisée ; plus d' une fois je me trouvai les pieds perpendiculaires sur la cloison de ma chambre.

Tel fut le tribut que nous payâmes au canal de Mozambique, dont le passage est plus redouté des marins que celui du cap de Bonne-Espérance. Les officiers assurèrent qu' ils n' avaient jamais vu une aussi grosse mer. Toutes les parties hautes du vaisseau en étaient si ébranlées, que, dans les jointures des pilastres de la chambre, j' introduisais des os entiers de mouton, qui y étaient écrasés par le jeu de la charpente.

Le 24, à quatre heures du matin, il fit calme. La mer était encore fort grosse. On travailla, tout le jour, à amener la grande vergue, et à préparer deux jumelles pour fortifier le grand mât. L' effet du tonnerre est inexplicable. Le grand mât est éclaté en zigzag. Depuis les barres de hune jusqu' à cinq pieds au-dessous, du côté de l' avant, il y a un éclat ; cinq pieds au-dessous, du côté de l' arrière il y a un autre éclat ; ainsi de suite jusqu' au niveau du gaillard. Il y a alternativement

un espace brisé et un plein de manière que le plein d' un côté répond au brisé de l' autre. Dans ces éclats, je n' ai remarqué aucune odeur, ni noirceur : le bois a conservé sa couleur naturelle. Nous vîmes quelques moutons-du-cap. Le gros temps fit périr le reste de nos bestiaux, et doubla le nombre de nos malades scorbutiques. Le 25, on s' occupa à lier et à saisir les deux jumelles autour du mât. C' étaient des pièces de bois de quarante-cinq pieds de longueur, un peu creusées en gouttière pour s' adapter sur la circonférence du mât. Chacun mit la main à l' oeuvre, à cause de la faiblesse de l' équipage. Une baleine passa près de nous à portée de pistolet ; elle n' était guère plus longue que la chaloupe. Le 26, petit temps. On chanta le *te deum* , suivant l' usage, pour remercier dieu d' avoir passé le Cap et le canal de Mozambique. On s' occupa tout le jour à réparer le grand mât. Le 27, nous vînmes à bout de lui faire porter sa grande voile. On jeta à la mer un homme mort du scorbut. On compte vingt et un malades hors de service. Le 28, le beau temps continua. Nous vîmes quelques fauchets ; les damiers et les moutons-du-cap ont disparu. Le 29, un enfant né depuis huit jours mourut scorbutique. On compte aujourd' hui vingt-huit matelots sur les cadres. On a pris pour faire le quart tous les domestiques du vaisseau, et les passagers qui ne sont pas de la grande chambre. Vers le soir, nous vîmes des marsouins. Le 30, l' inquiétude augmenta par la triste situation de l' équipage. Nous avons trouvé ici la fin des vents d' ouest. Nous tenons une haute latitude, afin de profiter des vents de sud-est, qui sont constants dans cette partie. Nous tâchons d' arriver au vent de l' île Rodrigue, afin d' atteindre plus sûrement l' île-De-France.

p33

OBSERVATIONS POLICE VAISSEAUX

Il m' a paru qu' il n' y avait pas assez de subordination parmi les officiers de la compagnie. Les supérieurs craignent le crédit de leurs inférieurs. Comme la plupart de ces places

s' obtiennent par faveur, je ne crois pas que l' autorité puisse être établie parmi eux d' une manière raisonnable. Ce mal donc me paraît sans remède, en ce qu' il tient à nos moeurs.

Aucun vaisseau ne devrait tenir la mer plus de trois mois sans relâcher ; ces longues traversées coûtent beaucoup d' hommes. Les matelots n' ont point assez d' eau dans les chaleurs ; souvent ils sont réduits à une demi-pinte par jour. Ne serait-il pas possible de diviser l' endroit du vaisseau où se place le lest, en citernes de plomb remplies d' eau douce ? Peut-être trouverait-on un mastic ou cire dont on enduirait les barriques, ce qui préserverait l' eau de corruption : elle est souvent d' une infection insupportable, et remplie de vers.

Quant à la machine à dessaler l' eau de mer, les marins la croient peu salubre. D' ailleurs il faut embarquer beaucoup de charbon de terre, qui tient beaucoup de place, qui est sujet à s' enflammer de lui-même ; et on a l' inconvénient dangereux d' entretenir un fourneau allumé nuit et jour.

Les matelots sont très-mal nourris. Leur biscuit est plein de vers. Le boeuf salé, au bout de quelque temps, devient une nourriture désagréable et malsaine. Ne pourrait-on pas cuire des viandes, et les conserver dans des graisses ? On en prépare ainsi pour la chambre, qui se conservent autant que le boeuf salé.

Les matelots à terre, dans un port, dépensent quelquefois en une semaine ce qu' ils ont gagné dans un an. Ne pourrait-on pas avancer à chacun d' eux les habillements convenables, et les obliger de les conserver, par des revues fréquentes faites par l' écrivain et l' officier de quart. Il y a beaucoup d' autres réglemens de propreté sur lesquels les officiers devraient veiller. La plupart de ces malheureux ont besoin d' être toujours en tutelle.

J' ai observé que le bois se pourrit toujours dans l' eau à sa ligne de flottaison. On peut faire cette observation sur les pieux qui sont dans les rivières, et sur tous les bois exposés à être alternativement mouillés et séchés. C' est là que se nichent les vers, et que germent la plupart des herbes aquatiques. Cet endroit est si favorable à la végétation, que les filets verts dont notre vaisseau est entouré se sont attachés seulement aux anneaux de fer des chaînes du gouvernail qui sont à fleur d' eau, sans qu' il y en ait au-dessus ni au-dessous. Je crois qu' il serait utile de border de feuilles de cuivre toute la circonférence des vaisseaux sur une largeur de trois pieds. Quant

aux pointes de fer et de cuivre qui terminent les mâts et les vergues, l'expérience prouve qu'elles attirent le tonnerre.

JOURNAL JUILLET 1768

Le 1^{er}, les vents furent favorables. Nous vîmes encore des damiers et des fauchets. Le scorbut fait des ravages affreux. On compte trente-six malades hors de service.

Le 2, bon frais, belle mer.

Le 3, beau temps, la mer un peu grosse. On voit encore des damiers. Ce soir, un charpentier mourut du scorbut. On compte aujourd'hui quarante scorbutiques. Ce mal fait des progrès à vue d'oeil. On l'attribue aux exhalaisons qui sortent de la cale, remplie de mâts qui ont longtemps séjourné dans la vase.

Le 4, le temps fut beau ; nous vîmes quantité de damiers.

Le 5, on vit les mêmes oiseaux et une baleine qu'on crut avoir été harponnée, par des plaies d'un rouge vif qu'on apercevait sur sa peau. Vu des damiers. Petit temps, mais favorable.

Les 6 et 7, le scorbut nous gagne tous. Nous avons quarante-cinq hommes sur les cadres : le reste de l'équipage est très-affaibli.

Le 8, on vit quelques taille-vents. Nous eûmes beau ciel et belle mer. Tout le monde est d'une tristesse mortelle.

Le 9, un matelot, du nombre de ceux qui font le quart, est mort subitement. Nous avons tous aujourd'hui éprouvé des faiblesses ; quelques uns, des vertiges et des maux de coeur. Cependant nous sommes à plus de cent lieues au vent de terre connue. On prétend avoir vu un paille-en-cul.

Le 10, on comptait soixante scorbutiques sur les cadres. Hier, on en administra sept.

Je vis un paille-en-cul. C'est un oiseau d'un blanc satiné, avec deux belles plumes fort longues qui lui servent de queue. On ne voit plus d'autres oiseaux marins. On prétend que ceux-ci leur font la guerre. La vue de cet oiseau dénote le voisinage de la terre. Beau temps.

Le 11, vent favorable. Nous avons aujourd'hui soixante-dix scorbutiques forcés de garder le lit. Si nous restons encore huit jours à la mer, nous périssons infailliblement. On a jeté à l'eau un jeune homme de dix-sept ans.

Le 12, beau temps, belle mer. Il n' y a plus que trois matelots de chaque quart. Les passagers et les officiers aident à la manoeuvre. Nous vîmes des paille-en-cul.

Le 13, on vit la terre à huit heures et demie du matin. Nous sommes si accablés, que cette nouvelle n' a réjoui personne. Nous avons quatre-vingts hommes sur les cadres. On mit en travers pour louvoyer toute la nuit, car il était impossible d' arriver le même jour au mouillage.

Le 14, en approchant de terre, beaucoup de personnes se trouvèrent mal. Je me sentais un dégoût universel : je suis abondamment. Nous mîmes notre pavillon en berne, et nous tirâmes par intervalles des coups de canon pour appeler du secours ; mais le pilote seul vint à bord. Il nous parla de troubles entre les chefs de l' île, dont il imaginait que nous étions fort occupés ; d' un autre côté, plusieurs d' entre nous croyaient que les querelles et les misères de notre vaisseau intéresseraient beaucoup les habitants.

Nous laissâmes d' abord à droite l' île Ronde et l' île aux Serpents, deux îlots inhabités ; ensuite nous passâmes à une petite portée de canon du Coin De Mire, autre îlot que nous laissâmes à gauche. Nous prîmes un peu du large, en approchant de l' île-De-France, à cause des bas-fonds de la pointe aux canonnières. Nous entrâmes à une heure et demie d' après-midi dans le port deux heures après, je mis pied à terre, en remerciant Dieu de m' avoir délivré des dangers et de l' ennui d' une si triste navigation.

Nous avons tenu la mer, sans relâcher, quatre mois et douze jours. Suivant mon journal, nous avons fait environ trois mille huit cents lieues marines, ou quatre mille sept cents lieues communes. Nous avons perdu onze personnes, y compris les trois hommes enlevés d' un coup de mer, et un malade qui mourut en débarquant.

OBSERVATIONS SUR SCORBUT

Le scorbut est occasionné par la mauvaise qualité de l' air et des aliments. Les officiers, qui sont mieux nourris et mieux logés que les matelots, sont les derniers atteints de cette maladie, qui s' étend jusqu' aux animaux. Mon chien en fut très incommodé. Il n' y a point d' autre remède que l' air de la terre et l' usage des végétaux frais. Il y a quelques palliatifs qui peuvent modérer le progrès de ce mal, comme l' usage du riz, des liqueurs acides, du café, et l' abstinence de tout ce qui est salé. On

attribue de grandes vertus à l'usage de la tortue : mais c'est un préjugé, comme tant d'autres que les marins adoptent si légèrement. Au cap de Bonne-Espérance, où il n'y a point de tortues, les scorbutiques guérissent au moins aussi promptement que dans l'hôpital de l'île-De-France, où on les traite avec les bouillons de cet animal. à notre arrivée, presque tout le monde fit usage de ce remède ; je ne m'en servis point, parce que je n'en avais pas à ma disposition ; je fus le premier guéri : je n'avais usé que des végétaux frais. Le scorbut commence par une lassitude universelle : on desire le repos ; l'esprit est chagrin ; on est dégoûté de tout ; on souffre le jour ; on ne sent de soulagement que la nuit ; il se manifeste ensuite par des taches rouges aux jambes et à la poitrine, et par des ulcères sanglants aux gencives. Souvent il n'y a point de symptômes extérieurs, mais s'il survient la plus légère blessure, elle devient incurable tant qu'on est sur mer, et elle fait des progrès très rapides. J'avais eu une légère blessure au bout du doigt ; en trois semaines la plaie l'avait dépouillé tout entier, et s'étendait déjà sur la main, malgré tous les remèdes qu'on y put faire. Quelques jours après mon arrivée, elle se guérit d'elle-même. Avant de débarquer les malades, on eut soin de les laisser un jour entier dans le vaisseau, respirer peu à peu l'air de la terre. Malgré ces précautions, il en coûta la vie à un homme qui ne put supporter cette révolution. Je ne saurais vous dépeindre le triste état dans lequel nous sommes arrivés. Figurez-vous ce grand mâât foudroyé, ce vaisseau avec son pavillon en berne, tirant du canon toutes les minutes ; quelques matelots semblables à des spectres, assis sur le pont ; nos écoutilles ouvertes, d'où s'exhalait une vapeur infecte ; les entreponts pleins de mourants, les gaillards couverts de malades qu'on exposait au soleil, et qui mouraient en nous parlant. Je n'oublierai jamais un jeune homme de dix-huit ans à qui j'avais promis la veille un peu de limonade. Je le cherchais sur le pont parmi les autres ; on me le montra sur la planche ; il était mort pendant la nuit.

LETTRE 5

Observations nautiques.

Avant d'entrer dans aucun détail sur l'île-De-France, je joindrai à mon journal les observations des marins les plus expérimentés sur la route que nous venons de faire.

Quelque réguliers que soient les vents alizés et

généraux, ils sont sujets à varier le long des côtes et aux environs des îles.

Il s'élève une brise ou vent de terre, presque toutes les nuits, le long des grands continents.

L'action de ce vent, opposé au vent du large, amasse les nuages sous la forme d'une longue bande fixe, que les vaisseaux qui abordent aperçoivent presque toujours avant la terre.

Les atterrages sont bien souvent orageux, sur-tout dans le voisinage des îles. Les vents y varient aussi. Aux Canaries, les vents du sud et du sud-ouest soufflent quelquefois huit jours de suite.

On trouve les vents alizés vers le 28^e degré de latitude nord ; mais on les perd souvent longtemps avant d'être à la ligne. Il résulte des observations d'un habile marin qui a comparé plus de deux cent cinquante journaux de navigation, que les vents alizés cessent : (...).

Entre les vents alizés et les vents généraux, qui sont les alizés de la partie du sud, on trouve des vents variables et orageux. Les généraux règnent sur une plus grande étendue que les alizés. On fixe leurs limites au 28^e degré de latitude sud. Au delà les vents sont plus variables que dans les mers de l'Europe : plus on s'élève en latitude, plus ils sont violents ; ils soufflent, pour l'ordinaire, du nord au nord-ouest, et du nord-ouest à l'ouest-sud-ouest ; quand ils viennent au sud, le calme succède.

En approchant du cap de Bonne-Espérance, on trouve souvent des vents de sud-est et est-sud-est. C'est une maxime générale de se tenir toujours au vent du lieu où l'on veut arriver ; il faut cependant se garder de tenir le plus près, la dérive est trop grande, il faut tâcher de couper la ligne le plus est que l'on peut, autrement on risque de s'affaler sur la côte du Brésil.

Si l'on est forcé de relâcher, on trouvera quelques rafraîchissements aux îles du cap Vert ; les vivres sont chers au Brésil, et l'air y est malsain. On peut pêcher de la tortue à l'île de Tristan-Da-Cunha ; on y fait de l'eau très-difficilement, à cause des arbres qui croissent dans la mer. Le cap de Bonne-Espérance est, de toutes les relâches, la meilleure. Il est dangereux d'y mouiller depuis avril jusqu'en septembre ; cependant l'ancre est sûr à Falsebaye, qui n'en est pas loin. Si on manquait l'île-De-France, on peut relâcher à

Madagascar, au fort Dauphin, à la baie d'Antongil ; mais il y a des maladies épidémiques très-dangereuses, et des coups de vent qui durent depuis octobre jusqu' en mai.

Si c' est au retour, on a Sainte-Hélène, colonie anglaise, et l' Ascension, où l' on ne trouve que de la tortue. En temps de guerre, ces deux îles sont ordinairement des points de croisière, parceque tous les vaisseaux cherchent, à leur retour, à les reconnaître pour assurer leur route, mais le Cap est en tout temps le point de réunion de tous les vaisseaux.

Les cartes les plus estimées sont celles de M Daprès ; les marins ont aussi beaucoup d' obligation au savant et modeste abbé de La Caille ; mais la géographie est encore bien imparfaite : la longitude des Canaries et celle des îles du cap Vert est mal déterminée ; entre le cap Blanc et le cap Vert, la carte marque trente-neuf lieues d' enfoncement, quoiqu' il y en ait à peine vingt.

On soupçonne un haut-fond au sud de la ligne par les 20 minutes de latitude et par les 23 degrés 10 minutes de longitude occidentale. Le vaisseau *le silhouette* , commandé par M Pintaulte, et la fregate *la fidèle* , commandée par M Lehoux, y éprouvèrent, l' un le 5 février 1764, et l' autre le 3 avril suivant, une forte secousse.

Les courants peuvent jeter dans des erreurs dangereuses. Il me semble qu' on ne pourra recueillir là-dessus aucune connaissance certaine, tant qu' on n' aura aucun moyen sûr d' évaluer la dérive d' un vaisseau ; l' angle même qu' il forme avec son sillage ne pourrait donner rien d' assuré, puisque le vaisseau et sa trace sont emportés par le même mouvement. On ne saurait trop admirer la hardiesse des premiers navigateurs, qui, sans expérience et sans carte, faisaient les mêmes voyages. Aujourd' hui, avec plus de connaissance, on est moins hardi : la navigation est devenue une routine ; on part dans les mêmes temps, on passe aux mêmes endroits, on fait les mêmes manoeuvres. Il serait à souhaiter que l' on risquât quelques vaisseaux pour la sûreté des autres.

Il est étrange que nous ne connaissions pas encore notre maison ; cependant nous brûlons tous en Europe de remplir l' univers de notre renommée : théologiens, guerriers, gens de lettres, artistes, monarques, mettent là leur suprême félicité.

p36

Commençons donc par rompre les entraves que nous a données la nature. Sans doute nous trouverons quelque langue qui puisse être universelle ; et quand nous aurons bien établi la communication avec tous les peuples de la terre, nous leur ferons lire nos histoires, et ils verront combien nous sommes heureux.

Avertissement.

Indépendamment de l' utilité des observations nautiques de ce journal, j' ai cru que la forme en pourrait plaire aux marins. Ils enchevètrèrent les événements de leur navigation avec les calculs de variation, de latitude, etc., ce qui en rend la lecture d' une sécheresse insupportable. L' ordre que j' ai imaginé me paraît plus commode ; on a, d' un côté, tout ce qui peut être utile à la route d' un vaisseau, et, de l' autre, ce qui intéresse les hommes.

p39

LETTRE 6

Aspect et géographie de l' île-De-France.

L' île-De-France fut découverte par un portugais de la maison de Mascarenhas, qui la nomma l' île Cerné. Ensuite elle fut possédée par les hollandais qui lui donnèrent le nom de Maurice. Ils l' abandonnèrent en 1712, peut-être à cause du cap de Bonne-Espérance, où ils s' établissaient. Les français qui occupaient l' île de Bourbon, qui n' est qu' à quarante lieues de l' île-De-France, vinrent s' y établir.

Il y a deux ports dans cette île ; l' un au sud-est, et l' autre au nord-ouest. Le premier, appelé le grand port, est celui où les hollandais s' étaient fixés ; il offre encore quelques restes de leurs édifices. On y entre vent arrière, mais on en sort difficilement, les vents étant presque toujours au sud-est.

Le second s' appelle le petit port, où le Port-Louis. On y entre et on en sort de vent large. Sa latitude est de 20 degrés 10 minutes sud ; et sa longitude du méridien de Paris, 55 degrés. C' est là le chef-lieu, situé dans l' endroit le plus désagréable de l' île. La ville, appelée aussi le camp, et qui ne ressemble guère

qu' à un bourg, est bâtie au fond du port, à l' ouverture d' un vallon qui peut avoir trois quarts de lieue de profondeur sur quatre cents toises de large. Ce vallon est formé en cul-de-sac par une chaîne de hautes montagnes hérissées de rochers sans arbres et sans buissons. Les flancs de ces montagnes sont couverts pendant six mois de l' année d' une herbe brûlée, ce qui rend tout ce paysage noir comme une charbonnière. Le couronnement des mornes qui forment ce triste vallon est brisé. La partie la plus élevée se trouve à son extrémité, et se termine par un rocher isolé qu' on appelle le Pouce. Cette partie contient encore quelques arbres : il en sort un ruisseau qui traverse la ville, et dont l' eau n' est pas bonne à boire.

Quant à la ville ou camp, elle est formée de maisons de bois qui n' ont qu' un rez-de-chaussée. Chaque maison est isolée, et entourée de palissades. Les rues sont assez bien alignées ; mais elles ne sont ni pavées, ni plantées d' arbres. Partout le sol est couvert et hérissé de rochers, de sorte qu' on ne peut faire un pas sans risquer de se casser le cou. Elle n' a ni enceinte, ni fortifications. Il y a seulement sur la gauche, en regardant la mer, un mauvais retranchement en pierre sèche, qui prend depuis la montagne jusqu' au port. De ce même côté est le fort Blanc, qui en défend l' entrée : de l' autre côté, vis-à-vis, est une batterie sur l' île aux tonneliers.

Suivant les mesures de l' abbé de La Caille, l' île-De-France a 90668 toises de circuit ; son plus grand diamètre a 31890 toises du nord au sud, et 22124 est et ouest. Sa surface est de

p40

432680 arpents, à 100 perches l' arpent et à 20 pieds la perche.

La partie du nord-ouest de l' île est sensiblement unie, et celle du sud-est toute couverte de chaînes de montagnes de 300 à 350 toises de hauteur. La plus haute de toutes a 424 toises, et est à l' embouchure de la Rivière-Noire. La plus remarquable, appelée Pieter-Booth, est de 420 toises ; elle est terminée par un obélisque surmonté d' un gros rocher cubique sur lequel personne n' a jamais pu monter. De loin, cette pyramide et ce chapiteau ressemblent à la statue d' une femme.

L' île est arrosée de plus de soixante ruisseaux,

dont quelques uns n' ont point d' eau dans la saison sèche, surtout depuis qu' on a abattu beaucoup de bois. L' intérieur de l' île est rempli d' étangs, et il y pleut presque toute l' année, parceque les nuages s' arrêtent au sommet des montagnes, et aux forêts dont elles sont couvertes.

Je ne puis vous donner de connaissance plus étendue d' un pays où j' arrive. Je compte passer quelques jours à la campagne, et je tâcherai de vous décrire ce qui concerne le sol de cette île avant de vous parler de ses habitants.

Au Port-Louis, ce 6 août 1768.

LETTRE 7

Du sol et des productions naturelles de l' île-De-France. Herbes et arbrisseaux.

Tout ici diffère de l' Europe, jusqu' à l' herbe du pays. à commencer par le sol, il est presque partout d' une couleur rougeâtre. Il est mêlé de mine de fer qui se trouve souvent à la surface de la terre en forme de grains de la grosseur d' un pois.

Dans les sécheresses, la terre est extrêmement dure, sur-tout aux environs de la ville. Elle ressemble à de la glaise, et pour y faire des tranchées je l' ai vu couper comme du plomb, avec des haches. Lorsqu' il pleut, elle devient gluante et tenace. Cependant, jusqu' ici, on n' a pu parvenir à en faire de bonnes briques.

Il n' y a point de véritable sable. Celui qu' on trouve sur le bord de la mer est formé des débris de madrépores et de coquilles. Il se calcine au feu.

La terre est couverte partout de rochers depuis la grosseur du poing jusqu' à celle d' un tonneau. Ils sont remplis de trous au fond desquels on remarque un enfoncement de la forme d' une lentille. Beaucoup de ces rochers sont formés de couches concentriques en forme de rognons. On en trouve de grandes masses réunies ensemble. D' autres sont brisés, et paraissent s' être rejoints. L' île est en quelque sorte pavée de ces rochers. Les montagnes en sont formées par grands bancs dont les couches sont obliques à l' horizon, quoique parallèles entre elles. Elles sont de couleur gris-de-fer, si vitrifient au feu, et contiennent beaucoup de mine de fer. J' ai vu, à la fonte, sortir de quelques éclats des grains d' un très beau cuivre et du plomb, mais en fort petite quantité. C' était à un feu de forge. Les essais de ce genre ne sont pas encourageants : le minéral paraît trop divisé. Dans les fragments de ces pierres on trouve de petites cavités cristallisées, dont quelques unes

renferment un duvet blanc et très fin.

Je connais trois espèces d' herbes ou *gramen* , naturelles au pays.

Le long du rivage de la mer, on trouve une espèce de gazon croissant par couches épaisses et élastiques. Sa feuille est très fine, et si pointue, qu' elle pique à travers les habits ; les bestiaux n' en veulent point.

Dans la partie la plus chaude de l' île, les pâturages sont formés d' une espèce de chiendent qui trace beaucoup, et pousse de petits rameaux de ses articulations. Cette herbe est fort dure ; elle plaît assez aux boeufs, quand elle n' est pas sèche.

La meilleure herbe vient dans les endroits frais, et au vent de l' île. C' est un gramen à larges feuilles, qui est vert et tendre toute l' année.

Les autres espèces d' herbes et d' arbrisseaux connues sont :

une herbe qui donne pour fruit une gousse remplie d' une espèce de soie dont on pourrait tirer parti.

Une espèce d' asperge épineuse qui s' élève à plus de douze pieds, en s' accrochant aux arbres à la manière des ronces. On ignore si elle est bonne à manger.

Une espèce de mauve à petites feuilles. Elle croît dans les cours et le long des chemins. On y trouve aussi une espèce de petit chardon à fleurs jaunes, dont les graines font mourir la volaille.

Une plante semblable au lis, qui porte de longues feuilles. Elle croît dans les marais, et porte une fleur odorante.

Sur les murs et au bord des chemins on trouve des touffes d' une plante dont la fleur est semblable à celle de la giroflée rouge simple. Son odeur est mauvaise. Elle a cela de singulier qu' il ne fleurit à chaque branche qu' une fleur à la fois.

Au bas des montagnes voisines de la ville croît un basilic vivace, dont l' odeur tient de celle du girofle. Sa tige est ligneuse. C' est un bon vulnéraire.

p41

Les raquettes, dont on fait des haies très dangereuses, portent une fleur jaune marbrée de rouge. Cette plante est hérissée d' épines fort aiguës, qui croissent sur les feuilles et les fruits. Ces feuilles sont épaisses ; on ne fait point usage des fruits, dont le goût est acide.

Le veloutier croît sur le sable, le long de la mer.

Ses branches sont garnies d' un duvet semblable au velours ; ses feuilles sont semées de poils

brillants ; il porte des grappes de fleurs. Cet arbrisseau exhale dans l' éloignement une odeur agréable, qui se perd lorsqu' on en approche, et de très près est rebutante.

Il y a une espèce de plante, moitié ronce, moitié arbrisseau, qui produit, dans des coques hérissées de pointes, une sorte de noix fort lisse et fort dure, de couleur gris-de-perle, et de la grosseur d' une balle de fusil. Son amande est fort amère ; les noirs s' en servent contre les maladies vénériennes.

Il croît en quantité, dans les défrichés, une espèce d' arbrisseau à grandes feuilles, de la forme d' un coeur. Son odeur est assez douce, et tient de celle du baume, dont il porte le nom. Je ne le connais propre à aucun usage ; on l' emploie cependant dans les bains.

Une autre plante, au moins aussi inutile, est la fausse patate qui serpente le long de la mer. Elle trace comme le liseron ; ses fleurs sont rouges et en cloche ; elle se plaît sur le sable.

Sur les lisières des bois on trouve une herbe ligneuse appelée herbe à panier. On a essayé d' en faire du fil et de la toile qui ne sont pas mauvais. Ses feuilles sont petites ; prises en tisane, elles sont bonnes pour la poitrine.

Il y a une grande variété de plantes comprises sous le nom de lianes, dont quelques unes sont de la grosseur de la cuisse. Elles s' attachent aux arbres, dont les troncs ressemblent à des mâts garnis de cordages ; elles les soutiennent contre la violence des ouragans. J' ai vu plus d' une preuve de leur force. Lorsqu' on fait des abatis dans les bois, on tranche environ deux cents arbres par le pied ; ils restent debout jusqu' à ce que les lianes qui les attachent soient coupées : alors une partie de la forêt tombe à la fois, en faisant un fracas épouvantable. J' ai vu des cordes faites de leur écorce, plus fortes que celles de chanvre.

Il y a plusieurs arbrisseaux dont les feuilles ressemblent à celles du buis.

Un arbrisseau spongieux et épineux, dont la fleur est d' un rouge foncé en houppe déchiquetée. Sa feuille est large et ronde. Les pêcheurs se servent de sa tige, qui est fort légère, au lieu de liége.

Un autre arbrisseau assez joli, appelé *bois de demoiselle* . Sa feuille est découpée comme celle du frêne, et ses branches sont garnies de petites graines rouges.

Avant d' aller plus loin, observez que je ne connais rien en botanique. Je vous décris les choses comme je les vois ; et si vous vous en rapportez à mon sentiment, je vous dirai que tout ici me paraît

bien inférieur à nos productions d' Europe.
Il n' y a pas une fleur dans les prairies, qui
d' ailleurs sont parsemées de pierres et remplies
d' une herbe aussi dure que le chanvre. Nulle plante
à fleur dont l' odeur soit agréable. De tous les
arbrisseaux, aucun qui vaille notre épine blanche.
Les lianes n' ont point l' agrément du chèvrefeuille,
ni du lierre. Point de violettes le long des bois.
Quant aux arbres, ce sont de grands troncs
blanchâtres et nus, avec un petit bouquet de feuilles
d' un vert triste. Je vous les décrirai dans ma
première lettre.
Au Port-Louis de l' île-De-France,
ce 15 septembre 1768.

LETTRE 8

Arbres et plantes aquatiques de
l' île-De-France.

J' aperçus, il y a quelques jours, un grand arbre
au milieu des rochers. Je m' en approchai, et
l' ayant voulu entamer avec mon couteau, je fus
surpris d' y enfoncer sans effort toute la lame. Sa
substance était comme celle d' un navet, d' un goût
assez désagréable. J' en goûtai ; quoique je n' en
eusse pas avalé, je me sentis pendant quelques
heures la gorge enflammée. C' était comme des
piqûres d' épingle. Cet arbre s' appelle *mapou* . Il
passe pour un poison.

La plupart des arbres de ce pays tirent leur nom
de la fantaisie des habitants.

Le bois de ronde est un petit bois dur et tortu,
il jette en brûlant une flamme vive. On s' en sert
pour faire des flambeaux ; il passe pour
incorruptible.

Le bois de cannelle, qui n' est pas le cannellier,
est un des plus grands arbres de l' île. Son bois
est le meilleur de tous pour la menuiserie. Il
ressemble beaucoup au noyer par sa couleur et ses
veines. Quand il est nouvellement employé, il a une

p42

odeur d' excrément ; elle lui est commune avec la
fleur du cannellier. Voilà le seul rapport que j' y
trouve. Sa graine est enveloppée d' une peau rouge
d' un goût acide et assez agréable.

Le bois de natte, de deux espèces, à grande et
à petite feuille. C' est le plus beau bois rouge du
pays. On l' emploie en charpente.

Le bois d' olive, dont la feuille a quelque rapport à celle de l' olivier, sert aux constructions.

Le bois de pomme est un bois rouge d' une médiocre qualité. Je crois que cet arbre produit un fruit appelé pomme de singe, d' une fadeur désagréable.

Le benjoin, parcequ' il *joint bien* , est le bois le plus liant du pays ; il sert au charronnage. Il devient fort gros ; il ne s' éclate jamais.

Le colophane, qui donne une résine semblable à la colophane, est un des plus grands arbres de l' île.

Le faux tatamaca sert aussi constructions.

Il est fort liant. Il devient très gros. J' en ai vu de quinze pieds de circonférence. Il donne une gomme ou résine comme le tatamaque.

Le bois de lait, ainsi appelé de son suc, qui est laiteux.

Le bois puant, excellent pour la charpente. Il tire son nom de son odeur.

Le bois de fer, dont le tronc semble se confondre avec les racines. Il en sort des espèces de côtes ou ailerons semblables à des planches. Il fait rebrousser le fer des haches.

Le bois de fouge est une grosse liane dont l' écorce est très-forte. Il donne un suc laiteux, estimé pour la guérison des blessures.

Le figuier est un très grand arbre, dont la feuille et le bois ne ressemblent point à notre figuier. Ses figues sont de la même forme, et viennent par grappes au bout des branches. Elles ne sont pas meilleures que les pommes de singe. Son suc est laiteux, et quand il est desséché, il produit la gomme appelée *élastique* .

Le bois d' ébène, dont l' écorce est blanche, la feuille large et cartonnée, blanche en dessous et d' un vert sombre en dessus. Il n' y a que le centre de cet arbre de noir, son aubier est blanc. Dans un tronc de six pouces d' équarrissage, il n' y a souvent pas deux pouces de bois d' ébène. Ce bois, fraîchement employé, sent les excréments humains, et sa fleur a l' odeur du girofle. C' est le contraire dans le cannellier, dont la fleur sent très mauvais, tandis que l' écorce et le bois exhalent une bonne odeur. L' ébène donne des fruits semblables à des nèfles, remplis d' un suc visqueux, sucré, et d' un goût assez agréable.

Il y a une espèce de bois d' ébène dont le blanc est veiné de noir.

Le citronnier ne donne de fruit que dans les lieux frais et humides ; ses citrons sont petits et pleins de suc.

L' oranger croît aux mêmes endroits ; ses fruits sont amers ou aigres. Il y a beaucoup de ces arbres

aux environs du grand port. Je doute cependant que ces deux espèces soient naturelles à l'île. Quant aux oranges douces, elles sont très rares dans les jardins.

On trouve, mais rarement, une espèce de bois de sandal. On m'en a donné un morceau ; il est gris-blanc. Son odeur est faible.

Le vacoa est une espèce de petit palmier dont les feuilles croissent en spirale autour du tronc. Il sert à faire des nattes et des sacs.

Le latanier est un palmier plus grand : il produit à son sommet des feuilles en forme d'éventail ; on les emploie à couvrir des maisons. Il n'en produit qu'une par an.

Le palmiste s'élève dans les bois au-dessus de tous les arbres. Il porte à sa tête un bouquet de palmes, d'où sort une flèche, qui est la seule chose que ces bois produisent de bon à manger ; encore faut-il abattre l'arbre. Cette tige, à laquelle on donne le nom de *chou*, est formée de jeunes feuilles roulées les unes sur les autres, fort tendres, et d'un goût agréable.

Le manglier croît immédiatement dans la mer. Ses branches et ses racines serpentent sur le sable, et s'y entrelacent de telle sorte qu'il est impossible d'y débarquer. Son bois est rouge et donne une mauvaise teinture.

J'ai remarqué que la plupart de ces bois n'ont que des écorces fort minces, quelques uns même n'ont que des pellicules ; en quoi ils diffèrent beaucoup de ceux du nord, que la nature a préservés du froid en les couvrant de plusieurs robes. La plupart ont leurs racines à fleur de terre, avec lesquelles ils saisissent les rochers. Ils sont peu élevés, leurs têtes sont peu garnies, ils sont fort pesants ; ce qui, joint aux lianes dont ils sont attachés, les met en état de résister aux ouragans, qui auraient bientôt bouleversé les sapins et les chênes.

Quant à leurs qualités utiles, aucun n'est comparable au chêne pour la durée et la solidité, à l'orme pour le liant, au sapin pour la légèreté du bois et la longueur de la tige, au châtaignier pour l'utilité générale. Ils ont, dans leur feuillage, le désagrément des arbres qui conservent leurs feuilles toute l'année : leurs feuilles sont dures et d'un vert sombre. Leur bois est lourd, cassant, et se pourrit

deviennent noirs à l' air, ce qui rend les meubles que l' on en fait d' une teinte désagréable. On trouve le long des ruisseaux, au milieu des bois, des retraites d' une mélancolie profonde. Les eaux coulent au milieu des roches, ici en tournoyant en silence, là en se précipitant de leur cime avec un bruit sourd et confus. Les bords de ces ravines sont couverts d' arbres d' où pendent de grandes touffes de scolopendre, et des bouquets de liane, qui retombent suspendus au bout de leurs cordons. La terre aux environs est toute bossue de grosses roches noires, où se tapissent loin du soleil les mousses et les capillaires. De vieux troncs, renversés par le temps, gisent couverts d' agarics monstrueux, ondoyés de différentes couleurs. On y voit des fougères d' une variété infinie : quelques unes, comme des feuilles détachées de leur tige, serpentent sur la pierre, et tirent leur substance du roc même ; d' autres s' élèvent comme un arbrisseau de mousse, et ressemblent à un panache de soie. L' espèce commune d' Europe y est une fois plus grande. Au lieu de forêts de roseaux qui bordent si agréablement nos rivages, on ne trouve le long de ces torrents que des songes, qui y croissent en abondance. C' est une espèce de nymphæa dont la feuille fort large est de la forme d' un coeur ; elle flotte sur l' eau sans en être mouillée. Les gouttes de pluie s' y ramassent comme des globules de vif-argent. Sa racine est un oignon d' une nourriture malfaisante : on distingue le blanc et le noir. Jamais ces lieux sauvages ne furent réjouis par le chant des oiseaux, ou par les amours de quelque animal paisible : quelquefois l' oreille y est blessée par le croassement du perroquet, ou par le cri aigu du singe malfaisant. Malgré le désordre du sol, ces rochers seraient encore habitables, si l' européen n' y avait pas apporté plus de maux que n' y en a mis la nature.

Au Port-Louis, ce 8 octobre 1768.

LETTRE 9

Des animaux naturels à l' île-De-France. L' abbé de La Caille dit que les portugais ont apporté les singes à l' île-De-France. Je ne suis pas de son avis, parce que, s' ils voulaient y faire un établissement, cet animal est destructeur ; et s' ils voulaient le mettre dans l' île comme un gibier ordinaire, ils ignoraient s' il y avait des fruits qui pussent lui convenir ; que d' ailleurs sa chair est d' un goût rebutant, et que bien des

noirs même n' en veulent point manger. Cet animal ne peut avoir été apporté des côtes voisines. Celui de Madagascar, appelé *maki* , ne lui ressemble point, non plus que le bavien du cap de Bonne-Espérance.

Le singe de l' île-De-France est de taille médiocre ; il est d' un poil gris-roux, assez bien fourré ; il porte une longue queue. Cet animal vit en société : j' en ai vu des troupes de plus de soixante à la fois. Ils viennent souvent piller les habitations. Ils placent des sentinelles au sommet des arbres et sur la pointe des rochers. Lorsqu' ils aperçoivent des chiens ou des chasseurs, ils jettent un cri, et tous décampent.

Cet animal grimpe dans les montagnes les plus inaccessibles. Il se repose au-dessus des précipices, sur la plus légère corniche : il est le seul quadrupède de sa taille qui ose s' y exposer. Ainsi la nature, qui a peuplé de végétaux jusqu' à la fente des rochers, a créé des êtres capables d' en jouir.

Le rat paraît l' habitant naturel de l' île. Il y en a un nombre prodigieux. On prétend que les hollandais abandonnèrent leur établissement à cause de cet animal. Il y a des habitations où on en tue plus de trente mille par an. Il fait en terre d' amples magasins de grains et de fruits ; il grimpe jusqu' au haut des arbres, où il mange les petits oiseaux. Il perce les solives les plus épaisses. On les voit au coucher du soleil se répandre de tous côtés, et détruire dans quelques nuits une récolte entière. J' ai vu des champs de maïs où ils n' avaient pas laissé un épi. Ils ressemblent à nos rats d' Europe : peut-être y ont-ils été apportés par nos vaisseaux.

Les souris y sont fort communes : le dégât que font ces animaux est incroyable.

On prétend qu' il y avait autrefois beaucoup de flamants ; c' est un grand et bel oiseau marin, de couleur de rose. On dit qu' il en reste encore trois. Je n' en ai point vu.

On trouve beaucoup de corbigeaux. C' est, dit-on, le meilleur gibier de l' île : il est fort difficile à tirer.

Il y a des paille-en-cul de deux sortes : l' une, d' un blanc argenté ; l' autre ayant le bec, les pattes et les pailles rouges. Quoique cet oiseau soit marin, il fait son nid dans les bois. Son nom ne convient pas à sa beauté. Les anglais l' appellent plus convenablement l' *oiseau du tropique* .

J' ai vu plusieurs espèces de perroquets, mais d' une beauté médiocre. Il y a une espèce de perruches vertes avec un capuchon gris : elles sont

grosses comme des moineaux ; on ne peut jamais les apprivoiser ; c' est encore un ennemi des récoltes ; elles sont assez bonnes à manger.

On trouve dans les bois des merles qui, à l' appel du chasseur, viennent jusqu' au bout de son fusil.

C' est un bon gibier.

Il y a un ramier, appelé *pigeon hollandais* , dont les couleurs sont magnifiques ; et une autre espèce d' un goût fort agréable, mais si dangereuse, que ceux qui en mangent sont saisis de convulsions.

On y trouve deux sortes de chauves-souris : l' une semblable à la nôtre ; l' autre, grosse comme un petit chat, fort grasse, et que les habitants mangent avec plaisir.

Il y a une espèce d' épervier appelé *mangeur de poules* ; on prétend aussi qu' il vit des sauterelles. Il se tient près de la mer. La vue de l' homme ne l' effraie point.

On trouvait autrefois sur le rivage beaucoup de tortues de mer ; aujourd' hui on y en voit rarement.

J' en ai vu cependant des traces sur le sable, et j' en ai vu pêcher à l' entrée des rivières. C' est un poisson dont la chair ressemble à celle du boeuf. Sa graisse est verte, et de fort bon goût.

Les bords de la mer sont criblés de trous où logent quantité de tourlouroux. Ce sont des cancre amphibiens, qui se creusent des souterrains comme la taupe. Ils courent fort vite ; et, quand on les veut prendre, ils font sonner leurs tenailles, dont ils présentent les pointes. Ils ne sont d' aucune utilité.

Un autre amphibie fort singulier est le bernard-l' ermite, espèce de langouste, dont la partie postérieure est dépourvue d' écailles ; mais la nature lui a donné l' instinct de la loger dans les coquillages vides. On les voit courir en grand nombre, chacun portant sa maison, qu' il abandonne pour une plus grande lorsqu' elle est devenue trop étroite.

Les insectes de l' île les plus nuisibles sont les sauterelles. Je les ai vues tomber sur un champ comme la neige, s' accumuler sur la terre de plusieurs pouces d' épaisseur, et en dévorer la verdure dans une nuit. C' est l' ennemi le plus redoutable de l' agriculture.

Il y a plusieurs espèces de chenilles. Quelques unes, comme celle du citronnier, sont très grosses et très belles. Les petites sont les plus dangereuses, ainsi que leurs papillons : elles désolent les jardins potagers.

Il y a un gros papillon de nuit, qui porte sur

son corselet la figure d' une tête de mort : on l' appelle *haïe* ; il vole dans les appartements. On prétend que le duvet dont ses ailes sont couvertes aveugle les yeux qui en sont atteints. Son nom vient de l' effroi que sa présence donne.

Les maisons sont remplies de fourmis, qui pillent tout ce qui est bon à manger. Si la peau d' un fruit mûr s' entrouvre sur un arbre, il est bientôt dévoré par ces insectes. On n' en préserve les offices et les garde-manger qu' en plaçant leurs supports dans l' eau. Son ennemi est le formica leo, qui creuse ici, comme en Europe, son entonnoir dans le sable au pied des arbres.

Les cent-pieds se trouvent fréquemment dans les lieux obscurs et humides. Peut-être cet insecte fut-il destiné à éloigner l' homme des lieux malsains. Sa piqûre est très douloureuse. Mon chien fut mordu à la cuisse par un de ces animaux, qui avait plus de six pouces de longueur. Sa plaie devint une espèce d' ulcère, dont il fut plus de trois semaines à guérir. J' ai eu le plaisir d' en voir un emporté par une multitude de fourmis qui l' avaient saisi par toutes les pattes, et le traînaient comme une longue poutre.

Le scorpion est aussi fort commun dans les maisons, et se trouve aux mêmes endroits. Sa piqûre n' est pas mortelle, mais elle donne la fièvre ; c' est un bon remède de la frotter d' huile sur-le-champ.

La guêpe jaune avec des anneaux noirs a un aiguillon qui n' est pas moins redoutable. Elle se bâtit dans les arbres, et même dans les maisons, des ruches dont la substance est semblable à celle du papier. Elles en construisaient une dans ma chambre ; mais je me suis bien vite dégoûté de ces hôtes dangereux.

La guêpe maçonne se construit des tuyaux avec de la terre. On les prendrait pour quelque ouvrage d' hirondelle, s' il y en avait dans l' île. Elle se loge volontiers dans les appartements peu fréquentés, et elle s' attache surtout aux serrures, qu' elle remplit de ses travaux.

On trouve souvent dans les jardins les feuilles des arbrisseaux découpées de la largeur d' une pièce de dix sous. C' est l' ouvrage d' une guêpe, qui taille avec ses dents cette pièce circulaire, avec une précision et une vitesse admirables : elle la porte dans son trou, la roule en cornet, et y dépose son oeuf.

Il y a des abeilles dont le miel m' a paru assez bon : il est naturellement liquide.

Il y a une espèce d' insecte semblable aux fourmis, et qui ne met pas moins d' intelligence à se loger. Ils font un grand dégât dans les arbres et

les charpentes, dont ils pulvérisent le bois. Ils construisent, avec cette poussière, des voûtes

p45

d' un pouce de largeur, dessous lesquelles ils vont et viennent : ces animaux, qui sont noirs, courent quelquefois sur toute la charpente d' une maison. Ils percent les coffres et les meubles dans une nuit. Je n' ai point trouvé de remède plus sûr que de frotter souvent d' ail les lieux qu' ils fréquentent. On appelle ces fourmis des carias. Beaucoup de maisons en sont ruinées.

Il y a trois espèces de cancrelas, le plus sale de tous les scarabées. Il y en a un plat et gris ; le plus commun est de la grosseur d' un hanneton, d' un brun roux. Il attaque les meubles, et surtout les papiers et les livres. Il est presque toujours logé au fond des offices et dans les cuisines. Les maisons en sont infectées : quand le temps est à la pluie, ils volent de tous côtés.

Il a pour ennemi une espèce de scarabée, ou mouche verte, fort leste et fort légère. Quand celle-ci le rencontre, elle le touche, et il devient immobile. Ensuite elle cherche une fente où elle le traîne et l' enfonce ; elle dépose un oeuf dans son corps, et l' abandonne. Cet attouchement, que quelques gens prennent pour un charme, est un coup d' aiguillon dont l' effet est bien prompt, car cet insecte a la vie fort dure.

On trouve dans le tronc des arbres un gros ver avec des pattes, qui ronge le bois, on l' appelle *moutouc* . Les noirs, et même les blancs, en mangent avec plaisir. Pline observe qu' on le servait à Rome sur les meilleures tables, et qu' on en engraisait exprès de fleur de farine. On faisait grand cas de celui du bois de chêne : on l' appelait *cossus* . Ainsi l' abondance et la plus affreuse disette se rencontrent dans leurs goûts, et se rapprochent comme tous les extrêmes.

J' y ai vu nos espèces ordinaires de mouches, mais le cousin ou maringouin y est plus incommode qu' en Europe, surtout aux nouveaux arrivés, dont il préfère le sang. Son bourdonnement est très fort. Ce moucheron est noir, piqueté de blanc. On ne peut guère s' en préserver la nuit que par des rideaux de gaze, qu' on appelle *mousticaire* . On trouve aussi, le long des ruisseaux, des demoiselles d' une belle couleur violette, dont la tête est comme un rubis. Cette mouche est carnassière. J' en ai vu une emporter en l' air un très joli papillon.

Les appartements, dans certaines saisons, sont

remplis de petits papillons qui viennent se brûler aux lumières. Ils sont en si grand nombre, qu' on est obligé de mettre les bougies dans des cylindres de verre. Ils attirent dans les maisons un petit lézard fort joli, de la longueur du doigt ; ses yeux sont vifs ; il grimpe le long des murailles, et même sur le verre ; il se nourrit de mouches et d' insectes, qu' il guette avec beaucoup de patience ; il pond de petits oeufs ronds gros comme des pois, et ayant coque, blanc et jaune, comme les oeufs de poule. J' ai vu de ces lézards apprivoisés venir prendre du sucre dans la main. Loin d' être malfaisants, ils sont fort utiles. Il y en a de magnifiques dans le bois. On en voit de couleur d' azur et de vert changeant, avec des traits cramoisis sur le dos, qui ressemblent à des caractères arabes.

Un ennemi plus terrible aux insectes est l' araignée. Quelques unes ont le ventre de la grosseur d' une noix, avec de grandes pattes couvertes de poil. Leurs toiles sont si fortes, que les petits oiseaux s' y prennent. Elles détruisent les guêpes, les scorpions et les cent-pieds.

Enfin, pour achever mon catalogue, je n' ai point vu de pays où il y ait tant de puces. On en trouve dans le sable le long de la mer, et jusque sur le sommet des montagnes. On prétend que ce sont les rats qui les y portent. En certaines saisons, si on met un papier blanc à terre, on le voit aussitôt couvert de ces insectes.

Je n' oublierai pas un pou fort singulier que j' ai vu s' attacher aux pigeons. Il ressemble à la tique de nos bois. Mais la nature lui a donné des ailes. Celui-là est bien destiné aux oiseaux. Il y a un petit pou blanc, qui s' attache aux arbres fruitiers et les fait périr, et une punaise de bois, appelée *punaise maupin* . Sa piquûre est plus dangereuse que celle du scorpion ; elle est suivie d' une tumeur de la grosseur d' un oeuf de pigeon, qui ne se dissipe qu' au bout de cinq ou six jours.

Vous observerez que la douce température de ce climat, si désirée par les habitants de l' Europe, est si favorable à la propagation des insectes, qu' en peu de temps tous les fruits seraient dévorés, et l' île même deviendrait inhabitable.

Mais les fruits de ces contrées méridionales sont revêtus de cuirs épais, de peaux âpres, de coques très dures et d' écorces aromatiques, comme l' orange et le citron, en sorte qu' il y a peu d' espèces où la mouche puisse introduire son ver. Plusieurs de ces animaux nuisibles se font une guerre perpétuelle, comme le cent-pieds et le scorpion. Le formica-leo tend des pièges aux fourmis, la mouche verte perce les cancrelas, le

lézard chasse aux papillons, l' araignée dresse
ses filets pour tout insecte qui vole, et
l' ouragan qui arrive tous les ans, anéantit à la
fois une partie du gibier et des chasseurs.
Au Port-Louis, ce 7 décembre 1768.

p46

LETTRE 10

Des productions maritimes, poissons, coquilles,
madrépores.

Il me reste à vous parler de la mer et de ses
productions ; après quoi vous en saurez au moins
autant que le premier portugais qui mit le pied
dans l' île. Si je puis y joindre un journal
météorologique, vous serez à peu près au fait de
tout ce qui regarde le naturel de cette terre. Nous
passerons de là aux habitants, et au parti qu' ils
ont tiré de leur sol, où, comme dans le reste de
l' univers, le bien est mêlé de mal. Le bon
Plutarque veut qu' on tire de ces contraires une
harmonie ; mais les instruments sont communs, et
les bons musiciens sont rares.

On voit souvent des baleines au vent de l' île,
surtout dans le mois de septembre, temps de leur
accouplement. J' en ai vu plusieurs, pendant cette
saison, se tenir perpendiculairement dans l' eau, et
venir fort près de la côte. Elles sont plus petites
que celles du nord. On ne les pêche point ;
cependant les noirs n' ignorent pas la manière de les
harponner. On prend quelquefois des lamentins.
J' ai mangé de sa chair, qui ressemble à du boeuf ;
mais je n' ai jamais vu ce poisson.

La vieille est un poisson noirâtre, assez semblable
à la morue pour la forme et pour le goût. Ce
poisson est quelquefois empoisonné, ainsi que
quelques espèces que je vais décrire. Ceux qui en
mangent sont saisis de convulsions. J' ai vu un
ouvrier en mourir ; sa peau tombait par écailles. à
l' île Rodrigue, qui n' est qu' à cent lieues d' ici,
les anglais, dans la dernière guerre, perdirent
par cet accident près de quinze cents hommes, et
manquèrent par-là leur expédition sur
l' île-De-France. On croit que les poissons
s' empoisonnent en mangeant les branches des
madrépores. On peut connaître ceux qui sont
empoisonnés à la noirceur de leurs dents ; et si on
jette dans le chaudron où on les fait cuire une

pièce d' argent, elle se noircit. Ce qu' il y a d' étrange, c' est que jamais le poisson n' est malsain au vent de l' île. Ceux qui croient que les madrépores en sont cause se trompent donc, car l' île est environnée de bancs de corail. J' en attribuerais plutôt la cause au fruit inconnu de quelque arbre vénéneux qui tombe à la mer : ce qui est d' autant plus probable, qu' il n' y a qu' une saison et que quelques espèces gourmandes sujettes à ce danger. D' ailleurs cette espèce de ramier dont la chair donne des convulsions, prouve que le poison est dans l' île même.

Dans le nombre des poissons suspects sont plusieurs poissons blancs à grande gueule et à grosse tête, comme le capitaine et la carangue. Ces deux sortes sont d' un goût médiocre. On croit que ceux qui ont la gueule pavée, c' est-à-dire un os raboteux au palais, ne sont point dangereux.

Il y a des requins, mais on n' en mange point.

En général, plus les poissons sont petits, moins ils sont dangereux. Le rouget est beaucoup plus gros, et fort inférieur à celui d' Europe. Il passe pour sain, ainsi que le mullet, qui est fort commun.

On trouve des sardines et des maquereaux d' un goût médiocre, ainsi que tous les poissons de cette mer. Ils diffèrent un peu des nôtres pour la forme.

La poule d' eau, espèce de turbot, est le meilleur de tous. Sa graisse est verte.

Il y a des raies blanches avec une longue queue hérissée d' épines, et d' autres dont la peau et la chair sont noires ; des sabres, ainsi nommés de leur forme ; des lunes, bariolées de différentes couleurs, des bourses, dont la peau est dessinée comme un réseau ; d' autres poissons semblables aux merlans, colorés de jaune, de rouge et de violet ; des perroquets qui non-seulement sont verts, mais qui ont la tête jaune, le bec blanc et courbé, et vont en troupe comme ces oiseaux.

Le poisson armé est petit, et d' une forme très bizarre. Sa tête est faite comme celle du brochet.

Il porte sur son dos sept pointes aussi longues que son corps. La piqure en est très venimeuse. Elles sont unies entre elles par une pellicule qui ressemble à une aile de chauve-souris. Il est rayé de bandes brunes et blanches qui commencent à son museau, précisément comme au zèbre du Cap. Le poisson, qui est carré comme un coffre, dont il porte le nom, est armé de deux cornes comme un taureau. Il y en a de plusieurs espèces ; il ne devient jamais grand. Le porc-épic est tout hérissé de longs piquants. Le polype, qui rampe dans les flaques d' eau avec ses sept bras armés de

ventouses, change de couleur, vomit l' eau, et tâche de saisir celui qui veut le prendre. Toutes ces espèces, d' une forme si étrange, se trouvent dans les récifs, et ne valent pas grand' chose à manger. Les poissons de ces mers sont inférieurs pour le goût à ceux d' Europe ; en revanche, ceux d' eau douce sont meilleurs que les nôtres. Ils paraissent de même espèce que ceux de mer. On distingue la lubine, le mullet et la carpe, qui diffère de celle de nos rivières ; le cabot, qui vit dans les torrents, au milieu des rochers, où il s' attache avec une membrane

p47

concave et des chevrettes fort grosses et fort délicates. L' anguille est coriace ; c' est une espèce de congre. Il y en a de sept à huit pieds de long, de la grosseur de la jambe. Elles se retirent dans les trous des rivières, et dévorent quelquefois ceux qui ont l' imprudence de s' y baigner.

Il y a des homards ou langoustes d' une grandeur prodigieuse. Ils n' ont point de grosses pattes. Ils sont bleus, marbrés de blanc. J' y ai vu une petite espèce de homard d' une forme charmante : il était d' un bleu céleste, et avait deux petites pattes divisées en deux articulations, à peu près comme un couteau dont la lame se replierait dans sa rainure : il saisissait sa proie comme s' il était manchot.

Il y a une très grande variété de crabes. Voici ceux qui m' ont paru les plus remarquables. Une espèce toute raboteuse de tubercules et de pointes comme un madrépore ; une autre qui porte sur le dos l' empreinte de cinq cachets rouges ; celui qui a au bout de ses serres la forme d' un fer à cheval ; une espèce, couverte de poils, qui n' a point de pinces, et qui s' attache à la carène des vaisseaux ; un crabe marbré de gris, dont la coque, quoique lisse est fort inégale : on y remarque beaucoup de figures inégales et bizarres, qui cependant sont constamment les mêmes sur chaque crabe ; celui qui a ses yeux au bout de deux longs tuyaux comme des télescopes : quand il ne s' en sert point, il les couche dans des rainures le long de sa coquille ; l' araignée de mer ; un crabe dont les pinces sont rouges, et dont une est beaucoup plus grosse que l' autre ; un petit crabe, dont la coquille est trois fois plus grande que lui : il en est couvert comme d' un grand bouclier ; on ne voit point ses pattes quand il marche.

On trouve en plusieurs endroits, le long du rivage, à quelques pieds sous l' eau, une multitude de gros boudins vivants, roux et noirs. En les tirant de l' eau, ils lancent une glaire blanche et épaisse, qui se change dans le moment en un paquet de fils déliés et glutineux. Je crois cet animal l' ennemi des crabes, parmi lesquels on le rencontre. Sa glaire visqueuse est très propre à embarrasser leurs pattes, qui d' ailleurs ne sauraient avoir de prise sur son cuir élastique et sur sa forme cylindrique. Les matelots lui donnent un nom fort grossier, qu' on peut rendre en latin par *mentula monachi* . Les chinois en font grand cas, et le regardent comme un puissant aphrodisiaque. Je crois qu' on peut mettre au rang des poissons à coquille une masse informe, molle et membraneuse, au centre de laquelle se trouve un seul os plat, un peu cambré. Dans cette espèce, l' ordre commun paraît renversé : l' animal est au-dehors, et la coquille au-dedans.

Il y a plusieurs espèces d' oursins. Ceux que j' ai vus et pêchés sont : un oursin violet à très longues pointes ; dans l' eau, ses deux yeux brillent comme deux grains de lapis ; j' ai été vivement piqué par un d' eux. Un oursin gris à baguettes rondes cannelées. Un oursin à baguettes obtuses et à pans, marbré de blanc et de violet ; cette espèce est fort belle ; il y en a de gris. L' oursin à cul d' artichaut sans pointe ; il est rare.

L' oursin commun à petites pointes ; il ressemble à une châtaigne couverte de sa coque. Ces animaux se trouvent dans les cavités des rochers et des madrépores, où ils se tiennent à couvert du gros temps.

J' entre ici dans une matière fort abondante, où il est difficile de mettre quelque ordre. Celui de d' Argenville ne me plaît point, parceque beaucoup d' espèces ne sont pas à leur place.

Il en est de même de toutes les classes de l' histoire naturelle. Les familles, qui se croisent sans cesse, se confondent dans notre mémoire. Toutes les méthodes étant défectueuses, j' aime mieux en imaginer une pour ce genre, qu' on peut appliquer à toutes les autres.

Je mets au centre l' être le plus simple, et de là je tire des rayons sur lesquels je range les êtres qui vont en se composant. Ainsi le lépas, qui n' est qu' un petit entonnoir qui se colle contre les rochers, et le centre de mon ordre sphérique. Sur un des rayons je mets l' oreille-de-mer, qui forme déjà un bourrelet sur un de ses bords ; ensuite les rochers, dont la volute est tout-à-fait terminée. En disposant de suite les nuances de toute cette famille, aucun individu ne m' échappe.

Je suppose ensuite que le lépas se termine en longue pyramide, comme il s' en trouve en effet. Je fais partir un autre rayon, sur lequel je dispose les vermiculaires qui se tournent en spirale, comme les nautilus, les cornes d' Ammon, etc. Il se trouve des lépas qui ont un petit commencement de spirale en dedans : j' aurai une autre ligne pour différentes espèces de tonnes ou de limaçons. Il y a des lépas qui ont un petit talon à leur ouverture : je tire de là l' origine des bivalves les plus simples. Si je trouve des espèces composées, qui n' appartiennent pas plus à un rayon qu' à l' autre, je tire une corde des deux individus analogues : cette corde devient le diamètre d' une nouvelle sphère, et ma nouvelle coquille en sera le centre.

p48

On peut étendre, ce me semble, ce système à tous les règnes ; et si nos cabinets ne fournissent pas de quoi remplir tous les rayons et toutes les cordes qui communiquent à ces rayons, on connaîtra peut-être par-là les familles qui nous manquent : car je pense que la nature a fait tout ce qui était possible, non-seulement les chaînes d' êtres entrevues par les naturalistes, mais une infinité d' autres qui se croisent ; en sorte que tout est lié dans tous les sens, et que chaque espèce forme les grands rayons de la sphère universelle, et est à la fois centre d' une sphère particulière.

Revenons à nos coquilles. On trouve à l' île-De-France un lépas uni et aplati ; le lépas étoilé ; le lépas fluviatile, qui, comme toutes les coquilles de ces rivières, est couvert d' une peau noire ; l' oreille-de-mer, bien nacrée en-dedans ; une espèce de coquille blanche, dont le bourrelet est encore plus contourné.

Le vermiculaire, qui n' est qu' un tuyau blanc qu' on croit un fragment de l' arrosoir ; une grande espèce qui traverse, en serpentant, les madrépores ; le cornet de saint-Hubert, petit vermiculaire blanc, tourné en spirale détachée, et divisé intérieurement par cloisons, comme le nautilus ; le nautilus papyracé ; le nautilus ordinaire, dont la coupe offre une si belle volute.

Dans les limaçons, les uns restent fixés aux rochers et ont la coquille encroûtée ; les autres voyagent et ont la coquille lisse.

Dans les premiers on trouve la bouche-d' argent simple : lorsqu' on la dépouille de sa croûte, elle

surpasse en beauté l' argent bruni ; une bouche-d' argent épineuse ; la bouche-d' or, dont la nacre est jaune ; le limaçon fluviatile, qui, sous sa peau noire, cache une belle couleur de rose rayée de point de Hongrie ; le limaçon fluviatile à pointe ; qu' on trouve dans plusieurs ruisseaux ; la conque persique ou de Panama, qui donne une liqueur propre à teindre en pourpre ; un limaçon allongé, marqué à sa bouche de points noirs ; la bécasse, dont le bec allongé est garni d' épines ; la tonne ronde, grosse coquille émaillée de jaune ; la tonne allongée ou l' aile-de-perdrix : ces deux espèces ont une surpeau.

Dans les limaçons voyageurs, la nérîte cannelée, la nérîte lisse, avec des rubans ou roses, ou gris, ou noirs, de toutes les nuances : il y en a une variété prodigieuse. La harpe, la plus belle, à mon gré, des coquilles, par sa forme, ses bandes, la beauté de sa pâte et l' éclat de ses couleurs ; la harpe avec des pointes ; le même limaçon que nous vîmes près des Açores, qui donne une eau purpurine ; l' oeuf-de-pintade marbré de bleu. On peut bien mettre à la suite deux coquilles de terre ; le limaçon et la lampe antique couverte d' une peau brune.

Dans les rouleaux, une olive commune ; une belle olive qui ressemble pour les nuances au velours de trois couleurs ; la noire est la plus estimée : j' en ai vu de cinq pouces de longueur. Une petite olive plus évasée ; le rouleau commun, piqueté de rouge ; le rouleau blanc ; le rouleau piqueté de points noirs : ces trois espèces ont une surpeau couverte de poils. Le drap-d' or ; le tonnerre dont la coque est mince : il est rayé de faisceaux en zig-zag. La poire ; un rouleau couvert de peau, ainsi que la poire : sa bouche a une échancrure, elle est d' un beau ponceau.

L' oreille-de-Midas encroûtée, mais sa bouche est d' un beau vernis ; le grand casque, dont les couleurs sont aurore ; le casque blanc truité, il est petit ; le scorpion couvert de peau avec ses sept crochets ; l' araignée, grande et belle coquille à lèvres violettes, avec sa bouche garnie de pointes.

Dans les porcelaines, il y en a une espèce commune d' un rouge brun à dos d' âne ; celle qui est tigrée ; la carte-de-géographie, elle est rare ; l' oeuf, d' un blanc de faïence, dont la bouche est jaune ou rouge ; le lièvre d' une belle couleur fauve rembrunie ; l' olive-de-roche, dont la coquille est très fragile.

Dans les vis, la vis simple truitée, elle est fort allongée ; une vis aussi belle, dont la spirale est accompagnée d' une moulure ; l' enfant-en-maillot, plus renflée ; une vis aussi grosse, appelée la

culotte de Suisse : son vernis et ses couleurs sont très belles, une petite vis avec une espèce de bec, on la trouve toujours percée d' un trou ; une autre à dos d' âne, également percée ; le fuseau blanc, il est rare ; le fuseau tacheté de rouge ; la mitre maritime, marquée des mêmes taches ; la mitre fluviale, couverte d' une peau noire. On remarque, comme une chose en effet très singulière, que toutes les univalves sont tournées de gauche à droite, en observant la coquille couchée sur sa bouche, la pointe tournée vers soi. Il n' y a d' exceptées que peu d' espèces très rares. Quelle loi a pu les décider à commencer leur volute du même côté ? Serait-ce la même qui a fait tourner la terre d' occident en orient ? En ce cas, le soleil pourrait bien en être la cause, comme il est celle de leurs couleurs, qui sont d' autant plus belles qu' on approche plus de la ligne. J' ai lu ce qu' on a écrit sur la formation des coquilles, et je n' y entends rien. Par exemple, le scorpion, qui a des crochets fort allongés, augmente

p49

sa coquille tous les ans. Les anciens crochets lui deviennent inutiles, il en forme de nouveaux. Qu' a-t-il fait des autres ? De même, la porcelaine a une bouche épaisse, et est taillée de manière qu' elle ne peut augmenter ses révolutions sur elle-même, si elle ne parvient à détruire les obstacles de son ouverture. Je soupçonnerais que ces animaux ont une liqueur propre à dissoudre les murs du toit qu' ils veulent agrandir ; et si ce dissolvant existe, il me semble qu' on pourrait l' employer contre la pierre qui se forme dans la vessie d' humeurs glutineuses, comme la première matière des coquilles. Dans les bivalves sont : l' huître commune qui se colle aux rochers, et d' une forme si baroque, qu' on ne peut l' ouvrir qu' à coups de marteau : elle est bonne à manger ; une espèce qu' on nomme *la feuille* , à cause de sa forme ; une huître qui ne diffère point de celle d' Europe ; une huître grise qui s' attache à la carène des vaisseaux, et dont l' écaille est très fine et très élastique : elle est rare ; l' huître perlière, blanche, plate, épaisse et fort grande : elle se trouve loin de terre ; elle est la même que celle d' où l' on tire les perles ; une autre huître perlière encore plus aplatie, d' un violet foncé ; elle s' attache avec des fils comme la moule ; elle est

commune au port du sud-est ; on la trouve à l' embouchure des rivières ; ses perles sont violettes.

On y trouve communément l' huître appelée *la tuillée* , de l' espèce de celles qui servent de bénitiers à saint-Sulpice. C' est peut-être le plus grand coquillage de la mer ; on en voit aux Maldives que deux boeufs traîneraient difficilement.

Il est bien étrange que cette huître se trouve fossile sur les côtes de Normandie, où je l' ai vue.

Il y a encore une espèce d' huître grise et mince qui ressemble beaucoup à la selle polonaise ; l' huître épineuse, qui se trouve dans les coraux ; la pelure-d' oignon, dont je n' ai vu que des coquilles dépareillées.

J' ai vu trois espèces de moules : elles ne sont ni curieuses ni communes ; elles ressemblent pour la forme au dail de la Méditerranée, et se logent dans les trous de madrépores ; une moule blanche à coque élastique, qui se trouve incorporée avec les éponges, c' est une nuance intermédiaire entre deux espèces. Si jamais je fais un cabinet, elle trouvera aisément sa place par ma méthode.

La hache-d' armes se rapproche des moules ; elle est faite comme le fer d' une hache, une pointe d' un côté, un tranchant de l' autre ; elle est armée d' aspérités ; elle n' a ni cuir ni charnière, mais un seul pli élastique.

Dans les pétoncles : l' arche-de-Noé, dont les extrémités se relèvent comme la poupe d' un bateau ; le coeur, strié et cannelé d' une forme bien régulière ; le coeur-de-boeuf, dont un côté est inégal ; la corbeille, ses cannelures paraissent s' entrelacer ; la râpe, dont les stries sont formées par des arcs de cercle qui se croisent ; une pétoncle commune : sa coquille est mince, elle est en dedans teinte en violet ; une autre fort jolie et rare, dessinée en dehors comme un point de Hongrie ; le peigne ; le manteau-ducal, qui a de belles couleurs aurores.

Il y a apparence que les coquillages ne vivent pas plus en paix que les autres animaux. On en trouve beaucoup de débris sur les rivages. Ceux qui y viennent entiers sont toujours percés. Je me souviens d' avoir vu un limaçon armé d' une dent pointue, dont il se sert pour percer la coquille des moules ; il se trouve au détroit de Magellan ; on l' appelle burgau armé.

Pour avoir de beaux coquillages, il faut les pêcher vivants. Les espèces dont la robe est nette vivent sur le sable, où elles s' enfouissent dans les gros temps ; les autres se collent aux rochers. Les moules se nichent dans les branches des madrépores, où elles multiplient peu. Si elles frayaient en

liberté sur les rochers, comme en Europe, les ouragans les détruiraient.

Il y a beaucoup d'industrie et de variété dans la charnière des coquilles ; nos arts pourraient y profiter. Les huîtres n'ont qu'un peu de cuir, mais elles font corps avec le rocher ; les moules ont une peau élastique très-forte ; la hache-d'armes n'a qu'un pli ; les coeurs, s'ils sont réguliers, ont à leur charnière de petites dents qui prennent l'une dans l'autre ; si un de leurs côtés s'étend en aile, la charnière est plus considérable du côté où le poids est le plus fort, et les dents qui la forment sont plus grosses ; on entrevoit dans leurs courbes une géométrie admirable.

L'île-De-France est tout environnée de madrépores. Ce sont des végétations pierreuses de la forme d'une plante ou d'un arbrisseau ; elles sont en si grand nombre que les écueils en sont entièrement formés. Je distingue ceux qui ne tiennent point au sol, et ceux qui y sont attachés.

Dans les premiers sont : le champignon, qui paraît composé de feuillets ; le plumet, qui est de la même espèce ; le plumet à trois et à quatre branches ; le cerveau-de-Neptune.

Dans ceux qui tapissent le fond de la mer, et qui semblent y tenir par leurs racines, sont : le chou-fleur ; le chou, qui, par le port et les feuilles, ressemble

p50

beaucoup à ce végétal : il est de la grande espèce, ainsi qu'un madrépore dont les étages forment une espèce de spirale ; il est très fragile ; un autre, qui ressemble à un arbre par sa tige élancée et la masse de ses branches ; une espèce très jolie que j'appelle *la gerbe* : elle semble formée de plusieurs bouquets d'épis de blé ; le pinceau ou l'oeillet : au centre de chaque découpe, on remarque un peu de vert ; une espèce commune, ramassée en touffe comme une plante de réséda avec ses cônes de fleurs ; un madrépore très joli, croissant de la forme d'une île avec ses rivages et ses montagnes ; un autre qui ressemble à une congélation ; une espèce dont les feuillages sont digités comme une main ; le bois-de-cerf, dont les cornichons sont très détachés et très fragiles ; la ruche-à-miel, grande masse sans forme, dont toute la surface est régulièrement trouée ; le corail d'un bleu pâle, qui est rare : en dedans il est d'un bleu plus foncé ; un corail articulé blanc et noir, qui tient un peu du corail rouge, qu'on n'a point

encore trouvé ici ; des végétations corallines bleues, blanches, jaunes, rouges, si fragiles et si découpées qu' on ne peut en envoyer en Europe.

Dans les lithophytes : une plante semblable à une longue paille, sans feuillage, sans noeuds et sans boutons ; une végétation semblable à une petite forêt d' arbres : leurs racines sont fort entrelacées, chacun d' eux a un petit bouquet de feuilles : la substance de ce lithophyte tient de la nature du bois, et brûle au feu comme lui ; il est cependant dans la classe des madrépores.

J' ai vu trois espèces d' étoiles marines qui n' ont rien de remarquable. On trouvait autrefois de l' ambre gris sur la côte : il y a même un îlot au vent qui en porte le nom. On en apporte quelquefois de Madagascar.

On ne doute pas aujourd' hui que les madrépores ne soient l' ouvrage d' une infinité de petits animaux, quoiqu' ils ressemblent absolument à des plantes par leur port, leur tige, leurs branches, leurs masses, et même par des fleurs de couleur de pêcher. Je me rends à l' expérience avec plaisir, car j' aime à voir l' univers peuplé.

D' ailleurs, je conçois qu' un ouvrage régulier doit être fait par quelque agent qui a une portion d' ordre et d' intelligence. Ces végétations ressemblent tellement aux nôtres, la matière à part, que je suis même très porté à penser que tous nos végétaux sont les fruits du travail d' une multitude d' animaux vivant en société. J' aime mieux croire qu' un arbre est une république, qu' une machine morte, obéissant à je ne sais quelles lois d' hydraulique. Je pourrais appuyer cette opinion d' observations assez curieuses. Peut-être un jour en aurai-je le loisir. Ces recherches peuvent être utiles ; mais quand elles seraient vaines, elles détournent notre curiosité, avide de connaître et de juger ; elles l' empêchent de se jeter, faute d' aliment, sur tout ce qui l' environne : ce qui est la cause première de nos discordes. Nos histoires souvent ne sont que des calomnies, nos traités de morale des satires, et nos sociétés des académies de médisance et d' épigrammes. Après cela, on se plaint qu' il n' y a plus d' amitié et de confiance, comme s' il pouvait y en avoir entre des gens qui ont toujours une cuirasse sur le coeur et un poignard sous le manteau.

Ou parlons peu, ou faisons des systèmes.

tradidit mundum disputationibus. disputons donc, mais sans nous fâcher.

Au Port-Louis de l' île-De-France, ce
12 janvier 1769.

JOURNAL METEOROLOGIQUE

Qualité de l' air.

Juillet 1768.

Pendant ce mois, les vents régnèrent de la partie sud-est, d' où ils soufflent presque toute l' année.

La brise est forte pendant le jour : il fait calme la nuit. Quoique nous soyons dans la saison sèche, il tombe souvent de la pluie. Ce sont des grains assez violents ; ils ne sont pas de durée. L' air est très frais. On ne peut guère se passer d' habits de drap.

Aout.

Il pleut presque tous les jours. Le sommet des montagnes est couvert de vapeurs semblables à des fumées qui descendent dans la plaine, accompagnées de coups de vent. Ces pluies forment souvent des arcs-en-ciel sur les flancs de la montagne, qui n' en sont pas moins noirs.

Septembre.

Même temps et même vent. C' est la saison des récoltes. Si la chaleur et l' humidité sont la seule cause de la végétation, pourquoi rien ne pousse-t-il dans cette saison ? Il ne fait pas moins chaud qu' au mois de mai en France. Y aurait-il quelque esprit de vie qui accompagne le retour du soleil ? Les romains en faisaient honneur au vent d' ouest, et fixaient son arrivée au huitième de février. Ils l' appelaient *favonius* , c' est-à-dire nourricier. C' est le même que le zéphyr des grecs. Pline dit qu' il sert

p51

de mari à toutes choses qui prennent vie de la terre . Ils étaient peut-être aussi ignorants que nous ; mais leur philosophie me paraît plus touchante, et ils ne se fâchaient pas quand on n' était point de leur avis.

Octobre.

Même température, l' air un peu plus chaud ; il est toujours frais dans l' intérieur de l' île. à la fin de ce mois, on ensemence les terres en blé ; dans quatre mois on le récolte ; ensuite on sème du maïs, qui est mûr en septembre. Ce sont deux moissons dans le même champ ; mais ce n' est pas trop pour les fléaux dont cette terre est désolée.

Novembre.

Les chaleurs commencent à se faire sentir ; les vents varient, et vont quelquefois au nord-ouest.

Il tombe des pluies orageuses.

Point de vaisseaux de France, point de lettres.

Il est triste d' attendre de l' Europe quelque portion

de son bonheur.

Décembre.

Les chaleurs sont fatigantes, le soleil est au zénith ; mais l' air est tempéré par des pluies abondantes : il me semble même que j' ai éprouvé des chaleurs plus fortes dans quelques jours de l' été à Pétersbourg. Au commencement du mois j' ai entendu le tonnerre pour la première fois depuis mon arrivée.

Le 23 au matin, les vents étant au sud-est, le temps se disposa à un coup de vent. Les nuages s' accumulèrent au sommet des montagnes. Ils étaient olivâtres et couleur de cuivre.

On en remarquait une longue bande supérieure qui était immobile. On voyait des nuages inférieurs courir très rapidement. La mer brisait avec grand bruit sur les récifs. Beaucoup d' oiseaux marins venaient du large se réfugier à terre. Les animaux domestiques paraissaient inquiets. L' air était lourd et chaud, quoique le vent ne fût pas tombé.

à tous ces signes qui présageaient l' ouragan, chacun se hâta d' étayer sa maison avec des arcs-boutants, et d' en condamner toutes les ouvertures.

Vers les dix heures du soir, l' ouragan se déclara.

C' étaient des rafales épouvantables, suivies d' instants de calme effrayants, où le vent semblait reprendre des forces. Il fut ainsi en augmentant pendant la nuit. Ma case en étant ébranlée, je passai dans un autre corps de logis. Mon hôtesse fondait en larmes, dans la crainte de voir sa maison détruite. Personne ne se coucha. Vers le matin, le vent ayant encore redoublé, je m' aperçus que tout un front de la palissade de l' entourage allait tomber, et qu' une partie de notre toit se soulevait à un des angles : avec quelques planches et des cordes, je fis prévenir le dommage. En traversant la cour pour donner quelques ordres, je pensai plusieurs fois être renversé. Je vis au loin des murailles tomber, et des couvertures dont les bardeaux s' envolaient comme des jeux de cartes. Il tomba de la pluie vers les huit heures du matin, mais le vent ne cessa point. Elle était chassée horizontalement et avec tant de violence, qu' elle entraît comme autant de jets d' eau par les plus petites ouvertures. Elle gâta une partie de mes papiers.

à onze heures, la pluie tombait du ciel par torrents. Le vent se calma un peu ; les ravines des montagnes formaient de tous côtés des cascades prodigieuses. Des parties de roc se détachaient avec un bruit semblable à celui du canon. Elles formaient en roulant de larges trouées dans les bois. Les ruisseaux se débordaient dans la plaine,

qui était semblable à une mer. On n' en voyait plus ni les digues ni les ponts.
à une heure après-midi, les vents sautèrent au nord-ouest. Ils chassaient l'écume de la mer par grands nuages sur la terre. Ils jetèrent du port sur le rivage les navires, qui tiraient en vain du canon : on ne pouvait leur envoyer du secours. Par ces nouvelles secousses, les édifices furent ébranlés en sens contraire, et presque avec autant de violence. Vers midi ils passèrent à l'est, ensuite au sud. Ils firent ainsi le tour de l'horizon dans les vingt-quatre heures, suivant l'ordinaire ; après quoi tout se calma.
Beaucoup d'arbres furent renversés, des ponts furent emportés. Il ne resta pas une feuille dans les jardins. L'herbe même, ce chiendent si dur, paraissait en quelques lieux rasée au niveau de la terre.
Pendant la tempête, un bon citoyen, appelé Leroux, envoya partout ses noirs, ouvriers, offrir gratuitement leurs services. Cet homme était menuisier. Il ne faut pas oublier les bonnes actions, surtout ici.
On avait annoncé le 23 une éclipse de lune à cinq heures quatre minutes du soir ; mais le mauvais temps empêcha les observations.
L'ouragan arrive tous les ans assez régulièrement au mois de décembre ; quelquefois en mars. Comme les vents font le tour de l'horizon, il n'y a point de souterrain où la pluie ne pénètre. Il détruit un grand nombre de rats, de sauterelles

p52

et de fourmis, et on est quelque temps sans en voir. Il tient lieu d'hiver, mais ses ravages sont plus terribles. On se ressouviendra long-temps de celui de 1760. On vit un contrevent enlevé en l'air, et dardé comme une flèche dans une couverture. Les mâts inférieurs d'un vaisseau de 64 canons, qui étaient sans vergues, furent tors et rompus. Il n'y a point d'arbre d'Europe qui pût résister à de si violents tourbillons. Nous avons vu comment la nature avait défendu les forêts de ce pays.
Janvier 1769.
Temps pluvieux, chaud et lourd. Grands orages, mais peu de tonnerre. Comme les coups de vent sont violents dans cette saison, la navigation cesse depuis décembre jusqu'en avril.
Toutes les prairies ont reverdi, le paysage est plus gai, mais le ciel est plus triste.
Février.

Temps orageux et coups de vent violents. Le bot *l'heureux*, envoyé à Madagascar, a péri, ainsi que le vaisseau *le favori*, parti du Cap.

Le 25 de ce mois, les nuages, rassemblés par le vent de nord-ouest, se formèrent en longue bande immobile depuis la montagne du Pavillon jusqu'à l'île aux Tonneliers. Il en sortit une quantité prodigieuse de coups de tonnerre ; l'orage dura depuis six heures du matin jusqu'à midi. La foudre tomba un grand nombre de fois. Un grenadier fut tué d'un coup ; une négresse d'un autre, ainsi qu'un boeuf sur l'île aux Tonneliers : un fusil fut fondu dans la maison d'un officier. Ces gens-ci disent qu'il n'y a pas d'exemple que le tonnerre soit tombé dans la ville ; pour moi, je n'en ai jamais entendu de si violent : il semblait que c'était un bombardement. Je crois que si on eût tiré le canon, l'explosion eût dissipé ces nuages, qui étaient immobiles.

Mars.

Les pluies sont un peu moins fréquentes ; les vents toujours au sud-est. La chaleur supportable.

Avril.

La saison est belle. Les herbes commencent à sécher, et quand on y aura mis le feu, il y en a pour sept mois d'un paysage teint en noir.

Mai.

Vers la fin de ce mois, les vents tournèrent à l'ouest et au nord-ouest, suivant l'ordinaire. Nous voilà dans la saison sèche. Je fus aux plaines de Williams, où je trouvai l'air d'une fraîcheur fort agréable.

Juin.

Les vents sont fixes au sud-est, où ils sont presque toujours. Les petits grains pluvieux recommencent.

Il n'y a point de maladie particulière au pays ; mais on y meurt de toutes celles de l'Europe. J'ai vu mourir d'apoplexie, de petite-vérole, de maux de poitrine, d'obstructions au foie, ce qui vient de chagrin plutôt que de la qualité des eaux, comme on le prétend. J'y ai vu une pierre plus grosse qu'un oeuf qu'on avait tirée à un noir du pays. J'y ai vu des paralytiques et des goutteux très tourmentés, des épileptiques saisis de leurs accès. Les enfants et les noirs sont très sujets aux vers. Les maladies vénériennes produisent des *crabes* dans ceux-ci : ce sont des crevasses douloureuses qui viennent sous la plante des pieds. L'air y est bon comme en Europe ; mais il n'a en lui aucune qualité médicinale : je ne conseille pas même aux goutteux d'y venir, car j'en ai vu rester plus de six mois de suite au lit.

Les tempéraments sont sensiblement altérés aux

révolutions des saisons. On y est sujet aux fièvres bilieuses, et la chaleur occasionne aussi des descentes ; mais avec de la tempérance et des bains on se porte bien. J'observe cependant qu'on jouit dans les pays froids d'une santé plus forte et d'un esprit plus vigoureux : il est même très singulier que l'histoire ne parle d'aucun homme célèbre né entre les deux tropiques, excepté Mahomet.

LETTRE 11

Moeurs des habitants blancs.

L'île-De-France était déserte lorsque Mascarenhas la découvrit. Les premiers français qui s'y établirent furent quelques cultivateurs de Bourbon. Ils y apportèrent une grande simplicité de mœurs, de la bonne foi, l'amour de la simplicité de mœurs, de la bonne foi, l'amour de l'hospitalité, et même de l'indifférence pour les richesses. M De La Bourdonnais, qui est, en quelque sorte, le fondateur de cette colonie, y amena des ouvriers, bonne espèce d'hommes, et quelques mauvais sujets que leurs parents y avaient fait passer ; il les força d'être utiles. Lorsqu'il eut rendu cette île intéressante par ses travaux, et qu'on la crut propre à devenir l'entrepôt du commerce de l'Inde, il y vint des gens de tout état. D'abord des employés de la compagnie. Comme

p53

les premiers emplois de l'île étaient exercés par eux, ils y vécurent à peu près comme les nobles à Venise. Ils joignirent à ces mœurs aristocratiques un peu de cet esprit financier qui effarouche tant l'agriculteur. Tous les moyens d'établissement étaient entre leurs mains. Ils avaient à la fois la police, l'administration et les magasins. Quelques uns faisaient défricher et bâtir, et ils revendaient leurs travaux assez cher à ceux qui cherchaient fortune. On cria contre eux, mais ils étaient tout-puissants.

Il s'y établit des marins de la compagnie, qui depuis long-temps ne peuvent pas concevoir que les dangers et la peine du commerce des Indes soient pour eux, tandis que les honneurs et le profit sont pour d'autres. Cet établissement, voisin des Indes, faisant naître de grandes espérances, ils s'y arrêtèrent ; ils étaient

mécontents avant de s' y établir, ils le furent encore après.

Il y vint des officiers militaires de la compagnie. C' étaient de braves gens, dont plusieurs avaient de la naissance. Ils ne pouvaient pas imaginer qu' un militaire pût s' abaisser à aller prendre l' ordre d' un homme qui quelquefois avait été garçon de comptoir : passe pour en recevoir sa paye. Ils n' aimaient pas les marins qui sont trop décisifs : en se faisant habitants, ils ne changèrent point d' esprit, et ne firent pas fortune.

Quelques régiments du roi y relâchèrent, et même y séjournèrent. Des officiers, séduits par la beauté du ciel et par l' amour du repos, s' y fixèrent. Tout ployait sous le nom de la compagnie. Ce n' étaient plus de ces distinctions de garnison qui flattent tant l' officier subalterne : chacun avait là ses prétentions ; on les regardait presque comme des étrangers. Ce furent de grandes clameurs au nom du roi.

Il y était venu des missionnaires de saint-Lazare, qui avaient gouverné paisiblement les hommes simples qui s' étaient les premiers établis ; mais quand ils virent que la société, en s' augmentant, se divisait, ils s' en tinrent à leurs fonctions curiales et à quelques bonnes habitations : ils n' allaient chez les autres que quand ils étaient appelés.

Il y passa quelques marchands avec un peu d' argent. Dans une île sans commerce, ils augmentèrent les abus d' un agio qu' ils y trouvèrent établi, et se livrèrent à de petits monopoles. Ils ne tardèrent pas à se rendre odieux à ces différentes classes d' hommes, qui ne pouvaient se souffrir : on les désigna sous le nom de banians ; c' est comme qui dirait juifs. D' un autre côté, ils affectèrent de mépriser les distinctions particulières de chaque habitant, prétendant qu' après avoir passé la ligne, tout le monde était à peu près égal.

Enfin la dernière guerre de l' Inde y jeta, comme une écume, des banqueroutiers, des libertins ruinés, des fripons, des scélérats, qui, chassés de l' Europe par leurs crimes, et de l' Asie par nos malheurs, tentèrent d' y rétablir leur fortune sur la ruine publique. à leur arrivée, les mécontentements généraux et particuliers augmentèrent ; toutes les réputations furent flétries avec un art d' Asie inconnu à nos calomniateurs ; il n' y eut plus de femme chaste ni d' homme honnête ; toute confiance fut éteinte, toute estime détruite. Ils parvinrent ainsi à décrier tout le monde, pour mettre tout le monde à leur niveau.

Comme leurs espérances ne se fondaient que sur le changement d' administration, ils vinrent enfin à bout

de déguster la compagnie, qui céda au roi en 1765 une colonie si orageuse et si dispendieuse. Pour cette fois on crut que la paix et l'ordre allaient régner dans l'île ; mais on n'avait fait qu'ajouter de nouveaux levains à la fermentation. Il y débarqua un grand nombre de protégés de Paris, pour faire fortune dans une île inculte et sans commerce, où il n'y avait que du papier pour toute monnaie. Ce fut des mécontents d'une autre espèce.

Une partie des habitants, qui restaient attachés à la compagnie par reconnaissance, virent avec peine l'administration royale. L'autre portion, qui avait compté sur les faveurs du nouveau gouvernement, voyant qu'il ne s'occupait que de plans économiques, fut d'autant plus aigrie qu'elle avait espéré plus long-temps.

à ces nouveaux schismes se joignirent les dissensions de plusieurs corps qui, en France même, ne peuvent se concilier, dans la marine du roi, la plume et l'épée ; et enfin l'esprit de chacun des corps militaires et d'administration, lequel n'étant point comme en Europe, dissipé par les plaisirs ou par les affaires générales, s'isole, et se nourrit de ses propres inquiétudes.

La discorde règne dans toutes les classes, et a banni de cette île l'amour de la société, qui semble devoir régner parmi des français exilés au milieu des mers, aux extrémités du monde. Tous sont mécontents, tous voudraient faire fortune et s'en aller bien vite. à les entendre, chacun s'en va l'année prochaine. Il y en a qui depuis trente ans tiennent ce langage.

L'officier qui arrive d'Europe y perd bientôt

p54

l'émulation militaire. Pour l'ordinaire il a peu d'argent, et il manque de tout : sa case n'a point de meubles ; les vivres sont très chers en détail ; il se trouve seul consommateur entre l'habitant et le marchand, qui renchérissent à l'envi. Il fait d'abord contre eux une guerre défensive ; il achète en gros ; il songe à profiter des occasions, car les marchandises haussent au double après le départ des vaisseaux. Le voilà occupé à saisir tous les moyens d'acheter à bon marché. Quand il commence à jouir des fruits de son économie, il pense qu'il est expatrié, pour un temps illimité, dans un pays pauvre : l'oisiveté, le défaut de société, l'appât du commerce, l'engagent à faire par intérêt ce qu'il avait fait par nécessité. Il y a sans doute

des exceptions, et je les citerais avec plaisir, si elles n' étaient pas un peu nombreuses. M De Steenhovre, le commandant, y donne l' exemple de toutes les vertus.

Les soldats fournissent beaucoup d' ouvriers, car la chaleur permet aux blancs d' y travailler en plein air. On n' a pas tiré d' eux, pour le bien de cette colonie, un parti avantageux. Souvent, dans les recrues qu' on envoie d' Europe, il se trouve des misérables, coupables des plus grands crimes. Je ne conçois pas la politique d' imaginer que ceux qui troublent une société ancienne peuvent servir à en faire fleurir une nouvelle. Souvent le désespoir prend ces malheureux ; ils s' assassinent entre eux à coups de baïonnette.

Quoique les marins ne fassent qu' aller et venir, ils ne laissent pas d' influencer beaucoup sur les moeurs de cette colonie. Leur politique est de se plaindre des lieux d' où ils sont partis, et de ceux où ils arrivent. à les entendre, le bon temps est passé, ils sont toujours ruinés : ils ont acheté fort cher et vendu à perte. La vérité est qu' ils croient n' avoir fait aucun bénéfice, s' ils n' ont vendu à cent cinquante pour cent : la barrique de vin de Bordeaux coûte jusqu' à cinq cents livres ; le reste à proportion. On ne croirait jamais que les marchandises de l' Europe se paient plus ici qu' aux Indes, et celles des Indes plus qu' en Europe. Les marins sont fort considérés des habitants, parce qu' ils en ont besoin. Leurs murmures, leurs allées et venues perpétuelles, donnent à cette île quelque chose des moeurs d' une auberge. De tant d' hommes de différents états résulte un peuple de différentes nations qui se haïssent très cordialement. On n' y estime que la fausseté. Pour y désigner un homme d' esprit, on dit : c' est un homme fin. C' est un éloge qui ne convient qu' à des renards. La finesse est un vice, et malheur à la société où il devient une qualité estimable !

D' un autre côté, on n' y aime point les gens méfiants. Cela paraît se contredire ; mais c' est qu' il n' y a rien à gagner avec des gens qui sont sur leurs gardes. Le méfiant déconcerte les fripons et les repousse. Ils se rassemblent auprès de l' homme fin : ils l' aident à faire des dupes.

On y est d' une insensibilité extrême pour tout ce qui fait le bonheur des âmes honnêtes. Nul goût pour les lettres et les arts. Les sentiments naturels y sont dépravés : on regrette la patrie, à cause de l' opéra et des filles ; souvent ils sont éteints. J' étais un jour à l' enterrement d' un habitant considérable, où personne n' était affligé ; j' entendis son beau-frère remarquer qu' on n' avait pas fait la fosse assez profonde.

Cette indifférence s' étend à tout ce qui les environne. Les rues et les cours ne sont ni pavées ni plantées d' arbres ; les maisons sont des pavillons de bois, que l' on peut aisément transporter sur des rouleaux ; il n' y a aux fenêtres ni vitres ni rideaux ; à peine y trouve-t-on quelques mauvais meubles.

Les gens oisifs se rassemblent sur la place à midi et au soir ; là on agiote, on médit, on calomnie. Il y a très peu de gens mariés à la ville. Ceux qui ne sont pas riches s' excusent sur la médiocrité de leur fortune ; les autres veulent, disent-ils, s' établir en France : mais la facilité de trouver des concubines parmi les négresses en est la véritable raison. D' ailleurs il y a peu de partis avantageux : il est rare de trouver une fille qui apporte dix mille francs comptant en mariage.

La plupart des gens mariés vivent sur leurs habitations. Les femmes ne viennent guère à la ville que pour danser ou faire leurs pâques. Elles aiment la danse avec passion. Dès qu' il y a un bal, elles arrivent en foule, voiturées en palanquin.

C' est une espèce de litière, enfilée d' un long bambou que quatre noirs portent sur leurs épaules : quatre autres les suivent pour les relayer. Autant d' enfants, autant de voitures attelées de huit hommes, y compris les relais. Les maris économes s' opposent à ces voyages, qui dérangent les travaux de l' habitation ; mais, faute de chemins, il ne peut y avoir de voitures roulantes.

Les femmes ont peu de couleur ; elles sont bien faites, et la plupart jolies. Elles ont naturellement de l' esprit : si leur éducation était moins négligée, leur société serait fort agréable ; mais j' en ai connu qui ne savaient pas lire. Chacune d' elles pouvant réunir à la ville un grand nombre d' hommes, les maîtresses de maisons se soucient peu de se voir

p55

hors le temps du bal. Lorsqu' elles sont rassemblées, elles ne se parlent point. Chacune d' elles apporte quelque prétention secrète, qu' elles tirent de la fortune, des emplois ou de la naissance de leurs maris ; d' autres comptent sur leur beauté ou leur jeunesse ; une européenne se croit supérieure à une créole, et celle-ci regarde souvent l' autre comme une aventurière.

Quoi qu' en dise la médisance, je les crois plus vertueuses que les hommes, qui ne les négligent que trop souvent pour des esclaves noires. Celles

qui ont de la vertu sont d' autant plus louables qu' elles ne la doivent point à leur éducation. Elles ont à combattre la chaleur du climat, quelquefois l' indifférence de leurs maris, et souvent l' ardeur et la prodigalité des jeunes marins : si l' hymen donc se plaint de quelques infidélités, la faute en est à nous, qui avons porté des moeurs françaises sous le ciel de l' Afrique.

Au reste, elles ont des qualités domestiques très estimables ; elles sont fort sobres, ne boivent presque jamais que de l' eau. Leur propreté est extrême dans leurs habits. Elles sont habillées de mousseline doublée de taffetas couleur de rose. Elles aiment passionnément leurs enfants. à peine sont-ils nés, qu' ils courent tout nus dans la maison : jamais de maillot ; on les baigne souvent ; ils mangent des fruits à discrétion ; point d' étude, point de chagrin : en peu de temps ils deviennent forts et robustes. Le tempérament s' y développe de bonne heure dans les deux sexes ; j' y ai vu marier des filles à onze ans.

Cette éducation, qui se rapproche de la nature, leur en laisse toute l' ignorance ; mais les vices des négresses qu' ils sucent avec leur lait, et leurs fantaisies qu' ils exercent avec tyrannie sur les pauvres esclaves, y ajoutent toute la dépravation de la société. Pour remédier à ce mal, les gens aisés font passer de bonne heure leurs enfants en France, d' où ils reviennent souvent avec des vices plus aimables et plus dangereux. On ne compte guère que quatre cents cultivateurs dans l' île. Il y a environ cent femmes d' un certain état, dont tout au plus dix restent à la ville. Vers le soir, on va en visite dans leurs maisons : on joue, ou l' on s' ennuie. Au coup de canon de huit heures, chacun se retire et va souper chez soi.

Adieu, mon ami ; en parlant des hommes, il me fâche de n' avoir que des satires à faire.

Au Port-Louis de l' île-De-France, ce
10 février 1769.

LETTRE 12

Des noirs.

Dans le reste de la population de cette île, on compte les indiens et les nègres.

Les premiers sont les malabares. C' est un peuple fort doux. Ils viennent de Pondichéry, où ils se louent pour plusieurs années. Ils sont presque tous ouvriers ; ils occupent un faubourg appelé le camp des noirs. Ce peuple est d' une teinte plus foncée que les insulaires de Madagascar, qui sont

de véritables nègres ; mais leurs traits sont réguliers comme ceux des européens, et ils n' ont point les cheveux crépus. Ils sont assez sobres, fort économes, et aiment passionnément les femmes. Ils sont coiffés d' un turban, et portent de longues robes de mousseline, de grands anneaux d' or aux oreilles, et des bracelets d' argent aux poignets. Il y en a qui se louent aux gens riches ou titrés, en qualité de *pions* . C' est une espèce de domestique qui fait à peu près l' office de nos coureurs, excepté qu' il fait toutes ses commissions fort gravement. Il porte, pour marque de distinction, une canne à la main et un poignard à la ceinture. Il serait à souhaiter qu' il y eût un grand nombre de malabares établis dans l' île, surtout de la caste des laboureurs ; mais je n' en ai vu aucun qui voulût se livrer à l' agriculture. C' est à Madagascar qu' on va chercher les noirs destinés à la culture des terres. On achète un homme pour un baril de poudre, pour des fusils, des toiles, et surtout des piastres. Le plus cher ne coûte guère que cinquante écus. Cette nation n' a ni le nez si écrasé, ni la teinte si noire que les nègres de Guinée. Il y en a même qui ne sont que bruns ; quelques-uns, comme les balambous, ont les cheveux longs. J' en ai vu de blonds et de roux. Ils sont adroits, intelligents, sensibles à l' honneur et à la reconnaissance. La plus grande insulte qu' on puisse faire à un noir est d' injurier sa famille : ils sont peu sensibles aux injures personnelles. Ils font dans leur pays quantité de petits ouvrages avec beaucoup d' industrie. Leur zagaie, ou demi-pique, est très bien forgée, quoiqu' ils n' aient que des pierres pour enclume et pour marteau. Leurs toiles ou pagnes, que leurs femmes ourdissent, sont très fines et bien teintés. Ils les tournent autour d' eux avec grace. Leur coiffure est une frisure très composée : ce sont des étages de boucles et de tresses entremêlées avec beaucoup d' art : c' est encore l' ouvrage des femmes. Ils aiment passionnément la danse et la musique.

p56

Leur instrument est le tam-tam ; c' est une espèce d' arc où est adaptée unealebasse. Ils en tirent une sorte d' harmonie douce, dont ils accompagnent les chansons qu' ils composent : l' amour en est toujours le sujet. Les filles dansent aux chansons de leurs amants ; les spectateurs battent la mesure et applaudissent. Ils sont très hospitaliers. Un noir qui voyage

entre, sans être connu, dans la première cabane ;
ceux qu' il y trouve partagent leurs vivres avec lui :
on ne lui demande ni d' où il vient, ni où il va ;
c' est leur usage.

Ils arrivent avec ces arts et ces moeurs à
l' île-De-France. On les débarque tout nus avec un
chiffon autour des reins. On met les hommes d' un
côté, et les femmes à part, avec leurs petits
enfants, qui se pressent, de frayeur, contre leurs
mères. L' habitant les visite partout, et achète ceux
qui lui conviennent. Les frères, les soeurs, les
amis, les amants sont séparés ; ils se font leurs
adieux en pleurant, et partent pour l' habitation.
Quelquefois ils se désespèrent ; ils s' imaginent
que les blancs les vont manger, qu' ils font du vin
rouge avec leur sang, et de la poudre à canon avec
leurs os.

Voici comme on les traite. Au point du jour, trois
coups de fouet sont le signal qui les appelle à
l' ouvrage. Chacun se rend avec sa pioche dans les
plantations, où ils travaillent, presque nus, à
l' ardeur du soleil. On leur donne pour nourriture
du maïs broyé, cuit à l' eau, ou des pains de
manioc ; pour habit, un morceau de toile. à la
moindre négligence, on les attache, par les pieds
et par les mains, sur une échelle ; le
commandeur, armé d' un fouet de poste, leur donne sur
le derrière nu cinquante, cent, et jusqu' à deux cents
coups. Chaque coup enlève une portion de la peau.
Ensuite on détache le misérable tout sanglant ; on
lui met au cou un collier de fer à trois pointes, et
on le ramène au travail. Il y en a qui sont plus
d' un mois avant d' être en état de s' asseoir. Les femmes
sont punies de la même manière.

Le soir, de retour dans leurs cases, on les fait
prier Dieu pour la prospérité de leurs maîtres.
Avant de se coucher, ils leur souhaitent une bonne
nuit.

Il y a une loi faite en leur faveur, appelée le
code noir. Cette loi favorable ordonne qu' à
chaque punition ils ne recevront pas plus de trente
coups ; qu' ils ne travailleront pas le dimanche ;
qu' on leur donnera de la viande toutes les
semaines, des chemises tous les ans ; mais on ne
suit point la loi. Quelquefois, quand ils sont
vieux, on les envoie chercher leur vie comme ils
peuvent. Un jour, j' en vis un, qui n' avait que la
peau et les os, découper la chair d' un cheval mort pour
la manger ; c' était un squelette qui en dévorait un
autre.

Quand les européens paraissent émus, les habitants
leur disent qu' ils ne connaissent pas les noirs.
Ils les accusent d' être si gourmands, qu' ils vont
la nuit enlever des vivres dans les habitations

voisines ; si paresseux, qu' ils ne prennent aucun intérêt aux affaires de leurs maîtres, et que leurs femmes aiment mieux se faire avorter que de mettre des enfants au monde ; tant elles deviennent misérables dès qu' elles sont mères de famille ! Le caractère des nègres est naturellement enjoué ; mais après quelque temps d' esclavage, ils deviennent mélancoliques. L' amour seul semble encore charmer leurs peines. Ils font ce qu' ils peuvent pour obtenir une femme. S' ils ont le choix, ils préfèrent celles qui ont passé leur première jeunesse : ils disent qu' *elles font mieux la soupe* . Ils lui donnent tout ce qu' ils possèdent. Si leur maîtresse demeure chez un autre habitant, ils feront, la nuit, trois ou quatre lieues dans des chemins impraticables pour l' aller voir. Quand ils aiment, ils ne craignent ni la fatigue ni les châtiments. Quelquefois ils se donnent des rendez-vous au milieu de la nuit ; ils dansent à l' abri de quelque rocher, au son lugubre d' unealebasse remplie de pois : mais la vue d' un blanc ou l' aboiement de son chien dissipe ces assemblées nocturnes.

Ils ont aussi des chiens avec eux. Tout le monde sait que ces animaux reconnaissent parfaitement dans les ténèbres, non-seulement les blancs, mais les chiens mêmes des blancs. Ils ont pour eux de la crainte et de l' aversion : ils hurlent dès qu' ils approchent. Ils n' ont d' indulgence que pour les noirs et leurs compagnons, qu' ils ne décèlent jamais. Les chiens des blancs, de leur côté, ont adopté les sentiments de leurs maîtres, et, au moindre signal, ils se jettent avec fureur sur les esclaves.

Enfin, lorsque les noirs ne peuvent plus supporter leur sort, ils se livrent au désespoir : les uns se pendent ou s' empoisonnent ; d' autres se mettent dans une pirogue, et, sans voiles, sans vivres, sans boussole, se hasardent à faire un trajet de deux cents lieues de mer pour retourner à Madagascar. On en a vu aborder ; on les a repris et rendus à leurs maîtres.

Pour l' ordinaire ils se réfugient dans les bois, où on leur donne la chasse avec des détachements de soldats, de nègres et de chiens ; il y a des habitants

p57

qui s' en font une partie de plaisir. On les relance comme des bêtes sauvages ; lorsqu' on ne peut les atteindre, on les tire à coups de fusil : on leur

coupe la tête, on la porte en triomphe à la ville, au bout d' un bâton. Voilà ce que je vois presque toutes les semaines.

Quand on attrape les noirs fugitifs, on leur coupe une oreille et on les fouette. à la seconde désertion, ils sont fouettés, on leur coupe un jarret, on les met à la chaîne. à la troisième fois, ils sont pendus ; mais alors on ne les dénonce pas, les maîtres craignent de perdre leur argent.

J' en ai vu pendre et rompre vifs ; ils allaient au supplice avec joie, et le supportaient sans crier.

J' ai vu une femme se jeter elle-même du haut de l' échelle. Ils croient qu' ils trouveront dans un autre monde une vie plus heureuse, et que le père des hommes n' est pas injuste comme eux.

Ce n' est pas que la religion ne cherche à les consoler. De temps en temps on en baptise. On leur dit qu' ils sont devenus frères des blancs, et qu' ils iront en paradis. Mais ils ne sauraient croire que les européens puissent jamais les mener au ciel ; ils disent qu' ils sont sur la terre la cause de tous leurs maux. Ils disent qu' avant d' aborder chez eux, ils se battaient avec des bâtons ferrés ; que nous leur avons appris à se tuer de loin avec du feu et des balles ; que nous excitons parmi eux la guerre et la discorde, afin d' avoir des esclaves à bon marché ; qu' ils suivaient sans crainte l' instinct de la nature ; que nous les avons empoisonnés par des maladies terribles ; que nous les laissons souvent manquer d' habits, de vivres, et qu' on les bat cruellement sans raison. J' en ai vu plus d' un exemple. Une esclave, presque blanche, vint, un jour, se jeter à mes pieds : sa maîtresse la faisait lever de grand matin et veiller fort tard ; lorsqu' elle s' endormait, elle lui frottait les lèvres d' ordures ; si elle ne se léchait pas, elle la faisait fouetter. Elle me pria de demander sa grâce, que j' obtins. Souvent les maîtres l' accordent, et, deux jours après, ils doublent la punition. C' est ce que j' ai vu chez un conseiller dont les noirs s' étaient plaints au gouverneur : il m' assura qu' il les ferait écorcher le lendemain de la tête aux pieds.

J' ai vu, chaque jour, fouetter des hommes et des femmes pour avoir cassé quelque poterie, oublié de fermer une porte ; j' en ai vu de tout sanglants, frottés de vinaigre et de sel pour les guérir ; j' en ai vu sur le port, dans l' excès de leur douleur, ne pouvoir plus crier ; d' autres mordre le canon sur lequel on les attache... ma plume se lasse d' écrire ces horreurs, mes yeux sont fatigués de les voir, et mes oreilles de les entendre.

Que vous êtes heureux ! Quand les maux de la ville vous blessent, vous fuyez à la campagne. Vous y

voyez de belles plaines, des collines, des hameaux,
des moissons, des vendanges, un peuple qui danse
et qui chante ; l' image, au moins, du bonheur !
Ici, je vois de pauvres négresses courbées sur leurs
bêches, avec leurs enfants nus collés sur le dos ;
des noirs qui passent en tremblant devant moi ;
quelquefois j' entends au loin le son de leur
tambour, mais plus souvent celui des fouets qui
éclatent en l' air comme des coups de pistolet, et
des cris qui vont au coeur... *grâce,*
monsieur ! ... miséricorde ! si je m' enfonce
dans les solitudes, j' y trouve une terre raboteuse,
toute hérissée de roches, des montagnes portant
au-dessus des nuages leurs sommets inaccessibles,
et des torrents qui se précipitent dans des abîmes.
Les vents qui grondent dans ces vallons sauvages, le
bruit sourd des flots qui se brisent sur les récifs,
cette vaste mer qui s' étend au loin vers des régions
inconnues aux hommes, tout me jette dans la
tristesse, et ne porte dans mon ame que des idées
d' exil et d' abandon.

Au Port-Louis de l' île-De-France, ce
25 avril 1769.

p s. je ne sais pas si le café et le sucre sont
nécessaires au bonheur de l' Europe, mais je sais
bien que ces deux végétaux ont fait le malheur de
deux parties du monde. On a dépeuplé l' Amérique
afin d' avoir une terre pour les planter ; on
dépeuple l' Afrique afin d' avoir une nation pour les
cultiver.

Il est, dit-on, de notre intérêt de cultiver des
denrées qui nous sont devenues nécessaires, plutôt
que de les acheter de nos voisins. Mais puisque
les charpentiers, les couvreurs, les maçons et les
autres ouvriers européens travaillent ici en plein
soleil, pourquoi n' y a-t-on pas des laboureurs
blancs ? Mais que deviendraient les propriétaires
actuels ? Ils deviendraient plus riches. Un habitant
serait à son aise avec vingt fermiers, il est pauvre
avec vingt esclaves. On en compte ici vingt mille
qu' on est obligé de renouveler tous les ans d' un
dix-huitième. Ainsi la colonie, abandonnée à
elle-même, se détruirait au bout de dix-huit ans ;
tant il est vrai qu' il n' y a point de population
sans liberté et sans propriété, et que l' injustice
est une mauvaise ménagère !

On dit que le code noir est fait en leur faveur.
Soit ; mais la dureté des maîtres excède les
punitions permises, et leur avarice soustrait la
nourriture,

le repos et les récompenses qui sont dues. Si ces malheureux voulaient se plaindre, à qui se plaindraient-ils ? Leurs juges sont souvent leurs premiers tyrans.

Mais on ne peut contenir, dit-on, que par une grande sévérité ce peuple d' esclaves : il faut des supplices, des colliers de fer à trois crochets, des fouets, des blocs où on les attache par le pied, des chaînes qui les prennent par le cou ; il faut les traiter comme des bêtes, afin que les blancs puissent vivre comme des hommes... ah ! Je sais bien que quand on a une fois posé un principe très injuste, on n' en tire que des conséquences très inhumaines. Ce n' était pas assez pour ces malheureux d' être livrés à l' avarice et à la cruauté des hommes les plus dépravés, il fallait encore qu' ils fussent le jouet de leurs sophismes.

Des théologiens assurent que pour un esclavage temporel, ils leur procurent une liberté spirituelle. Mais la plupart sont achetés dans un âge où ils ne peuvent jamais apprendre le français, et les missionnaires n' apprennent point leur langue. D' ailleurs ceux qui sont baptisés sont traités comme les autres.

Ils ajoutent qu' ils ont mérité les châtiments du ciel, en se vendant les uns les autres. Est-ce donc à nous à être leurs bourreaux ? Laissons les vautours détruire les milans.

Des politiques ont excusé l' esclavage, en disant que la guerre le justifiait. Mais les noirs ne nous la font point. Je conviens que les lois humaines le permettent : au moins devrait-on se renfermer dans les bornes qu' elles prescrivent.

Je suis fâché que des philosophes qui combattent les abus avec tant de courage n' aient guère parlé de l' esclavage des noirs que pour en plaisanter. Ils se détournent au loin ; ils parlent de la saint-Barthélemy, du massacre des mexicains par les espagnols, comme si ce crime n' était pas celui de nos jours, et auquel la moitié de l' Europe prend part.

Y a-t-il donc plus de mal à tuer tout d' un coup des gens qui n' ont pas nos opinions, qu' à faire le tourment d' une nation à qui nous devons nos délices ? Ces belles couleurs de rose et de feu dont s' habillent nos dames ; le coton dont elles ouatent leurs jupes ; le sucre, le café, le chocolat de leurs déjeuners, le rouge dont elles relèvent leur blancheur : la main des malheureux noirs a préparé tout cela pour elles. Femmes sensibles, vous pleurez aux tragédies, et ce qui sert à vos plaisirs est mouillé des pleurs et teint du sang des hommes !

LETTRE 13

Agriculture, herbes, légumes et fleurs
apportés dans l'île.

Le gouvernement a fait apporter la plupart des plantes, des arbres et des animaux que je vais décrire. Quelques habitants y ont contribué, entre autres Mm De Cossigny, Poivre, Hermans et le juge. J' eusse désiré savoir le nom des autres, afin de leur rendre l' honneur qu' ils méritent. Le don d' une plante utile me paraît plus précieux que la découverte d' une mine d' or, et un monument plus durable qu' une pyramide.

Voici dans quel ordre je les dispose : 1 les plantes qui se reproduisent d' elles-mêmes, et qui se sont comme naturalisées dans la campagne ; 2 celles qu' on cultive dans la campagne ; 3 les herbes des jardins potagers ; 4 celles des jardins à fleurs. Je suivrai le même plan pour les arbrisseaux et les arbres. De ceux que je connais, je n' en omettrai aucun. On ne doit pas dédaigner de décrire ce que la nature n' a pas dédaigné de former.

1 plantes sauvages.

On trouve dans quelques plaines voisines de la ville une espèce d' indigo, que je crois étranger à l' île. On n' en tire aucun parti.

Le pourpier croît dans les lieux sablonneux ; il peut être naturel au pays : je serais assez porté à le croire, en ce qu' il est de la famille des plantes grasses. La nature paraît avoir destiné cette classe, qui croît dans les lieux les plus arides, à faciliter d' autres végétations.

Le cresson se trouve dans tous les ruisseaux. On l' a apporté il y a dix ans. La dent-de-lion ou pissenlit et l' absinthe croissent volontiers dans les décombres et sur les terres remuées ; mais surtout la molène y étale ses larges feuilles cotonnées, et y élève sa girandole de fleurs jaunes à une hauteur extraordinaire.

La squine (qui n' est pas la plante de Chine de ce nom) est un gramen de la grandeur des plus beaux seigles. Elle s' étend chaque jour en étouffant les autres herbes. Elle a le défaut d' être coriace lorsqu' elle est sèche. Il faudrait la couper avant sa maturité. Elle n' est verte que cinq mois de l' année, ensuite on y met le feu, malgré les ordonnances. Ces incendies brûlent et dessèchent les lisières des bois.

L' herbe blanche (ainsi nommée de la couleur de sa fleur) a été apportée comme un bon fourrage.

Aucun animal n' en peut manger. Sa graine

ressemble à celle du cerfeuil ; elle se multiplie si vite, qu' elle est devenue un des fléaux de l' agriculture.

La brette, dont le nom, en langue indienne, signifie *une feuille bonne à manger* , est une espèce de morelle. Il y en a de deux sortes : l' une appelée *brette de Madagascar* : sa feuille est un peu épineuse, mais douce au goût ; c' est un aliment purgatif. L' autre, d' un usage plus commun, se sert sur les tables comme les épinards. C' est le seul mets à la discrétion des noirs ; il croît partout : l' eau où cette feuille a bouilli est fort amère ; ils y trempent leur manioc et ils y mêlent leurs larmes.

2 plantes que l' on cultive à la campagne.

Le manioc, dont on distingue une seconde espèce appelée *camaignoc* . Il vient dans les lieux les plus secs ; son suc a perdu sa qualité vénéneuse : c' est une sorte d' arbrisseau dont la feuille est palmée comme celle du chanvre. Sa racine est grosse et longue comme le bras ; on la râpe, et, sans la presser, on en fait des gâteaux fort lourds. On en donne trois livres par jour à chaque nègre pour toute nourriture. Ce végétal se multiplie aisément. M De La Bourdonnais l' a fait venir d' Amérique. C' est une plante fort utile, en ce qu' elle est à l' abri des ouragans, et qu' elle assure la subsistance des nègres. Les chiens n' en veulent point.

Le maïs, ou blé turc, y vient très beau : c' est un grain précieux ; il rapporte beaucoup, et ne se garde qu' un an, parce que les mites s' y mettent. On devrait encourager en Europe la culture d' un blé qu' on ne peut emmagasiner. Il sert à nourrir les noirs, les poules et les bestiaux. Observez que quelques habitants font de grands éloges du maïs et du manioc, mais ils n' en mangent point. J' en ai vu présenter de petits gâteaux au dessert. Quand il y a beaucoup de sucre, de farine de froment et de jaunes d' oeufs, ils sont assez bons.

Le blé y croît bien : il ne s' élève pas à une grande hauteur. On le plante par grain, à la main, à cause des rochers : on le coupe avec des couteaux, et on le bat avec des baguettes. Il ne se garde guère plus de deux ans. Au rapport de Pline, en Barbarie et en Espagne, on le mettait avec son épi dans des trous en terre, en prenant garde d' y introduire de l' air. Varron dit qu' on le conservait ainsi cinquante ans, et le millet un siècle.

Pompée trouva à Ambracia des fèves gardées de cette manière du temps de Pyrrhus ; ce qui faisait près de cent vingt ans. Mais Pline ne veut pas que la terre soit cultivée par des forçats ou des

esclaves, *qui ne font, dit-il, rien qui vaille* . Quoique la farine du blé de l' île-De-France ne soit jamais bien blanche, j' en préfère le pain à celui des farines d' Europe, qui s' éventent ou s' échauffent toujours dans le voyage.

Le riz, le meilleur et peut-être le plus sain des aliments, y réussit très bien. Il se garde plus longtemps que le blé, et rapporte davantage. Il aime les lieux humides ; il y en a de plus de sept espèces en Asie, dont une croît dans les lieux secs : il serait à souhaiter qu' elle fût cultivée en Europe, à cause de sa fertilité.

Le petit mil rapporte dans une abondance prodigieuse. On ne le donne guère qu' aux noirs et aux animaux. L' avoine y réussit, mais on en cultive peu. Tout ce qui ne sert qu' au bien-être des esclaves et des bêtes y est fort négligé.

Le tabac n' y est pas d' une bonne qualité. Il n' y a que les nègres qui en cultivent pour leur usage. La fataque est un graminé à larges feuilles, de la nature d' un petit roseau. On en fait de bonnes prairies artificielles. Il vient de Madagascar. On a essayé, mais sans succès, d' y faire croître le sainfoin, le trèfle, le lin, le chanvre et le houblon.

3 plantes potagères.

Viendront, 1 celles qui sont utiles par leurs fruits ; 2 par leurs feuilles ou tiges ; 3 par leurs racines ou bulbes.

Vous observerez que la plupart de nos légumes y dégénèrent, et que tous les ans ceux qui ont envie d' en avoir de passables font venir des graines de l' Europe ou du cap de Bonne-Espérance. Les petits pois sont coriaces et sans sucre ; les haricots sont durs : il y en a une espèce plus grande et plus tendre, appelée *pois du Cap* ; elle mériterait d' être connue en France. Une autre espèce de haricot, dont on fait des tonnelles : on hache sa gousse en vert, et on l' accommode en petits pois ; il n' est pas mauvais. La fève de marais y vient assez bien. On fait des berceaux avec les rameaux d' une fève dont la gousse est longue d' un pied : son grain est fort gros, on n' en fait point usage.

Les artichauts y poussent de grandes feuilles et de petits fruits. Les cardons y sont toujours coriaces ; on en fait des haies, car ils sont fort épineux et s' élèvent très haut.

Le giraumont est une citrouille moins grosse que la nôtre, et je crois, s' il est possible, encore plus fade. Le concombre est plus petit, et vient en moindre quantité qu' en Europe. Le melon n' y vaut rien, quoique vanté parce qu' il y est rare ; la

pastèque, ou melon d' eau, est un peu meilleure ; le

p60

ciel leur est favorable ; mais le sol, qui est tenace, leur est contraire. Il y croît des courges d' une grosseur énorme et d' une utilité préférable : c' est la vaisselle des noirs.

La bringelle ou aubergine de deux espèces : l' une à petit fruit rond et jaune ; sa tige est fort épineuse : elle vient de Madagascar ; l' autre, que l' on connaît aussi à Paris, est un fruit violet, de la grosseur et de la forme d' une grosse figue. Quand ce fruit est bien assaisonné et bien grillé, il n' est pas mauvais.

Il y a deux sortes de piments : celui qui est connu en Europe, et un autre qui est naturel au pays ; celui-ci est un arbrisseau dont les fruits sont très petits, et brillent comme des grains de corail sur un feuillage du plus beau vert. Les créoles l' emploient dans tous leurs ragoûts. Il n' y a point de poivre si violent ; il brûle les lèvres comme un caustique. On l' appelle *piment enragé* .

L' ananas, le plus beau des fruits, par les mailles de sa cuirasse, par son panache teint en pourpre et par son odeur de violette, n' y mûrit jamais parfaitement. Son suc est très-froid, et dangereux à l' estomac. Son écorce a un goût fort poivré et brûlant ; c' est peut-être un correctif. La nature a mis souvent les contraires dans les mêmes sujets : l' écorce du citron échauffe, son suc rafraîchit ; le cuir de la grenade resserre, ses graines relâchent, etc.

Les fraises commencent à se multiplier dans les endroits frais. Elles ont moins de parfum et de sucre que les nôtres ; elles produisent peu, ainsi que le framboisier, dont le fruit a dégénéré. Il y en a une très belle espèce de Chine, qui vient de la grosseur des cerises et en abondance ; mais elle n' a ni saveur ni odeur.

Les épinards y sont rares ; le cresson des jardins, l' oseille, le cerfeuil, le persil, le fenouil, le céleri, portent des tiges filandreuses, et s' y multiplient avec peine. Les poirées, les laitues, les chicorées, les choux-fleurs y sont plus petits et moins tendres que les nôtres ; le chou, le plus utile des légumes et qui réussit partout, y vient bien ; la pimprenelle, le pourpier doré, la sauge, y croissent en abondance ; mais surtout la capucine, qui s' élève en grands espaliers, et y est une plante vivace.

L' asperge y est de la grosseur d' une ficelle ; elle

y a dégénéré pour la taille et pour le goût, ainsi que les carottes, les panais, les navets, les salsifis, les radis et les raves, qui sont trop épicés. Il y a cependant une espèce de raves de Chine qui y réussit bien. La betterave y vient très belle, mais très ligneuse. La pomme de terre, *solanum tuberosum*, n' y est pas plus grosse qu' une noix. Celle des Indes, qu' on appelle *cambar* , y pèse souvent plus d' une livre. Sa peau est d' un beau violet ; au-dedans elle est très blanche et très fade : on en donne pour aliment aux noirs. Elle multiplie beaucoup, ainsi que la patate, dont quelques espèces sont préférables à nos châtaignes. Le safran est une racine qui teint en jaune les ragoûts, ainsi que le pistil de celui d' Europe. Le gingembre y est moins chaud que celui des Indes. La pistache, qui n' est pas le fruit du pistachier, est une petite amande qui croît en terre, dans une coque ridée. Elle est assez bonne rôtie, mais elle est indigeste. On la cultive pour en tirer de l' huile à brûler. Cette plante est une espèce de phénomène en botanique, car il est rare que les végétaux qui donnent des fruits huileux les produisent sous terre.

Les ciboules, les poireaux, les oignons y sont plus petits qu' en France, et même qu' à l' île de Bourbon, qui est dans le voisinage.

4 plantes d' agrément.

Je vous parlerai d' abord des nôtres, ensuite de celles d' Asie et d' Afrique.

Le réséda, la balsamine, la tubéreuse, le pied d' alouette, la grande marguerite de Chine, les oeillets de la petite espèce, s' y plaisent autant qu' en Europe ; les grands oeillets et les lis y jettent beaucoup de feuilles, et portent rarement des fleurs. Les anémones, la renoncule, l' oeillet et la rose d' Inde, y viennent mal, ainsi que la giroflée et les pavots. Je n' ai point vu d' autres plantes à fleurs d' Europe chez les curieux. Plusieurs se sont donné des soins inutiles pour y faire venir le thym, la lavande, la marguerite des prés, les violettes si simples et si belles, et le coquelicot, dont l' écarlate brille avec l' azur des bluets sur l' or de vos moissons. Heureux français ! Un coin de vos campagnes est plus magnifique que le plus beau de nos jardins.

En simples plantes à fleurs d' Afrique, je ne connais qu' une belle immortelle du Cap, dont les grains sont gros et rouges comme des fraises, et viennent en grappe au sommet d' une tige, et dont les feuilles ressemblent à des morceaux de drap gris ; une autre immortelle à fleurs pourpres qui vient partout ; un jonc de la grosseur d' un crin, qui porte un groupe de fleurs blanches et violettes

adossées : de loin ce bouquet paraît en l' air ; il vient du cap, ainsi qu' une sorte de tulipe qui n' a que deux feuilles collées contre la terre, qu' elles semblent saisir ; une plante de Chine qui se sème d' elle-même, à petites fleurs en rose : chaque tige en donne cinq ou six, toutes variées à la fois, depuis

p61

le rouge sang de boeuf jusqu' à la couleur de brique. Aucune de ces fleurs n' a d' odeur ; même celles d' Europe la perdent.

Les aloès s' y plaisent. On pourrait tirer parti de leurs feuilles, dont la sève donne une gomme médicinale, et dont les fils sont propres à faire de la toile. Ils croissent sur les rochers et dans les lieux brûlés du soleil. Les uns sont tout en feuilles, fortes et épaisses, de la grandeur d' un homme, armées d' un long dard : il s' élève du centre une tige de la hauteur d' un arbre, toute garnie de fleurs, d' où tombent des aloès tout formés. Les autres sont droits comme de grands cierges à plusieurs pans garnis d' épines très-aiguës : ceux-là sont marbrés, et ressemblent à des serpents qui rampent à terre.

Il semble que la nature ait traité les africains et les asiatiques en barbares, à qui elle a donné des végétaux magnifiques et monstrueux, et qu' elle agisse avec nous comme avec des êtres amis et sensibles. Oh ! Quand pourrai-je respirer le parfum des chèvrefeuilles, me reposer sur ces beaux tapis de lait, de safran et de pourpre que paissent nos heureux troupeaux, et entendre les chansons du laboureur qui salue l' aurore avec un coeur content et des mains libres !

Au Port-Louis de l' île-De-France, ce
29 mai 1769.

LETTRE 14

Arbrisseaux et arbres apportés à
l' île-De-France.

Nous avons ici le rosier, qui multiplie si aisément qu' on en fait des haies. Sa fleur n' est ni si touffue ni si odorante que la nôtre ; il y en a plusieurs variétés, entre autres une petite espèce de Chine, qui fleurit toute l' année. Les jasmins d' Espagne et de France s' y sont bien naturalisés ; je parlerai de ceux d' Asie à leur article. Il y a

des grenadiers à fleur double et à fruit ; mais ceux-ci rapportent peu. Le myrte n' y vient pas si beau qu' en Provence.

Voilà tous les arbrisseaux d' Europe. Ceux d' Asie, d' Afrique et d' Amérique sont : le cassis, dont la feuille est découpée ; ce cassis ne ressemble point au nôtre : c' est un grand arbrisseau qui se couvre de fleurs jaunes, odorantes, semblables à de petites houppes : elles donnent un haricot dont la graine sert à teindre en noir.

Comme il est épineux, on en fait de bonnes haies.

La fousapatte, mot indien qui signifie *fleur de cordonnier* : sa fleur, frottée sur le cuir, le teint en noir. Cet arbrisseau a un feuillage d' un beau vert, plus large que celui du charme, au milieu duquel brillent ses fleurs, semblables à de gros oeillets d' un rouge foncé : on en fait des charmilles. Il y en a plusieurs variétés.

La poincillade, originaire d' Amérique, est une espèce de ronce qui porte des girandoles de fleurs jaunes et rouges, d' où sortent des aigrettes couleur de feu. Cette fleur est très belle, mais elle passe vite ; elle donne un haricot. Sa feuille est divisée comme celle des arbrisseaux légumineux. Le jalap donne des fleurs en entonnoir, d' un rouge cramoisi, qui ne s' ouvrent que la nuit. Elles ont une odeur de tubéreuse : j' en ai vu de deux espèces.

La vigne de Madagascar est une liane dont on fait des berceaux ; elle donne une fleur jaune. Ses feuilles cotonnées paraissent couvertes de farine.

Il y a plusieurs autres espèces de lianes à fleur dans les jardins ; mais j' en ignore les noms.

Le mougris est un jasmin dont la feuille ressemble à celle de l' oranger. Il y en a à fleur double et simple ; son odeur est très agréable.

Le frangipanier est un jasmin d' une autre espèce : cet arbrisseau croît de la forme d' un bois de cerf ; de l' extrémité de ses cornichons sortent des bouquets de longues feuilles, au centre desquelles se trouvent de grandes fleurs blanches en entonnoir, d' une odeur charmante.

Le lilas des Indes vient et meurt fort vite ; sa feuille est découpée et d' un beau vert. Il se charge de grappes de fleurs d' une odeur assez douce, qui se changent en graines. Cet arbrisseau s' élève à la hauteur d' un arbre ; son port est agréable ; son vert est plus beau, mais sa fleur est moins belle que celle de notre lilas, qui n' y vient point. Celui de Perse y réussit peu. Il y a des lauriers-thyms, des lauriers-roses, et le citronnier-galet, dont on fait des haies ; son fruit est rond, petit, et très acide.

Le palma-christi croît partout ; son huile est un vermifuge.

Le poivrier est une liane qui s' accroche comme le lierre : il végète bien, mais ne donne pas de fruit. On ne sait pas si l' arbrisseau du thé, qu' on y a apporté de la Chine, s' y plaira, ainsi que le rotin, d' un usage aussi universel aux Indes que l' osier en Europe.

Le cotonnier vient dans les lieux les plus secs, en arbrisseau. Il porte une jolie fleur jaune, à laquelle succède une gousse qui contient sa bourre. On ne récolte pas son coton, faute de moulins pour l' éplucher : d' ailleurs on n' en fait pas commerce. Sa graine fait venir le lait aux nourrices.

La canne à sucre y mûrit bien ; les habitants en font une liqueur appelée flangourin, qui ne vaut

p62

pas grand' chose. Il n' y a qu' une sucrerie dans l' île.

Le cafiar est l' arbre ou l' arbrisseau le plus utile de l' île. C' est une espèce de jasmin. Sa fleur est blanche ; ses feuilles, d' un beau vert, sont opposées, et de la forme de celles du laurier. Son fruit est une olive rouge comme une cerise, qui se sépare en deux fèves. On les plante à sept pieds et demi de distance ; on les étête à six pieds de hauteur. Il ne dure que sept ans : à trois ans il est dans son rapport. On évalue le produit annuel de chaque arbre à une livre de graines. Un noir peut en cultiver par an un millier de pieds, indépendamment des grains nécessaires à sa subsistance. L' île ne produit pas encore assez de café pour sa consommation. Les habitants prétendent qu' il suit en qualité celui de Moka.

Parmi les arbres d' Europe, le pin, le sapin et le chêne y végètent jusqu' à une hauteur médiocre ; après quoi ils dépérissent.

J' y ai vu aussi des cerisiers, des abricotiers, des néfliers, des pommiers, des poiriers, des oliviers, des mûriers ; mais sans fruits, quoique quelques uns donnent des fleurs. Le figuier y rapporte des fruits médiocres ; la vigne n' y réussit pas en échalas ; elle donne en treille des grappes, dont il ne mûrit qu' une partie à la fois comme celles des jardins d' Alcinoüs ; ce qui ne vaut rien pour la vendange. Le pêcher donne assez de fruits, d' un bon goût, mais qui ne sont jamais fondants. Il y a un pou blanc qui les détruit.

Ces arbres sont ici dans une sève perpétuelle ; peut-être serait-il avantageux de les enfouir en terre pour arrêter leur végétation. Il faudrait essayer de les préserver de la chaleur, comme on les

garantit du froid dans le nord de l'Allemagne. Ces arbres d'Europe quittent ici leurs feuilles dans la saison froide, qui est votre été ; cependant la chaleur et l'humidité sont égales à celles de vos printemps : il y a donc quelque cause inconnue de la végétation.

Les arbres étrangers de simple agrément sont le laurier, qui s'y plaît, ainsi que l'agati de plusieurs sortes, dont la feuille est découpée, et qui donne des grappes de fleurs blanches papillonacées, auxquelles succèdent de longues gousses légumineuses. Les chinois le représentent souvent dans leurs paysages.

Le polcher vient de l'Inde. Son feuillage est touffu ; sa feuille est en coeur. Il ne sert qu'à donner de l'ombre. Il donne un fruit inutile, de la nature du bois et de la forme d'une nêfle.

Le bambou ressemble de loin à nos saules. C'est un roseau qui s'élève aussi haut que les plus grands arbres, et qui jette des branches garnies de feuilles comme celles de l'olivier : on en fait de belles avenues, que le vent fait murmurer sans cesse. Il croît vite, et on peut employer ses cannes aux mêmes usages que les branches d'osier. Il y a beaucoup de toiles des Indes où ce roseau est assez mal figuré.

Les arbres fruitiers sont : l'attier, dont la fleur triangulaire, formée d'une substance solide, a un goût de pistache ; son fruit ressemble à une pomme de pin : quand il est mûr, il est rempli d'une crème blanche sucrée, et d'une odeur de fleur d'orange. Il est plein de pépins noirs. L'atte est fort agréable, mais on s'en lasse bien vite. Il échauffe et donne des maux de gorge.

Le manguiier est un fort bel arbre : les indiens le représentent souvent sur leurs étoffes de soie. Il se couvre de superbes girandoles de fleurs, comme le arronnier d'Inde. Il leur succède quantité de fruits de la forme d'une très grosse prune aplatie, couverte d'un cuir d'une odeur de térébenthine. Ce fruit a un goût vineux et agréable ; et son odeur à part, il pourrait le disputer en bonté à nos bons fruits d'Europe. Il ne fait jamais de mal. On pourrait, je crois, en tirer une boisson saine et agréable. Il a l'inconvénient d'être chargé de fruits dans le temps des ouragans, qui en font tomber la plus grande partie.

Le bananier vient partout. Il n'a point de bois : ce n'est qu'une touffe de feuilles qui s'élèvent en colonnes, en qui s'épanouissent au sommet en larges bandes d'un beau vert satiné. Au bout d'un an il sort du sommet une longue grappe toute hérissée de fruits de la forme d'un concombre ; deux de ces régimes font la charge d'un noir : ce fruit,

qui est pâteux, est d' un goût agréable et fort nourrissant ; les noirs l' aiment beaucoup. On leur en donne au jour de l' an pour leurs étrennes, et ils comptent leurs tristes années par le nombre de *fêtes bananes* . Des fils du bananier on peut faire de la toile. La forme de ses feuilles semblables à des ceintures de soie, la longueur de sa grappe qui descend à la hauteur d' un homme, et dont l' extrémité violette ressemble à une tête de serpent, peuvent lui avoir fait donner le nom de figuier d' Adam. Ce fruit dure toute l' année : il y en a de beaucoup d' espèces, les uns de la grosseur d' une prune, d' autres de la longueur du bras.

p63

Le goyavier ressemble assez au néflier. Sa fleur est blanche. Son fruit a toujours une odeur de punaise ; il est astringent. C' est le seul des fruits de ce pays où j' aie trouvé des vers.

Le jam-rose est un arbre qui donne un bel ombrage. Il s' élève peu ; ses fruits ont l' odeur d' un bouton de rose ; ils sont d' un goût un peu sucré et insipide.

Le papayer est une espèce de figuier sans branches. Il croît vite, et s' élève comme une colonne avec un chapiteau de larges feuilles. De son tronc sortent ses fruits, semblables à de petits melons, d' une saveur médiocre : leurs grains ont le goût de cresson. Le tronc de cet arbre est d' une substance de navet. Le papayer femelle ne porte que des fleurs ; elles sont d' une forme et d' une odeur aussi agréables que celles du chèvrefeuille.

Le bananier semble avoir été formé pour donner de l' ombrage. Il s' élève comme une belle pyramide, formée de plusieurs étages bien séparés les uns des autres : on pourrait dans leurs intervalles construire des cabinets charmants ; son feuillage est beau. Il donne quelques amandes d' assez bon goût.

L' avocat est un assez bel arbre. Il donne une poire qui renferme un gros noyau. La substance de ce fruit est semblable à du beurre. Quand on l' assaisonne avec le sucre et le jus de citron, il n' est pas mauvais. Il échauffe.

Le jacq est un arbre d' un beau feuillage, qui donne un fruit monstrueux. Il est de la grosseur d' une longue citrouille ; sa peau est d' un beau vert, et toute chagrinée. Il est rempli de grains dont on mange l' enveloppe, qui est une pellicule blanche, gluante et sucrée. Il a une odeur empestée de fromage pourri. Ce fruit est aphrodisiaque : j' ai

vu des femmes qui l'aimaient passionément.

Le tamarinier porte une belle tête ; ses feuilles sont opposées sur une côte, et se ferment la nuit, comme la plupart des plantes légumineuses. Sa gousse donne un mucilage dont on fait d'excellente limonade. Il s'est perpétué dans les bois.

Il y a plusieurs espèces d'orangers, entre autres une qui donne une orange appelée mandarine, grosse comme une pomme d'api. Une grosse espèce de pamplemousse, orange à chair rouge, d'un goût médiocre. Un citronnier qui donne de très gros fruits avec peu de suc.

On y a planté le cocotier, sorte de palmier qui se plaît dans le sable. C'est un des arbres les plus utiles du commerce des Indes ; cependant il ne sert guère qu'à donner de mauvaise huile et de mauvais câbles. On prétend qu'à Pondichéry chaque cocotier rapporte une pistole par an. Des voyageurs font de grands éloges de son fruit ; mais

notre lin donnera toujours de plus belle toile que sa bourre, nos vins seront toujours préférés à sa liqueur, et nos simples noisettes à sa grosse noix.

Le cocotier se plaît tellement près de l'eau salée, qu'on met du sel dans le trou où l'on plante son fruit, pour faciliter le développement du germe. Le coco paraît destiné à flotter dans la mer par une bourre qui l'aide à surnager, et par la dureté de sa coque, impénétrable à l'humidité. Elle ne s'ouvre pas par une suture, comme nos noix ; mais le germe sort par un des trois petits trous que la nature a ménagés à son extrémité, après les avoir recouverts d'une pellicule. On a trouvé des cocotiers sur le bord de la mer, dans des îles désertes, et jusque sur les bancs de sable. Ce palmier est l'arbre des rivages méridionaux, comme le sapin est l'arbre du nord, et le dattier celui des montagnes brûlées de la Palestine.

Je ne crois pas me tromper en disant que le coco a été fait pour flotter, et pour germer ensuite dans les sables ; chaque graine a sa manière de se ressemer qui lui est propre ; mais cet examen me mènerait trop loin. Peut-être l'entreprendrai-je un jour, et ce sera avec grand plaisir. L'étude de la nature dédommage de celle des hommes, elle nous fait voir partout l'intelligence de concert avec la bonté. Mais s'il était possible en cela de se tromper encore, si tout ce qui environne l'homme était fait pour l'égarer, au moins choisissons nos erreurs, et préférons celles qui consolent.

Quant à ceux qui croient que la nature, en élevant si haut le fruit lourd du cocotier, s'est fort écartée de la loi qui fait ramper la citrouille, ils ne font pas attention que le cocotier n'a qu'une petite tête qui donne fort peu d'ombre : on n'y va

point, comme sous les chênes, chercher l'ombrage et la fraîcheur. Pourquoi ne pas observer plutôt qu'aux Indes comme en Europe les arbres fruitiers qui donnent des fruits mous sont d'une hauteur médiocre, afin qu'ils puissent tomber à terre sans se briser ; qu'au contraire, ceux qui portent des fruits durs, comme le coco, la châtaigne, le gland, la noix, sont fort élevés, parceque leurs fruits en tombant n'ont rien à risquer ? D'ailleurs les arbres feuillés des Indes donnent, comme en Europe, de l'ombre sans danger. Il y en a qui donnent de très gros fruits, comme le jacq ; mais alors ils les portent attachés au tronc, et à la portée de la

p64

main : ainsi la nature, que l'homme accuse d'imprudence, a ménagé à la fois son abri et sa nourriture.

Depuis peu on a découvert un crabe qui loge au pied des cocotiers. La nature lui a donné une longue patte terminée par un ongle. Elle lui sert à tirer la substance du fruit par ses trous. Il n'a point de grosses pinces comme les autres crabes : elles lui seraient inutiles. Cet animal se trouve sur l'île des Palmes, au nord de Madagascar, découverte en 1769 par le naufrage du vaisseau *l'heureux*, qui y périt en allant au Bengale. Ce crabe servit de nourriture à l'équipage.

On vient de trouver à l'île Séchelles un palmier qui porte des cocos doubles, dont quelques uns pèsent plus de quarante livres. Les indiens lui attribuent des vertus merveilleuses. Ils le croyaient une production de la mer, parceque les courants en jetaient quelquefois sur la côte Malabre ; ils l'appelaient *coco marin*. Ce fruit, dépouillé de sa bourre, *mulieris corporis bifurcationem cum natura et pilis repraesentat*. Sa feuille, faite en éventail, peut couvrir la moitié d'une case. Comme tout est compensé, l'arbre qui donne cet énorme coco en rapporte au plus trois ou quatre : le cocotier ordinaire porte des grappes où il y en a plus de trente. J'ai goûté de l'un et de l'autre fruit, qui m'ont paru avoir la même saveur. On a planté à l'île-De-France des cocos marins qui commencent à germer.

Il y a encore quelques arbres qui ne sont guère que des objets de curiosité, comme le dattier, qui donne rarement des fruits ; le palmier qui porte le nom d'araque, et celui qui produit le sagou. Le caneficier et l'acajou n'y donnent que des fleurs sans fruits. Le cannellier, dont j'ai vu des

avenues, ressemble à un grand poirier par son port et son feuillage. Ses petites grappes de fleurs sentent les excréments ; sa cannelle est peu aromatique. Il n'y a qu'un seul cacaotier dans l'île ; ses fruits ne mûrissent jamais. On doit y apporter le muscadier et le giroflier : le temps décidera du succès de ces arbres, transplantés des environs de la ligne au 20^e degré de latitude. On y a planté depuis long-temps quelques pieds de ravesara, espèce de muscadier de Madagascar ; des mangoustans et des litchi, qui produisent, dit-on, les meilleurs fruits du monde ; l'arbre de vernis, qui donne une huile qui conserve la menuiserie ; l'arbre de suif, dont les graines sont enduites d'une espèce de cire ; un arbre de Chine, qui donne de petits citrons en grappe semblables à des raisins ; l'arbre d'argent du Cap ; enfin le bois de teck, presque aussi bon que le chêne pour la construction des vaisseaux. La plupart de ces arbres y végètent difficilement. La température de cette île me paraît trop froide pour les arbres d'Asie, et trop chaude pour ceux d'Europe. Pline observe que l'influence du ciel est plus nécessaire que les qualités de la terre à la culture des arbres. Il dit que de son temps on voyait en Italie des poivriers et des cannelliers, et en Lydie des arbres d'encens ; mais ils ne faisaient qu'y végéter. Je crois cependant qu'on pourrait naturaliser dans les provinces méridionales de France le café, qui se plaît dans les lieux frais et tempérés. Ces essais coûteux ne peuvent guère être faits que par des princes : mais aussi l'acquisition d'une plante nouvelle est une conquête douce et humaine dont toute la nation profite. à quoi ont servi tant de guerres au dehors et au dedans de notre continent ? Que nous importe aujourd'hui que Mithridate ait été vaincu par les romains, et Montézume par les espagnols ? Sans quelques fruits, l'Europe n'aurait qu'à pleurer sur des trophées inutiles ; mais des peuples entiers vivent en Allemagne des pommes de terre venues de l'Amérique, et nos belles dames mangent des cerises qu'elles doivent à Lucullus. Le dessert a coûté cher ; mais ce sont nos pères qui l'ont payé. Soyons plus sages, rassemblons les biens que la nature a dispersés, et commençons par les nôtres. Si jamais je travaille pour mon bonheur, je veux faire un jardin comme les chinois. Ils choisissent un terrain sur le bord d'un ruisseau ; ils préfèrent le plus irrégulier, celui où il y a de vieux arbres, de grosses roches, quelques monticules. Ils l'entourent d'une enceinte de rocs bruts, avec leurs cavités et leurs pointes : ces rocs sont posés les uns sur les autres, de manière que les assises ne

paraissent point. Il en sort des touffes de scolopendre, des lianes à fleurs bleues et pourpres, des lisières de mousse de toutes les couleurs. Un filet d' eau circule parmi ces végétaux, d' où il s' échappe en gouttes ou en glacis. La vie et la fraîcheur sont répandues sur cet enclos, qui n' est chez nous qu' une muraille aride.

S' il se trouve quelque enfoncement sur le terrain, on en fait une pièce d' eau. On y met des poissons, on la borde de gazon et on l' environne d' arbres. On se garde bien de rien niveler ou aligner ; point de maçonnerie apparente : la main des hommes corrompt la simplicité de la nature.

p65

La plaine est entremêlée de touffes de fleurs, de lisières de prairies, d' où s' élèvent quelques arbres fruitiers. Les flancs de la colline sont tapissés de groupes d' arbrisseaux à fruits ou à fleurs, et le haut est couronné d' arbres bien touffus, sous lesquels est le toit du maître.

Il n' y a point d' allées droites qui vous découvrent tous les objets à la fois, mais des sentiers commodes qui les développent successivement. Ce ne sont point des statues ni des vases inutiles, mais une vigne chargée de belles grappes, ou des buissons de roses. Quelquefois on lit sur l' écorce d' un oranger des vers agréables, ou une sentence philosophique sur un vieux rocher. Ce jardin n' est ni un verger, ni un parc, ni un parterre, mais un mélange, semblable à la campagne, de plaines, de bois, de collines, où les objets se font valoir les uns par les autres. Un chinois ne conçoit pas plus un jardin régulier qu' un arbre équarri. Les voyageurs assurent qu' on sort toujours à regret de ces retraites charmantes ; pour moi, j' y voudrais encore une compagne aimable, et dans le voisinage un ami comme vous.

Au Port-Louis de l' île-De-France, ce
10 juin 1769.

LETTRE 15

Animaux apportés à l' île-De-France.

On a fait venir ici jusqu' à des poissons étrangers. Le gourami vient de Batavia ; c' est un poisson d' eau douce, il passe pour le meilleur de l' Inde : il ressemble au saumon, mais il est plus délicat. On y voit des poissons dorés de la Chine, qui

perdent leur beauté en grandissant. Ces deux espèces multiplient assez dans les étangs.

On a essayé, mais sans succès, d' y transporter des grenouilles, qui mangent les oeufs que les moustiques déposent sur les eaux stagnantes.

On a fait venir du Cap un oiseau bien plus utile.

Les hollandais l' appellent *l' ami du jardinier* . Il est brun, et de la grosseur d' un gros moineau. Il vit de vermisseaux, de chenilles et de petits serpents. Non-seulement il les mange, mais il en fait d' amples provisions, en les accrochant aux épines des haies. Je n' en ai vu qu' un ; quoique privé de la liberté, il avait conservé ses moeurs, et suspendait la viande qu' on lui donnait aux barreaux de sa cage.

Un oiseau qui a multiplié prodigieusement dans l' île est le martin, espèce de sansonnet de l' Inde, au bec et aux pattes jaunes. Il ne diffère guère du nôtre que par son plumage, qui est moins moucheté ; mais il en a le gazouillement, l' aptitude à parler et les manières mimes ; il contrefait les autres oiseaux. Il s' approche familièrement des bestiaux pour les éplucher ; mais surtout il fait une consommation prodigieuse de sauterelles. Les martins sont toujours accouplés deux à deux. Ils se rassemblent les soirs au coucher du soleil, par troupes de plusieurs milliers, sur des arbres qu' ils affectionnent. Après un gazouillement universel, toute la république s' endort, et au point du jour ils se dispersent par couples dans les différents quartiers de l' île. Cet oiseau ne vaut rien à manger ; cependant on en tue quelquefois, malgré les défenses. Plutarque rapporte que l' alouette était adorée à Lemnos, parce qu' elle vivait d' oeufs de sauterelles ; mais nous ne sommes pas des grecs.

On avait mis dans les bois plusieurs paires de corbeaux pour détruire les souris et les rats. Il n' en reste plus que trois mâles. Les habitants les ont accusés de manger leurs poulets ; or, dans cette querelle, ils sont juges et parties.

Il n' y a pas moyen de dissimuler les désordres de l' *oiseau-du-cap* , espèce de petit tarin, le seul des habitants de ces forêts que j' aie entendu chanter. On les avait d' abord apportés par curiosité ; mais quelques uns s' échappèrent dans les bois, où ils ont beaucoup multiplié. Ils vivent aux dépens des récoltes. Le gouvernement a mis leur tête à prix.

Il y a une jolie mésange, dont les ailes sont piquetées de points blancs ; et le cardinal, qui, dans une certaine saison, a la tête, le cou et le ventre d' un rouge vif ; le reste du plumage est d' un beau gris de perle. Ces oiseaux viennent du Bengale.

Il y a trois sortes de perdrix, plus petites que les nôtres. Le cri du mâle ressemble à celui d' un coq un peu enrôlé : elles perchent la nuit sur les arbres, sans doute dans la crainte des rats. On a mis dans les bois des pintades, et depuis peu le beau faisan de la Chine. On a lâché sur quelques étangs des oies et des canards sauvages : il y en a aussi de domestiques, entre autres le canard de Manille, qui est très beau. Il y a des poules d' Europe ; une espèce, d' Afrique, dont la peau, la chair et les os sont noirs ; une petite espèce, de Chine, dont les coqs sont très courageux. Ils se battent contre les coqs d' Inde. Un jour j' en vis un attaquer un gros canard de Manille ; celui-ci ne faisait que saisir ce petit champion avec son bec, et le couvrait de son ventre et de ses larges pattes pour l' étouffer. Quoiqu' on eût tiré plusieurs fois de cette situation le coq à demi mort, il revenait à la charge avec une nouvelle fureur.

p66

Beaucoup d' habitants tirent de grands revenus de leur poulailleur, à cause de la rareté des autres viandes. Les pigeons y réussissent bien ; et c' est le meilleur de tous les volatiles de l' île. On y a mis deux espèces de tourterelles, et des lièvres. Il y a dans les bois des chèvres sauvages, des cochons marrons ; mais surtout des cerfs qui avaient tellement multiplié, que des escadres entières en ont fait des provisions. Leur chair est fort bonne, surtout pendant les mois d' avril, mai, juin, juillet et août. On en élève quelques troupeaux apprivoisés, mais qui ne multiplient pas. Dans les quadrupèdes domestiques, il y a des moutons qui y maigrissent et perdent leur laine, des chèvres qui s' y plaisent, des boeufs dont la race vient de Madagascar. Ils portent une grosse loupe sur leur cou. Les vaches de cette race donnent très peu de lait ; celles d' Europe en rendent davantage, mais leurs veaux y dégènèrent. J' y ai vu deux taureaux et deux vaches de la taille d' un âne ; ils venaient du Bengale : cette petite espèce n' a pas réussi. La viande de boucherie manque souvent ici. On y a pour ressource celle de cochon, qui vaut mieux que celle d' Europe ; cependant on ne saurait en faire de bonnes salaisons : ce qui vient, je crois, du sel, qui est trop âcre. La femelle de cet animal est sujette dans cette île à produire des monstres. J' ai vu dans un bocal un petit cochon dont le groin était

allongé comme la trompe d' un éléphant.
Les chevaux n' y sont pas beaux ; ils y sont d' un
prix excessif : un cheval ordinaire coûte cent
pistoles. Ils dépérissent promptement au port, à
cause de la chaleur. On ne les ferre jamais, quoique
l' île soit pleine de roches. Les mulets y sont rares,
les ânes y sont petits, et il y en a peu. L' âne serait
peut-être l' animal le plus utile du pays,
parcequ' il soulagerait le noir dans ses travaux. On
fait porter tous les fardeaux sur la tête des
esclaves, ils en sont accablés.

Depuis quelque temps, on a amené du Cap deux beaux
ânes sauvages, mâle et femelle, de la taille d' un
mulet. Ils étaient rayés sur les épaules comme le
zèbre du Cap, dont ils différaient cependant. Ces
animaux, quoique jeunes, étaient indomptables.
Les chats y ont dégénéré ; la plupart sont maigres
et efflanqués : les rats ne les craignent guère.
Les chiens valent beaucoup mieux pour cette chasse :
mon favori s' y est distingué plus d' une fois. Je
l' ai vu étrangler les plus gros rats de l' hémisphère
austral. Les chiens perdent à la longue leurs
poils et leur odorat. On prétend que jamais ils
n' enragent ici.

Au Port-Louis de l' île-De-France, ce
15 juillet 1769.

LETTRE 16

Voyage dans l' île.
Deux curieux d' histoire naturelle,
M De Chazal, conseiller, et m le marquis
d' Albergati, capitaine de la légion, me
proposèrent, il y a quelque temps, d' aller voir à
une lieue et demie d' ici une caverne considérable ;
j' y consentis. Nous nous rendîmes d' abord à la
grande rivière. Cette grande rivière, comme toutes
celles de cette île, n' est qu' un large ruisseau
qu' une chaloupe ne remonterait pas à une portée de
fusil de son embouchure. Il y a là un petit
établissement formé d' un hôpital et de quelques
magasins, et c' est là aussi que commence l' aqueduc
qui conduit les eaux à la ville. On voit sur une
petite hauteur en pain de sucre une espèce de fort
qui défend la baie.
Après avoir passé la grande rivière, nous prîmes
pour guide le meunier du lieu. Nous marchâmes
environ trois quarts d' heure, à l' ouest, au milieu
des bois. Comme nous étions en plaine, je me croyais
fort éloigné de la caverne, dont je supposais
l' ouverture au flanc de quelque montagne, lorsque
nous la trouvâmes, sans y penser, à nos pieds. Elle
ressemble au trou d' une cave dont la voûte se serait

éboulée. Plusieurs racines de mapou descendent perpendiculairement, et barrent une partie de l'entrée : on avait cloué au cintre une tête de boeuf.

Avant de descendre dans cet abîme, on déjeuna : après quoi on alluma de la bougie et des flambeaux, et nous nous munîmes de briquets pour faire du feu. Nous descendîmes une douzaine de pas sur les rochers qui en bouchent l'ouverture, et je me trouvai dans le plus vaste souterrain que j'aie vu de ma vie. Sa voûte est formée d'un roc noir, en arc surbaissé. Sa largeur est d'environ trente pieds, et sa hauteur de vingt. Le sol en est fort uni ; il est couvert d'une terre fine que les eaux de pluies y ont déposée. De chaque côté de la caverne, à hauteur d'appui, règne un gros cordon avec des moulures. Je le crois l'ouvrage des eaux qui y coulent dans la saison des pluies, à différents niveaux. Je confirmai cette observation par la vue de plusieurs débris de coquilles terrestres et fluviatiles. Cependant les gens du pays croient que c'est un ancien soupirail de volcan ; il me paraît plutôt que

p67

c'est l'ancien lit d'une rivière souterraine. La voûte est enduite d'un vernis luisant et sec, espèce de concrétion pierreuse qui s'étend sur les parois, et, en quelques endroits, sur le sol même. Cette concrétion y forme des stalactites ferrugineuses qui se brisaient sous nos pieds comme si nous eussions marché sur une croûte de glace.

Nous marchâmes assez long-temps, trouvant le terrain parfaitement sec, excepté à trois cents pas de l'entrée par où une partie de la voûte est éboulée. Des eaux supérieures filtraient à travers les terres, et formaient quelques flaques sur le sol.

De là, la voûte allait toujours en baissant. Insensiblement nous étions obligés de marcher sur les pieds et sur les mains : la chaleur m'étouffait ; je ne voulus pas aller plus loin. Mes compagnons, plus lestes et en déshabillé convenable, continuèrent leur route.

En retournant sur mes pas, je trouvai une racine grosse comme le doigt attachée à la voûte par de très petits filaments. Elle avait plus de dix pieds de longueur, sans branches ni feuilles, ni apparence qu'elle en eût jamais eu ; elle était entière à ses deux bouts. Je la crois une plante d'une espèce singulière : elle était remplie d'un

suc laiteux.

Je revins donc à l'entrée de la grotte, où je m'assis pour respirer librement. Au bout de quelque temps, j'entendis un bourdonnement sourd, et je vis, à la lueur des flambeaux portés par des nègres, apparaître nos voyageurs, en bonnet, en chemise, en caleçon, si sales et si rouges qu'on les eût pris pour quelques personnages de tragédie anglaise. Ils étaient baignés de sueur et tout barbouillés de cette terre rouge, sur laquelle ils s'étaient traînés sur le ventre sans pouvoir aller loin.

Cette caverne se bouche de plus en plus. Il me semble qu'on en pourrait faire de magnifiques magasins, en la coupant de murs pour empêcher les eaux d'y entrer. Le marquis d'Albergati m'en donna les dimensions, que voici, avec mes notes.

p68

Nous revînmes le soir à la ville.

Cette course me mit en goût d'en faire d'autres. Il y avait long-temps que j'étais invité par un habitant de la rivière-noire, appelé M De Messin, à l'aller voir ; il demeure à sept lieues du Port-Louis. Je profitai de sa pirogue, qui venait toutes les semaines au port. Le patron vint m'avertir, et je m'embarquai à minuit. La pirogue est une espèce de bateau formé d'une seule pièce de bois, qui va à la rame et à la voile. Nous y étions neuf personnes.

à minuit et demi nous sortîmes du port en ramant. La mer était fort houleuse, elle brisait beaucoup sur les récifs. Souvent nous passions dans leur écume sans les apercevoir, car la nuit était fort obscure. Le patron me dit qu'il ne pouvait pas continuer sa route avant que le jour fût venu, et qu'il allait mettre à terre.

Nous pouvions avoir fait une lieue et demie ; il vint mouiller un peu au-dessous de la petite rivière. Les noirs me descendirent au rivage sur leurs épaules, après quoi ils prirent deux morceaux de bois, l'un de veloutier, l'autre de bambou, et ils allumèrent du feu en les frottant l'un contre l'autre. Cette méthode est bien ancienne ; les romains s'en servaient. Pline dit qu'il n'y a rien de meilleur que le bois de lierre frotté avec le bois de laurier.

Nos gens s'assirent autour du feu en fumant leur pipe. C'est une espèce de creuset au bout d'un gros roseau ; ils se le prêtent tour à tour. Je leur fis distribuer de l'eau-de-vie, et je fus me coucher

sur le sable, entouré de mon manteau.

On me réveilla à cinq heures pour me rembarquer. Le jour étant venu à paraître, je vis le sommet des montagnes couvert de nuages épais qui couraient rapidement ; le vent chassait la brume dans les vallons ; la mer blanchissait au large ; la pirogue portait ses deux voiles et allait très vite. Quand nous fûmes à l'endroit de la côte appelé *flicq-en-flacq*, environ à une demi-lieue de terre, nous trouvâmes une lame clapoteuse, et nous fûmes chargés de plusieurs rafales qui nous obligèrent d'amener nos voiles. Le patron me dit dans son mauvais patois : " ça n' a pas bon, monsié. " je lui demandai s' il y avait quelque danger ; il me répondit deux fois : " si nous n' a pas gagné malheur, ça bon. " enfin il me dit qu' il y avait quinze jours qu' au même endroit la pirogue avait tourné, et qu' il s' était noyé un de ses camarades.

Nous avons le rivage au vent, tout bordé de roches, où il n' est pas possible de débarquer ; d' arriver au vent, cette manoeuvre nous portait au-dessous de l' île que nous n' eussions jamais rattrapée : il fallait tenir bon. Nous étions à la rame, ne pouvant plus porter de voile. Le ciel se chargeait de plus en plus ; il fallait se hâter. Je fis boire de l' eau-de-vie à mes rameurs ; après quoi, à force de bras et au risque d' être vingt fois submergés, nous sortîmes des lames, et nous parvînmes à nous mettre à l' abri du vent, en longeant la terre entre les récifs et le rivage.

Pendant le mauvais temps, les noirs eurent l' air aussi tranquille que s' ils eussent été à terre. Ils croient à la fatalité. Ils ont pour la vie une indifférence qui vaut bien notre philosophie.

Je descendis à l' embouchure de la rivière-noire sur les neuf heures du matin ; le maître de l' habitation ne comptait pas ce jour-là sur le retour de sa pirogue ; j' en fus comblé d' amitiés. Son terrain comprend tout le vallon où coule la rivière.

Il est mal figuré sur la carte de l' abbé De La Caille ; on y a oublié une branche de montagne sise sur la rive droite qui prend au morne du tamarin. De plus, le cours de la rivière n' est pas en ligne droite ; à une petite lieue de son embouchure, il tourne sur la gauche. Ce savant astronome ne s' est assujetti qu' au circuit de l' île. J' ai fait quelques additions sur son plan, afin de tirer quelque fruit de mes courses.

Tout abonde à la rivière-noire, le gibier, les cerfs, le poisson d' eau douce et celui de mer. Un jour, à table, on vint nous avertir qu' on avait vu des lamentins dans la baie ; aussitôt nous y courûmes. On tendit des filets à l' entrée, et après

en avoir rapproché les deux bouts sur le rivage, nous y trouvâmes des raies, des carangues, des sabres, et trois tortues de mer ; les lamentins s' étaient échappés.

Il règne beaucoup d' ordre dans cette habitation, ainsi que dans toutes celles où j' ai été. Les cases des noirs sont alignées comme les tentes d' un camp. Chacun a un petit coin de jardin où croissent du tabac et des courges. On y élève beaucoup de volailles et de troupeaux. Les sauterelles y font un tort infini aux récoltes. Les denrées s' y transportent difficilement à la ville, parceque les chemins sont impraticables par terre, et que par mer le vent est toujours contraire pour aller au port. Après m' être reposé quelques jours, je résolus de revenir à la ville, en faisant un circuit par les plaines de Williams. Le maître de la maison me donna un guide, et me prêta une paire de pistolets, dans la crainte des noirs marrons. Je partis à deux heures après midi pour aller

p69

coucher à Palma, habitation de M De Cossigny, située à trois lieues de là. Il n' y a que des sentiers au milieu des rochers ; il faut aller nécessairement à pied. Quand j' eus monté et descendu la chaîne des montagnes de la rivière-noire, je me trouvai dans de grands bois, où il n' y a presque rien de défriché. Le sentier me conduisit à une habitation qui se trouve la seule de ces quartiers ; il passe précisément à côté de la maison. Le maître était sur sa porte, nu-jambe, les bras retroussés, en chemise et en caleçon. Il s' amusait à frotter un singe avec des mûres rouges de Madagascar : lui-même était tout barbouillé de cette couleur. Cet homme était européen, et avait joui en France d' une fortune considérable qu' il avait dissipée. Il menait là une vie triste et pauvre, au milieu des forêts, avec quelques noirs, et sur un terrain qui n' était pas à lui.

De là, après une demi-heure de marche, j' arrivai sur le bord de la rivière du Tamarin, dont les eaux coulaient avec grand bruit dans un lit de rochers. Mon noir trouva un gué, et me passa sur ses épaules. Je voyais devant moi la montagne fort élevée des trois-mamelles, et c' était de l' autre côté qu' était l' habitation de Palma. Mon guide me faisait longer cette montagne en m' assurant que nous ne tarderions pas à trouver les sentiers qui mènent au sommet. Nous la dépassâmes, après avoir marché plus d' une heure. Je vis mon homme déconcerté ;

je revins sur mes pas, et j' arrivai au pied de la montagne lorsque le soleil allait se coucher. J' étais très fatigué ; j' avais soif : si j' avais eu de l' eau, je serais resté là pour y passer la nuit. Je pris mon parti ; je résolus de monter à travers les bois, quoique je ne visse aucune espèce de chemin. Me voilà donc à gravir dans les roches, tantôt me tenant aux arbres, tantôt soutenu par mon noir qui marchait derrière moi. Je n' avais pas marché une demi-heure, que la nuit vint ; alors je n' eus plus d' autre guide que la pente même de la montagne. Il ne faisait point de vent, l' air était chaud ; je ne saurais vous dire ce que je souffris de la soif et de la fatigue. Plusieurs fois je me couchai, résolu d' en rester là. Enfin, après des peines incroyables, je m' aperçus que je cessais de monter ; bientôt après je sentis au visage une fraîcheur de vent du sud-est, et je vis au loin des feux dans la campagne. Le côté que je quittais était couvert d' une obscurité profonde. Je descendis en me laissant souvent glisser malgré moi. Je me guidai au bruit d' un ruisseau, où je parvins enfin tout brisé. Quoique tout en sueur, je bus à discrétion ; et, ayant senti de l' herbe sous ma main, je trouvai, pour surcroît de bonheur, que c' était du cresson, dont je dévorai plusieurs poignées. Je continuai ma marche vers le feu que j' apercevais, ayant la précaution de tenir mes pistolets armés, dans la crainte que ce ne fût une assemblée de noirs marrons ; c' était un défriché dont plusieurs troncs d' arbres étaient en feu. Je n' y trouvai personne. En vain je prêtais l' oreille et je criais dans l' espérance au moins que quelque chien aboierait ; je n' entendis que le bruit éloigné du ruisseau, et le murmure sourd du vent dans les arbres. Mon noir et mon guide prirent des tisons allumés, et, avec cette faible clarté, nous marchâmes, dans les cendres de ce défriché, vers un autre feu plus éloigné. Nous y trouvâmes trois nègres qui gardaient des troupeaux. Ils appartenaient à un habitant voisin de M De Cossigny. L' un d' eux se détacha, et me conduisit à Palma. Il était minuit, tout le monde dormait, le maître était absent ; mais le noir économe m' offrit tout ce que je voulus. Je partis de grand matin pour me rendre, à deux lieues de là, chez M Jacob, habitant du haut des plaines de Williams ; je trouvai partout de grandes routes bien ouvertes. Je longeai la montagne du corps-de-garde, qui est tout escarpée, et j' arrivai de bonne heure chez mon hôte, qui me reçut avec toutes sortes d' amitiés. L' air, dans cette partie, est beaucoup plus frais qu' au port et qu' au lieu que je quittais. Je me

chauffais le soir avec plaisir. C' est un des quartiers de l' île le mieux cultivé. Il est arrosé de beaucoup de ruisseaux, dont quelques-uns, comme celui de la rivière-profonde, coulent dans des ravins d' une profondeur effrayante. Je m' en approchai en retournant à la ville ; le chemin passe très près du bord ; je m' estimai à plus de trois cents pieds d' élévation de son lit. Les côtés sont couverts de cinq ou six étages de grands arbres : cette vue donne des vertiges.

à mesure que je descendais vers la ville, je sentais la chaleur renaître, et je voyais les herbes perdre insensiblement leur verdure, jusqu' au port, où tout est sec.

Au Port-Louis de l' île-De-France, ce
15 août 1769.

LETTRE 17

p69

Voyage à pied autour de l' île.

Un officier m' avait proposé de faire le tour de l' île à pied ; mais, quelques jours avant le départ, il s' excusa : je résolus d' exécuter seul ce projet. Je pouvais compter sur Côte, ce noir du roi qui

p70

m' avait déjà accompagné ; il était petit, suivant la signification de son nom, mais il était très robuste. C' était un homme d' une fidélité éprouvée, parlant peu, sobre, et ne s' étonnant de rien.

J' avais acheté un esclave depuis peu, à qui j' avais donné votre nom, comme un bon augure pour lui.

Il était bien fait, d' une figure intéressante, mais d' une complexion délicate ; il ne parlait point français.

Je pouvais encore compter sur mon chien pour veiller la nuit, et aller le jour à la découverte.

Comme je savais bien que je serais plus d' une fois seul, sans gîte dans les bois, je me pourvus de tout ce que je crus nécessaire pour moi et pour mes gens. Je fis mettre à part une marmite, quelques plats, dix-huit livres de riz, douze livres de biscuit, autant de maïs, douze bouteilles de vin, six bouteilles d' eau-de-vie, du beurre, du sucre,

des citrons, du sel, du tabac, un petit hamac de coton, un peu de linge, un plan de l' île dans un bambou, quelques livres, un sabre, un manteau : le tout ensemble pesait deux cents livres. Je partageai toute ma cargaison en quatre paniers, deux de soixante livres, et deux de quarante. Je les fis attacher au bout de deux forts roseaux. Côte se chargea du poids le plus fort, Duval prit l' autre. Pour moi, j' étais en veste, et je portais un fusil à deux coups, une paire de pistolets de poche, et mon couteau de chasse.

Je résolus de commencer mon voyage par la partie de l' île qui est sous le vent. Je me proposai de suivre constamment le bord de la mer, afin de pouvoir tracer un système de la défense de l' île, et de faire dans l' occasion quelques observations d' histoire naturelle.

M De Chazal s' offrit de m' accompagner jusqu' à sa terre, à cinq lieues de la ville, aux plaines saint-Pierre. M le marquis d' Albergati se mit encore de la partie.

Nous partîmes de bon matin le 26 août 1769 ; nous prîmes le long du rivage. Depuis le fort blanc, sur la gauche du port, la mer se répand sur cette grève, qui n' est point escarpée, jusqu' à la pointe de la plaine aux sables. On a construit là la batterie de Paulmy. Le débarquement serait impossible sur cette plage, parce qu' à deux portées de fusil il y a un banc de récifs qui la défend naturellement. Depuis la batterie de Paulmy, le rivage devient à pic ; la mer y brise de manière qu' on ne peut y aborder. Quant à la plaine, elle serait impraticable à la cavalerie et à l' artillerie, par la quantité prodigieuse de roches dont elle est couverte. Il n' y a point d' arbres ; on y voit seulement quelques mapous et des veloutiers : l' escarpement finit à la baie de la petite rivière, où il y a une petite batterie.

Nous trouvâmes là un homme de mérite trop peu employé, M De Séigny, chez lequel nous dînâmes.

Il nous fit voir le plan de la machine avec laquelle il traça un canal au vaisseau

le Neptune, échoué dans l' ouragan de 1760.

C' étaient deux râteaux de fer mis en action par deux grandes roues portées sur des barques : ces roues augmentaient leur effet en agissant sur des leviers supportés par des radeaux.

Nous vîmes un moulin à coton de son invention : l' eau le faisait mouvoir. Il était composé d' une multitude de petits cylindres de métal posés parallèlement. Des enfants présentent le coton à deux de ces cylindres, le coton passe et la graine reste. Ce même moulin servait à entretenir le vent d' une forge, à battre des grains et à faire de

l'huile. Il nous apprit qu'il avait trouvé une veine de charbon de terre, un filon de mine de fer, une bonne terre à faire des creusets ; et que les cendres des *songes*, espèce de nymphæa, brûlées avec du charbon, donnaient des verres de différentes couleurs. Nous quittâmes l'après-midi ce citoyen utile, et mal récompensé.

Nous suivîmes un sentier qui s'éloigne du rivage d'une portée de fusil. Nous passâmes à gué la rivière Belle-île, dont l'embouchure est fort encaissée. à un quart de lieue de là on entre dans un bois qui conduit à l'habitation de M De Chazal. Ce terrain, qu'on appelle les plaines saint-Pierre, est encore plus couvert de rochers que le reste de la route. En plusieurs endroits nos noirs étaient obligés de mettre bas leurs charges, et de nous donner la main pour grimper. Une demi-heure avant d'arriver, Duval, ne pouvant plus supporter sa charge, la mit bas. Nous nous trouvâmes fort embarrassés, car il faisait nuit, et les autres noirs avaient pris les devants. Comment le retrouver au milieu des herbes et des bois ? J'allumai du feu avec mon fusil, et nous l'entretînmes avec de la paille et des branches sèches ; après quoi nous laissâmes là Duval, et lorsque nous fûmes arrivés à la maison, nous envoyâmes des noirs le chercher avec ses paniers.

Toute la côte est fort escarpée depuis la petite rivière jusqu'aux plaines saint-Pierre. Nos curieux avaient trouvé dans les rochers la pourpre de Panama, la bouche-d'argent, des nérites et des oursins à longues pointes. Sur le sable on ne trouve que des débris de cames, de rouleaux et de grappes de raisin, espèces de coraux.

p71

Nous avons marché cinq heures le matin, et quatre heures l'après-midi.

Du 27 août 1769.

Nous nous reposâmes tout le jour. Tout ce terrain pierreux est assez propre à la culture du coton, dont cependant le fil est court. Le café y est d'une bonne qualité, mais d'un faible rapport, comme dans tous les endroits secs.

Le 28.

Mes compagnons voulurent m'accompagner jusqu'à la dînée ; nous nous mîmes en route à huit heures du matin.

Nous passâmes d'abord la rivière du dragon à gué, ensuite celle du galet de la même manière. La côte cesse là d'être escarpée, et nous eûmes le plaisir

de marcher sur le sable le long de la mer, dans une grande plaine qui mène jusqu' à l' anse du Tamarin : elle peut avoir un quart de lieue de largeur, sur plus d' une lieue de longueur.

Il n' y croît rien. On pourrait, ce me semble, y planter des cocotiers, qui se plaisent dans le sable. à droite, il y a un ruisseau de mauvaise eau qui coule le long des bois.

Nous trouvâmes, dans des endroits que la mer ne couvre plus, des couches de madrépores fossiles, ce qui prouve qu' elle s' est éloignée de cette côte. Nous dînâmes sur la rive droite de l' anse ; ensuite nous nous quittâmes en nous embrassant et nous souhaitant un bon voyage. Nous avons trouvé sur le sable des débris de harpes et d' olives très grosses.

De la rivière-noire il n' y avait plus qu' une petite lieue à faire pour aller coucher chez M De Messin. Je passai d' abord à gué le fond de l' anse du Tamarin, et de là je suivis le bord de la mer avec beaucoup de fatigue : il est escarpé jusqu' à la rivière-noire. Je trouvai, le long de ses rochers, beaucoup d' espèces de crabes, et cette espèce de boudin dont j' ai parlé.

Le fond de l' anse est de sable, et on y pourrait débarquer, si ces positions rentrantes n' exposaient à des feux croisés. Une batterie à la pointe de sable de la rive droite de la rivière-noire y serait fort utile. J' avais marché trois heures le matin, et trois heures l' après-midi.

Le 29 et le 30.

à marée basse je fus me promener sur le bord de la mer : j' y trouvai le grand buccin et une espèce de faux-amiral.

Le 31.

Je partis à six heures du matin. Je passai la première rivière-noire à gué près de la maison ; ensuite, ayant voulu couper une petite presque île couverte de bois et de pierres, je m' embarrassai dans les herbes, et j' eus beaucoup de peine à retrouver le sentier ; il me mena sur le rivage, que je cotoyai, la marée étant basse. Sur toute cette plage, il y a beaucoup d' huîtres collées aux rochers : Duval, mon nouveau noir, se coupa le pied profondément en marchant sur leurs écailles : c' était à l' une des deux embouchures de la petite rivière-noire.

Nous fîmes halte en cet endroit sur les huit heures du matin : je lui fis bassiner sa plaie et boire de l' eau-de-vie, ainsi qu' à Côte. Comme ils étaient fort chargés, je pris le parti de faire deux haltes par jour, qui coupassent mes deux courses du matin et du soir, et de leur donner alors quelques rafraîchissements. Cette légère douceur les remplit de force et de bonne volonté : ils m' eussent

volontiers suivi ainsi jusqu' au bout du monde.
Entre les deux embouchures de la rivière-noire,
un cerf, poursuivi par des chiens et des chasseurs,
vint droit à moi. Il pleurait et bramait :
ne pouvant pas le sauver et ne voulant pas le tuer,
je tirai un de mes coups en l' air. Il fut se jeter à
l' eau, où les chiens en vinrent à bout. Plin
observe que cet animal, pressé par une meute, vient
se jeter à la merci de l' homme. Je m' arrêtai au
premier ruisseau qu' on trouve après avoir passé les
deux rivières-noires : il se jette à la mer
vis-à-vis un petit îlot après l' îlot du Tamarin,
qui n' est pas sur la carte ; on y va à pied à mer
basse, et à l' îlot du Morne, ou quelquefois l' on
met les vaisseaux en quarantaine.
J' avais tout ce qui était nécessaire à mon dîner,
hors la bonne chère. Je vis passer, le long du
rivage, une pirogue pleine de pêcheurs malabares. Je
leur demandai s' ils n' avaient pas de poisson ; ils
m' envoyèrent un fort beau mulet, dont ils ne
voulurent pas d' argent. Je fis mettre ma cuisine au
pied d' un tatamaque : j' allumai du feu ; un de mes
noirs fut chercher du bois, l' autre de l' eau, celle
de cet endroit étant saumâtre. Je dînai très bien
de mon poisson, et j' en régalai mes gens.
J' observai des blocs de terre ferrugineuse très
abondante en minéral. Il y a une bande de récifs

p72

qui s' étend depuis la rivière-noire jusqu' au morne
Brabant, qui est la pointe de l' île, tout-à-fait
sous le vent. Il n' y a qu' un passage pour venir à
terre derrière le petit îlot du Tamarin.
à deux heures après midi je partis, en mettant
plus d' ordre dans ma marche. J' allais faire plus de
vingt lieues dans une partie déserte de l' île, où
il n' y a que deux habitants. C' est là que se
réfugient les noirs marrons. Je défendis à mes gens
de s' écarter : mon chien même, qui me devançait
toujours, ne me précédait plus que de quelques pas :
à la moindre alerte, il dressait les oreilles et
s' arrêta ; il sentait qu' il n' y avait plus
d' hommes. Nous marchâmes ainsi en bon ordre, en
suivant le rivage, qui forme une infinité de petites
anses. à gauche nous longions les bois, où règne
la plus profonde solitude. Ils sont adossés à une
chaîne de montagnes peu élevées, dont on voit la
cime ; ce terrain n' est pas fort bon. Nous y vîmes
cependant des polchers, arbre venu des Indes, et
d' autres preuves qu' on y avait commencé des
établissements. J' avais eu la précaution de prendre

quelques bouteilles d' eau ; et je fis bien, car je trouvai les ruisseaux marqués sur le plan absolument desséchés.

J' avais des inquiétudes sur la blessure de mon noir, qui saignait continuellement ; je marchais à petits pas ; nous fîmes une halte à quatre heures. Comme la nuit s' approchait, je ne voulus point faire le tour du morne ; mais je le coupai dans le bois par l' isthme qui le joint aux autres montagnes. Cet isthme n' est qu' une médiocre colline. étant sur cette hauteur, je rencontrai un noir appartenant à M Le Normand, habitant chez lequel j' allais descendre, et dont la maison était à un quart de lieue. Cet homme nous devança, pendant que je m' arrêtais avec plaisir à considérer le spectacle des deux mers. Une maison, placée en cet endroit, y serait dans une situation charmante ; mais il n' y a pas d' eau. Comme je descendais ce monticule, un noir vint au-devant de moi avec une carafe pleine d' eau fraîche, et m' annonça que l' on m' attendait à la maison. J' y arrivai. C' était une longue case de palissades, couverte de feuilles de latanier. Toute l' habitation consistait en huit noirs, et la famille en neuf personnes : le maître et la maîtresse, cinq enfants, une jeune parente et un ami. Le mari était absent. Voilà ce que j' appris avant d' entrer.

Je ne vis dans toute la maison qu' une seule pièce ; au milieu, la cuisine ; à une extrémité, les magasins, et les logements des domestiques ; à l' autre bout, le lit conjugal, couvert d' une toile, sur laquelle une poule couvait ses oeufs ; sous le lit, des canards ; des pigeons sous la feuillée, et trois gros chiens à la porte. Aux parois étaient accrochés tous les meubles qui servent au ménage ou au travail des champs. Je fus véritablement surpris de trouver dans ce mauvais logement une dame très jolie. Elle était française, née d' une famille honnête, ainsi que son mari. Ils étaient venus, il y avait plusieurs années, chercher fortune ; ils avaient quitté leurs parents, leurs amis, leur patrie, pour passer leurs jours dans un lieu sauvage, où l' on ne voyait que la mer et les escarpements affreux du morne Brabant ; mais l' air de contentement et de bonté de cette jeune mère de famille semblait rendre heureux tout ce qui l' approchait. Elle allaitait un de ses enfants ; les quatre autres étaient rangés autour d' elle, gais et contents.

La nuit venue, on servit avec propreté tout ce que l' habitation fournissait. Ce souper me parut fort agréable. Je ne pouvais me lasser de voir ces pigeons voler autour de la table, ces chèvres qui jouaient avec les enfants, et tant d' animaux réunis

autour de cette famille charmante. Leurs jeux paisibles, la solitude du lieu, le bruit de la mer, me donnaient une image de ces premiers temps où les filles de Noé, descendues sur une terre nouvelle, firent encore part, aux espèces douces et familières, du toit, de la table et du lit.

Après souper, on me conduisit coucher à deux cents pas de là, à un petit pavillon en bois que l' on venait de bâtir. La porte n' était pas encore mise ; j' en fermai l' ouverture avec les planches dont on devait la faire. Je mis mes armes en état ; car cet endroit est environné de noirs marrons. Il y a quelques années que quarante d' entre eux s' étaient retirés sur le morne, où ils avaient fait des plantations : on voulut les forcer, mais plutôt que de se rendre, ils se précipitèrent tous dans la mer. Le 1^{er} septembre.

Le maître de la maison étant revenu pendant la nuit, il m' engagea à différer mon départ jusqu' à l' après-midi : il voulait m' accompagner une partie du chemin. Il n' y avait que trois petites lieues de là à belle-ombre, dernière habitation où je devais coucher. Comme mon noir était blessé, la jeune dame voulut elle-même lui préparer un remède pour son mal. Elle fit sur le feu une espèce de baume samaritain, avec de la térébenthine, du sucre, du vin et de l' huile. Après l' avoir fait panser, je le fis partir d' avance avec son camarade. à trois heures après dîner je pris congé de cette demeure hospitalière, et de cette femme aimable et vertueuse. Nous nous mîmes en route, son mari et

p73

moi ; c' était un homme très-robuste : il avait le visage, les bras et les jambes brûlés du soleil. Lui-même travaillait à la terre, à abattre les arbres, à les charrier ; mais il ne souffrait, disait-il, que du mal que se donnait sa femme pour élever sa famille : elle s' était encore depuis peu chargée d' un orphelin. Il ne me conta que ses peines, car il vit bien que je sentais son bonheur.

Nous passâmes un ruisseau près de la maison, et nous marchâmes sur la pelouse jusqu' à la pointe du Corail. Dans cet endroit la mer pénètre dans l' île entre deux chaînes de rochers à pic ; il faut suivre cette chaîne, en marchant par des sentiers rompus et en s' accrochant aux pierres. Le plus difficile est de l' autre côté de l' anse, en doublant la pointe appelée le Cap. J' y vis passer des noirs ; ils se collaient contre les flancs du roc : s' ils

eussent fait un faux pas, ils tombaient à la mer. Dans les gros temps ce passage est impraticable, la mer s' y engouffre et y brise d' une manière effroyable. En calme, les petits vaisseaux entrent dans l' anse, au fond de laquelle ils chargent du bois. Heureusement il s' y trouva *le desir* , senau du roi : il nous prêta sa chaloupe pour passer le détroit. M Le Normand me conduisit de l' autre côté, et nous nous dîmes adieu en nous embrassant cordialement.

J' arrivai en trois heures de marche sur une pelouse continuelle, au-delà de la pointe de Saint-Martin. Souvent j' allais sur le sable, et quelquefois sur ce gazon fin qui croît par flocons épais comme la mousse. Dans cet endroit je trouvai une pirogue, où M étienne, associé à l' habitation de belle-ombre, m' attendait. Nous fûmes en peu de temps rendus à sa maison, située à l' entrée de la rivière des citronniers. On construisait sur la rive gauche un vaisseau de deux cents tonneaux.

Depuis M Le Normand, toute cette partie est d' une fraîcheur et d' une verdure charmante : c' est une savane sans roche, entre la mer et les bois, qui sont très-beaux.

Avant de passer le Cap, on remarque un gros banc de corail, élevé de plus de quinze pieds. C' est une espèce de récif que la mer a abandonné : il règne au pied une longue flaque d' eau, dont on pourrait faire un bassin pour de petits vaisseaux. Depuis le morne Brabant, il y a au large une ceinture de brisants, où il n' y a de passage que vis-à-vis les rivières.

Du 2.

Le remède appliqué à la blessure de mon noir l' ayant presque guéri, je fixai mon départ à l' après-midi. Le matin, je me promenai en pirogue entre les récifs et la côte. L' eau du fond était très claire : on y voyait des forêts de madrépores de cinq ou six pieds d' élévation, semblables à des arbres : quelques uns avaient des fleurs. Différentes espèces de poissons de toutes couleurs nageaient dans leurs branches : on y voyait serpenter de belles coquilles, entre autres une tonne magnifique que le mouvement de la pirogue effraya : elle fut se nicher sous une touffe de corail. J' aurais fait une riche collection, mais je n' avais ni plongeur ni pince de fer pour soulever les plantes de ce jardin maritime, et pour déraciner ces arbres de pierre. J' en rapportai le rocher appelé l' oreille-de-Midas, le drap-d' or, et quelques gros rouleaux garnis de leur peau velue.

Nous eûmes à dîner deux officiers du *desir* , qui, conjointement avec M étienne, voulurent m' accompagner jusqu' au bras de mer de la savane, à

trois lieues de là. Personne n' y demeure, mais il y a quelques cases de paille. Le matin on avait fait partir d' avance tous les noirs ; après midi je me mis en route, et je pris seul les devants. J' arrivai au poste-jacotet : c' est un endroit où la mer entre dans les terres en formant une baie de forme ronde. On voit au milieu un petit îlot triangulaire : cette anse est entourée d' une colline qui la clôt comme un bassin. Elle n' est ouverte qu' à l' entrée, où passe l' eau de la mer, et au fond, où coulent, sur un beau sable, plusieurs ruisseaux qui sortent d' une pièce d' eau douce, où je vis beaucoup de poissons. Autour de cette pièce d' eau sont plusieurs monticules qui s' élèvent les uns derrière les autres en amphithéâtre. Ils étaient couronnés de bouquets d' arbres, les uns en pyramide comme des ifs, les autres en parasol : derrière eux s' élançaient quelques têtes de palmistes, avec leurs longues flèches garnies de panaches. Toute cette masse de verdure, qui s' élève du milieu de la pelouse, se réunit à la forêt et à une branche de montagne qui se dirige à la rivière-noire. Le murmure des sources, le beau vert des flots marins, le souffle toujours égal des vents, l' odeur parfumée des veloutiers, cette plaine si unie, ces hauteurs si bien ombragées, semblaient répandre autour de moi la paix et le bonheur. J' étais fâché d' être seul : je formais des projets : mais du reste de l' univers je n' eusse voulu que quelques objets aimés pour passer là ma vie. Je quittai à regret ces beaux lieux. à peine j' avais fait deux cents pas, que je vis venir à ma rencontre une troupe de noirs armés de fusils. Je m' avançai vers eux, et je les reconnus pour des

p74

noirs de détachement, sorte de maréchaussée de l' île : ils s' arrêtèrent auprès de moi. L' un d' eux portait dans unealebasse deux petits chiens nouveau-nés ; un autre menait une femme attachée par le cou à une corde de jonc : c' était le butin qu' ils avaient fait sur un camp de noirs marrons qu' ils venaient de dissiper. Ils en avaient tué un, dont ils me montrèrent le gri-gri, espèce de talisman fait comme un chapelet. La négresse paraissait accablée de douleur. Je l' interrogeai : elle ne me répondit pas. Elle portait sur le dos un sac de vacoa. Je l' ouvris. Hélas ! C' était une tête d' homme. Le beau paysage disparut, je ne vis plus qu' une terre abominable.

Mes compagnons me retrouvèrent comme je descendais par une pente difficile au bras de mer de la savane. Il était nuit, nous nous assîmes sous des arbres dans le fond de l' anse : on alluma des flambeaux, et on servit à souper.

On parla des noirs marrons ; car ils avaient aussi rencontré le détachement où était cette malheureuse qui portait peut-être la tête de son amant !

M étienne nous dit qu' il y avait des troupes de deux et trois cents noirs fugitifs aux environs de belle-ombre ; qu' ils élisaient un chef auquel ils obéissaient, sous peine de la vie. Il leur est défendu de rien prendre dans les habitations du voisinage, d' aller le long des rivières fréquentées chercher du poisson ou des *songes* . La nuit, ils descendent à la mer pour pêcher ; le jour, ils forcent des cerfs dans l' intérieur des bois avec des chiens bien dressés. Quand il n' y a qu' une femme dans la troupe, elle est pour le chef ; s' il y en a plusieurs, elles sont communes. Ils tuent, dit-on, les enfants qui en naissent, afin que leurs cris ne les dénoncent pas. Ils s' occupent tous les matins à jeter les sorts pour présager la destinée du jour.

Il nous conta qu' étant à la chasse l' année précédente, il rencontra un noir marron, que s' étant mis à le poursuivre en l' ajustant, son fusil manqua jusqu' à trois fois. Il allait l' assommer à coups de crosse, lorsque deux négresses sortirent du bois, et vinrent en pleurant se jeter à ses pieds. Le noir profita du moment, et s' enfuit. Il amena chez lui ces deux généreuses créatures ; il nous en avait montré une le matin.

Nous passâmes la nuit sous des paillottes.

J' avais remarqué qu' on pouvait faire du poste-jacotet, cette position si riante, un très bon port pour de petits vaisseaux, en ôtant du bassin quelques plateaux de corail. Le bras de mer de la savane sert aussi aux embarcations des gaulettes. Toute cette partie est la plus belle portion de l' île ; cependant elle est inculte, parcequ' il est difficile d' y communiquer avec le chef-lieu, à cause des montagnes de l' intérieur, et par la difficulté de revenir au vent du port en doublant le morne Brabant.

Le 3 septembre.

M étienne et M De Clèzemure, capitaine du *desir* , vinrent m' accompagner jusqu' au bord de la rive gauche de la savane, qui est encore plus escarpée que la rive droite ; en cet endroit leurs chiens forcèrent un cerf. Je pris congé d' eux pour faire seul les douze lieues qui restaient, dans un pays où il n' y a plus d' habitants.

J' observai, chemin faisant, que la prairie devenait plus large, les bois plus épais et plus beaux. Les montagnes sont enfoncées dans l' intérieur ; on n' en voit que les sommets dans le lointain.

De temps en temps je trouvai quelques ravins. En deux heures de marche je passai trois rivières à gué. La seconde, qui est celle des Anguilles, est assez difficile ; son lit est plein de rochers, et son courant rapide. Il s' y jette des sources d' eau ferrugineuse, qui la couvrent d' une huile couleur de gorge-de-pigeon.

Chemin faisant, je vis un de ces éperviers appelés mangeurs-de-poules. Il était perché sur un tronc de latanier ; je l' ajustai presque à bout portant ; les deux amorces de mon fusil s' embrasèrent, et les coups ne partirent pas. L' oiseau resta tranquille, et je le laissai là. Cette petite aventure me fit faire attention à tenir mes armes en meilleur état, en cas d' attaque des noirs marrons.

Je m' arrêtai sur la rive gauche de la troisième rivière, au bord de la mer, sur des plateaux de rochers ombragés par un veloutier. Mes noirs m' en firent une espèce de tente, en jetant mon manteau dessus les branches. Ils me firent à dîner, et me pêchèrent quelques conques persiques et des oreilles-de-Midas.

à deux heures après dîner je me mis en route, mon fusil en bon état et mes gens en bon ordre. Les surprises n' étaient point à craindre : la plaine est découverte, et les bois assez éloignés. Le sentier était très beau et sablé. Pour marcher plus à mon aise, et n' être pas obligé de me déchausser au passage de chaque rivière, je résolus de marcher nu-pieds, comme les chasseurs du matin.

p75

Cette façon d' aller est non-seulement la plus naturelle, mais la plus sûre ; le pied saisit comme une main les angles des rochers. Les noirs ont cette partie si exercée, qu' ils s' en servent pour ramasser une épingle à terre. Ce n' est donc pas en vain que la nature divisa ces membres en doigts, et les doigts en articulations.

Après avoir fait ces réflexions, je me déchaussai, et je passai à gué la première rivière ; mais en sortant de l' eau, je reçus un violent coup de soleil sur les jambes ; elles devinrent rouges et enflammées. Au passage de la seconde, je me blessai à un talon et à un orteil. En mettant mon pied dans l' eau, j' éprouvai à mes blessures une douleur fort

vive. Je renonçai à mon projet, fâché d' avoir perdu un des avantages de la constitution humaine, faute d' exercice.

J' arrivai à la rivière du poste, que je traversai à gué sur le dos de mon noir, à une portée de canon de son embouchure. Elle coule avec grand bruit sur des rochers. Ses eaux sont si transparentes, que je distinguais au fond des limaçons noirs à pointes. J' éprouvai dans ce passage une sorte d' horreur. Le soleil était près de se coucher ; je ne voulus pas aller plus loin. Je marchai sur les pierres le long de sa rive gauche pour gagner une paillotte que j' avais aperçue adossée à un des caps de son embouchure. Il me fut impossible d' aller jusque là. Ce n' étaient que des monceaux de roches. Je revins sur mes pas, et je repris le sentier qui me mena au haut du ravin au bas duquel elle coule. J' aperçus à main gauche, dans un enfoncement, un petit bouquet détaché de buissons, d' arbres et de lianes, dans lequel on ne pouvait pénétrer. L' idée me vint de m' ouvrir un passage avec une hache, et de me loger au centre comme dans un nid. Ce gîte me paraissait sûr ; mais comme il vint à tomber un peu de pluie, je pensai qu' il vaudrait mieux encore loger sous le plus mauvais toit. Je descendis l' enfoncement jusqu' au bord de la mer, et j' eus un grand plaisir de trouver sur ma droite la paillotte que j' avais aperçue de l' autre rive : c' était un toit de feuilles de latanier appliqué contre la roche. à droite était le chemin impraticable que j' avais tenté ; à gauche le chemin par où j' étais descendu, et devant moi le bord de la mer. Tout me parut également disposé pour la sûreté et la commodité ; on me fit un lit d' herbes sèches, et je me couchai. Je fis mettre mes paniers enfilés de leur bâton à droite et à gauche de mon lit, comme des barrières ; un de mes noirs à chaque entrée de l' ajoupa, mes pistolets sous mon oreiller, mon fusil auprès de moi, et mon chien à mes pieds. à peine ces dispositions étaient faites, qu' un frisson me saisit. C' est la suite des coups de soleil, qui sont presque toujours suivis de la fièvre. Mes jambes étaient douloureuses et enflées. On me fit de la limonade ; on alluma de la bougie ; et je m' occupai à noter des observations sur ma route, et quelques erreurs sur la carte. Toute la côte, depuis le bras de mer de la savane, est escarpée et inabordable. Les rivières qui s' y jettent sont fort encaissées. Il serait impossible de faire ce chemin à cheval. On s' opposerait aisément à la marche d' une troupe ennemie, chaque rivière étant un fossé d' une profondeur effrayante. Quant au pays, il m' a paru la plus belle portion de l' île.

Sur le minuit, la fièvre me quitta, et je m'endormis. à trois heures et demie du matin, mon chien me réveilla, et sortit de l'ajoupa en aboyant de toutes ses forces. J'appelai Côte, et lui dis de se lever. Je sortis avec mes armes ; mais je ne vis qu'un ciel bien étoilé. Mon noir revint au bout de quelques moments, et me dit qu'il avait entendu siffler deux fois auprès du bois. Je fis rallumer le feu, j'ordonnai à mes gens de veiller, et je posai Côte en sentinelle avec mon sabre.

La mer venait briser dans les rochers, presque jusqu'à ma chaumière. Ce fracas, joint à l'obscurité, m'invitait au sommeil ; mais je n'étais pas sans inquiétude, j'étais à cinq lieues de toute habitation : si la fièvre me reprenait, je ne savais où trouver des secours. Les noirs marrons me donnaient peu de crainte : mes deux noirs paraissaient bien déterminés, et j'étais dans un lieu où je pouvais soutenir un siège. Après tout, je me félicitai de ne m'être pas campé dans le bosquet. Dès qu'on put distinguer les objets, je fis boire un verre d'eau-de-vie à mes factionnaires, et je me mis en route : ils commençaient à être bien moins chargés, nos provisions diminuaient chaque jour.

Du 4 septembre.

Je partis à cinq heures et demie du matin, résolu de faire un effort pour arriver à la première habitation d'une seule traite.

à peu de distance nous trouvâmes une petite rivière, et un peu plus loin un ruisseau presque à

p76

sec. Après une heure de marche, toute cette belle pelouse qui commence au morne Brabant finit, et l'on entre sur un terrain couvert de rochers comme dans le reste de l'île. L'herbe cependant en est plus verte ; c'est un graminé à large feuille, très propre au pâturage.

Je passai à gué le bras de mer du Chalan, sur un banc de sable. Il est mal figuré sur le plan. La mer entre profondément dans les terres par un passage étroit, dont je pense qu'on pourrait faire un grand parc pour la pêche, en le barrant de claires-voies. Je trouvai sur sa rive gauche un ajoupa, où je me reposai.

à une demi-lieue de là, le sentier se divise en deux ; je pris celui de la gauche, qui entre dans les bois ; il me conduisit dans un grand chemin frayé de chariots. La vue des ornières, qui me désignaient le voisinage de quelque maison considérable, me

fit un grand plaisir : j' aimais encore mieux voir des pas de cheval que des pas d' homme. Nous arrivâmes à une habitation dont le maître était absent, ce qui nous fit revenir sur nos pas, et suivre un sentier du bois qui nous mena chez un habitant appelé M Delaunay. Il était temps d' arriver ; je ne pouvais plus me soutenir sur mes jambes, qui étaient très enflées. Il me prêta un cheval pour me rendre à deux lieues de là, à l' habitation des prêtres.

Je passai successivement la rivière de la Chaux, qui est fort encaissée, et celle des Créoles. à trois quarts de lieue de cette dernière, je traversai en pirogue une des anses du port du sud-est. Les bords en sont couverts de mangliers. Tout ce paysage est fort agréable ; il est coupé de collines couvertes d' habitations. De temps en temps on traverse des bouquets de bois remplis d' orangers. Il était six heures du soir quand j' arrivai chez le frère directeur de l' habitation. On me bassina les jambes d' eau de fleur de sureau et je me reposai avec grand plaisir.

Du 5.

Il n' y a qu' une lieue de là au grand port. Le frère me prêta un cheval, et j' arrivai à la ville sur les dix heures. C' est une espèce de bourg où il y a une douzaine de maisons. Les édifices les plus remarquables sont un moulin ruiné, et le gouvernement, qui ne vaut guère mieux. Derrière la ville est une grande montagne, et devant elle est la mer, qui forme en cet endroit une baie profonde de deux lieues, à compter des récifs de son ouverture, et de quatre lieues de longueur depuis la pointe des deux cocos jusqu' à celle du diable. Je descendis chez le curé.

Des 6, 7 et 8.

J' étais enchanté de mon hôte et du paysage que j' avais vu ; mais il faut se méfier des lieux où vient la fleur d' orange : le curé ne buvait que de l' eau, ainsi que ses paroissiens. Il faut souvent un mois de navigation pour venir du Port-Louis ; souvent les habitants sont exposés à manquer de tout ce qui vient d' Europe. Je fis part de mes provisions à M Delfolie ; c' était le nom du missionnaire, qui était un fort honnête homme.

Le port du sud-est fut d' abord habité par les hollandais ; on voit encore un de leurs anciens édifices qui sert de chapelle. On entre dans le port par deux passes, l' une à la pointe du diable pour les petits vaisseaux ; l' autre, plus considérable, à côté d' un îlot, vers le milieu. Il y a deux batteries à ces deux endroits, et une troisième appelée *batterie de la reine* , située au fond de la baie.

Si mon indisposition l' eût permis, j' aurais examiné les corps étrangers que la mer jette sur les

récifs, pour former quelques conjectures sur les terres qui sont au vent ; mais je pouvais à peine me soutenir ; la peau de mes jambes tomba même entièrement.

Voici les observations que je pus recueillir.

Les baleines entrent quelquefois dans le port du sud-est, où il serait aisé de les harponner. Cette côte est fort poissonneuse, et c' est l' endroit de l' île où l' on trouve les plus beaux coquillages, entre autres des olives et des vis. On me donna quelques huîtres violettes de l' embouchure de la rivière de la Chaux, et une espèce de cristallisation que l' on trouve au fond du lit de la rivière Sorbès, qui en est voisine.

Je vis pendant trois nuits une comète qui paraissait depuis quinze jours. Son noyau était pâle et nébuleux, sa queue blanche et très étendue ; les rayons en divergeaient peu. Je dessinai sa position dans le ciel, au dessous des trois-rois. Sa route était vers l' est, et sa queue dirigée à l' ouest. Le 6, à deux heures et demie du matin, elle me parut élevée de plus de 30 degrés sur l' horizon. Je ne pus rendre mon observation plus précise, faute d' instrument.

Je trouvai ici l' air d' une fraîcheur agréable, la campagne belle et fertile ; mais ce bourg est si désert, que dans un jour je ne vis passer que deux noirs sur la place publique.

Le 9 septembre.

Je me sentais assez rétabli pour continuer ma route dans des lieux habités. Je fixai ma couchée à quatre lieues de là, à l' embouchure de la grande

p77

rivière, qui est un peu plus grande que celle qui porte le même nom, près du Port-Louis.

Nous partîmes à six heures du matin, en suivant le rivage, qui est découpé d' anses où croissent des mangliers. Il est probable que la mer en a apporté les graines de quelque terre plus au vent. Nous longions sur la gauche une chaîne de montagnes élevées, couvertes de bois. La campagne est coupée de petites collines couvertes d' une herbe fraîche ; ce pays, où l' on élève beaucoup de bestiaux, est agréable à voir, mais fatigant à parcourir.

Après avoir marché deux lieues, nous vîmes sur une hauteur une belle maison de pierre. Je m' y arrêtai pour m' y reposer ; elle appartenait à un riche habitant, appelé la V. Il était absent. Sa femme était une grande créole sèche, qui allait

nu-pieds, suivant l' usage du canton. En entrant dans l' appartement, je la trouvai au milieu de cinq ou six filles, et d' autant de gros dogues qui voulurent étrangler mon chien ; on les mit à la porte, et madame de la V y posa en faction une négresse nue, qui n' avait pour tout habit qu' une mauvaise jupe. Je demandai à passer le temps de la chaleur. Après les premiers compliments, un des chiens trouva le moyen de rentrer dans la salle, et le vacarme recommença. Madame de la V tenait à la main une queue de raie épineuse ; elle en lâcha un coup sur les épaules nues de l' esclave, qui en furent marquées d' une longue taillade, et un revers sur le mâtin, qui s' enfuit en hurlant.

Cette dame me conta qu' elle avait manqué de se noyer en allant en pirogue harponner la tortue sur les brisants. Elle allait dans les bois à la chasse des noirs marrons ; elle s' en faisait honneur ; mais elle me dit que le gouverneur lui avait reproché de chasser le cerf, ce qui est défendu ; ce reproche l' avait outrée : " j' eusse mieux aimé, me dit-elle, qu' il m' eût donné un coup de poignard dans le coeur. "

à quatre heures après midi, je quittai cette bellone qui chassait aux hommes ; nous coupâmes par un sentier la pointe du diable, ainsi appelée parce que les premiers navigateurs y virent, dit-on, varier leur boussole sans en savoir la raison. Nous passâmes en canot l' embouchure de la grande rivière, qui n' est point fatigable à cause d' un banc de sable qui la traverse, et d' une cascade qu' elle forme à un demi-quart de lieue de là.

On a bâti sur sa rive gauche une redoute en terre, au commencement du chemin qui mène à Flacque : nous le suivîmes par l' impossibilité de marcher le long du rivage, tout rompu de roches. On rentre ici dans les bois, qui sont très beaux, et pleins d' orangers. à un quart de lieue de là, je trouvai une habitation dont le maître était absent : je m' y arrêtai.

J' avais marché deux heures et demie le matin, et autant l' après-midi.

Le 10 septembre.

Nous suivîmes la grande route de Flacque jusqu' à un quart de lieue au-delà de la rivière sèche, que nous passâmes à gué comme les autres ; ensuite, prenant à droite par un sentier, j' arrivai sur le bord de la mer à l' anse d' eau douce, où il y avait un poste de trente hommes.

Nous reprîmes le rivage, qui commence là à être praticable. Je passai, sur le dos de Côte, un petit bras de mer assez profond. De temps en temps le sable est couvert de rochers, jusqu' à une longue prairie couverte du même chiendent que j' avais trouvé

aux environs de belle-ombre. Toute cette partie est sèche et aride ; les bois sont petits et maigres, et s' étendent aux montagnes qu' on voit de loin : cette plaine, qui a trois grandes lieues, ne vaut pas grand' chose ; elle s' étend jusqu' à un établissement appelé les quatre cocos. Il n' y a d' autre eau que celle d' un puits saumâtre percé dans des rochers pleins de mine de fer.

Après dîner, un sentier sur la gauche nous mena dans les bois, où nous retrouvâmes des rochers. Nous arrivâmes sur le bord de la rivière de Flacque, à un quart de lieue de son embouchure : nous la traversâmes sur des planches. Je la côtoyai en traversant les habitations, qui y sont en grand nombre, et je vins descendre au magasin, situé sur la rive gauche. Il y avait un poste commandé par un capitaine de la légion, appelé M Gautier, qui m' offrit un gîte.

Le 11.

Je me reposai. Le quartier de Flacque est un des mieux cultivés de l' île : on en tire beaucoup de riz. Il y a une passe dans les récifs qui permet aux gaulettes de venir charger jusqu' à terre.

Le 12.

Mon hôte voulut m' accompagner une partie du chemin ; nous fûmes en pirogue jusqu' auprès du poste de Fayette. Presque toute la côte est couverte jusque là de roches brisées et de mangliers. Près du débarquement nous vîmes sur le sable des traces de tortue, ce qui nous fit mettre pied à terre ; mais nous ne trouvâmes que le nid. Nous passâmes à gué l' anse aux aigrettes, bras de mer assez large ;

p78

j' étais sur les épaules de mon noir : quand nous fûmes au milieu du trajet, la mer, qui montait, pensa le renverser : il eut de l' eau jusqu' au cou, et je fus bien mouillé. à quelque distance, nous en trouvâmes une autre, appelée l' anse aux requins. J' y remarquai de larges plateaux de rochers, percés d' un grand nombre de trous ronds d' un pied de diamètre ; quelques uns étaient de la profondeur de ma canne. Je présumai que quelque lave de volcan, ayant coulé jadis sur une portion de forêt, avait consumé les troncs des arbres, et conservé leur empreinte. Du poste de Fayette à la rivière du rempart, la prairie continue. Ce quartier est encore bien cultivé : nous y dînâmes. Je passai la rivière ; ensuite je continuai seul ma route jusqu' au-delà de la rivière des citronniers. Le soleil baissait déjà à

l' horizon, lorsque je rencontrai un habitant qui m' engagea fort honnêtement à entrer chez lui ; cet honnête homme s' appelait le sieur Gole.

Le 13 septembre.

Il m' offrit, le matin, son cheval pour me rendre à la ville, dont je n' étais plus éloigné que de cinq lieues. J' aurais bien voulu achever le tour de l' île, mais il y avait quatre lieues de pays inhabité, où l' on ne trouve pas d' eau. D' ailleurs, de la pointe des canonnières, je connaissais le rivage jusqu' au port.

J' acceptai l' offre de mon hôte. Je partis de ce quartier qu' on appelle la poudre-d' or, à cause, dit-on, de la couleur du sable, qui me parut blanc comme ailleurs. Je passai d' abord la rivière qui porte le nom du quartier. J' entrai ensuite dans de grands bois ; le sol est bon, mais il n' y a point d' eau. J' arrivai au quartier des pamplemousses : les terres en paraissent épuisées, parce qu' on les cultive depuis plus de trente ans sans les fumer. J' en passai la rivière à gué, ainsi que la rivière sèche et celle des lataniers, et j' arrivai le soir au port.

J' avais trouvé toutes les campagnes en rapport couvertes de pierres, excepté quelques cantons des pamplemousses.

Je n' ai vu sur ma route aucun monument intéressant.

Il y a trois églises dans l' île : la première au Port-Louis, la seconde au port du sud-est, et la troisième, qui est la plus propre, aux pamplemousses. Les deux autres ressemblent à de petites églises de village. On en avait construit une au Port-Louis sur un assez beau plan ; mais le comble en étant trop élevé, les ouragans ont fait fendre les murs qui le supportent. On s' en sert quelquefois au lieu de magasins, qui sont rares dans l' île. La plupart sont construits en bois ; c' est une matière qu' on ne devrait jamais employer pour les bâtiments publics, surtout ici, où les poutres ne durent pas plus de quarante ans, quand les caries ne les détruisent pas plus tôt. D' ailleurs, la pierre se rencontre partout, et l' île est entourée de corail, dont on fait de la chaux. La plus grande difficulté est aux fondations, où l' on est toujours obligé de faire sauter des roches avec de la poudre ; mais, tout compensé, je ne crois pas qu' un bâtiment en pierre coûte ici un tiers plus cher qu' un bâtiment en bois. Celui-ci, il est vrai, est bientôt prêt, mais bientôt ruiné. Les gens pressés de jouir ne jouissent jamais.

On compte que l' île a environ quarante-cinq lieues de tour. Elle est arrosée d' un grand nombre de ruisseaux fort encaissés : ils sortent du centre de l' île pour se rendre à la mer. Quoique nous fussions

dans la saison sèche, j' en ai traversé plus de vingt-quatre remplis d' une eau fraîche et saine. J' estime qu' il y a la moitié de l' île en friche, un quart de cultivé, un autre quart en pâturages bons et mauvais.

LETTRE 18

Sur le commerce, l' agriculture et la défense de l' île.

Une lettre ne suffirait pas pour détailler ces trois objets, qui sont immenses. à commencer par le premier, je ne connais point de coin de terre qui étende ses besoins si loin. Cette colonie fait venir sa vaisselle de Chine, son linge et ses habits de l' Inde, ses esclaves et ses bestiaux de Madagascar, une partie de ses vivres du cap de Bonne-Espérance, son argent de Cadix, et son administration de France. M De La Bourdonnais voulait en faire l' entrepôt du commerce de l' Inde, une seconde

p79

Batavia. Avec les vues d' un grand génie, il avait le faible d' un homme ; mettez-le sur un point, il en fera le centre de toutes choses.

Ce pays, qui ne produit qu' un peu de café, ne doit s' occuper que de ses besoins ; et il devrait se pourvoir en France, afin d' être utile, par sa consommation, à la métropole, à laquelle il ne rendra jamais rien. Nos denrées, nos draps, nos toiles, nos fabriques y suffisent, et les cotonnines de Normandie sont préférables aux toiles du Bengale qu' on donne aux esclaves. Notre argent seul devrait y circuler. On a imaginé une monnaie de papier, à laquelle personne n' a de confiance. Dans son plus grand crédit elle perd trente-trois et souvent cinquante pour cent. Il est impossible que ce papier perde moins : il est payable en France à six mois de vue, il faut six mois pour le voyage, six mois pour le retour ; voilà dix-huit mois. On compte ici qu' en dix-huit mois l' argent comptant placé dans le commerce maritime doit rapporter trente-trois pour cent. Celui qui reçoit du papier pour des piastres le regarde comme une marchandise qui court plus d' un risque.

Le roi paie tout ce qu' il achète un tiers au moins au-dessus de sa valeur : les grains des habitants, la construction de ses édifices, les fournitures et les

entreprises en tout genre. Un habitant vous fera un magasin pour vingt mille francs comptant ; si vous le payez en papier, c' est dix mille écus ; il n' y a pas là-dessus de dispute.

C' est pourtant la seule monnaie dont tout le monde est payé. On avait pensé qu' elle ne sortirait pas de l' île ; non seulement elle en sort, mais les piastres aussi, pour n' y jamais rentrer ; autrement la colonie manquerait de tout.

De tous les lieux étrangers où elle commerce, le seul indispensable à sa constitution présente est Madagascar, à cause des esclaves et des bestiaux.

Ses insulaires se contentaient autrefois de nos mauvais fusils, mais ils veulent aujourd' hui des piastres cordonnées : tout le monde se perfectionne.

Au reste, si on compte qu' il y ait un jour assez de superflu pour y faire fleurir le négoce, il faut se hâter de nettoyer le port. Il y a sept ou huit carcasses de vaisseaux qui y forment autant d' îles, que les madrépores augmentent chaque jour.

Il ne devrait être permis à personne de posséder des terres faciles à défricher et à la portée de la ville, sans les mettre en valeur. Personne ne devrait se faire concéder de grands et beaux terrains pour les revendre à d' autres. Les lois défendent ces abus, mais on ne suit pas les lois.

On devrait multiplier les bêtes de somme, surtout les ânes, si utiles dans un pays de montagnes : un âne porte deux fois la charge d' un noir. Le nègre ne coûte guère davantage, mais l' âne est plus fort et plus heureux.

On a fait beaucoup de lois de police sur ce qu' il convient de planter. Personne ne connaît mieux que l' habitant ce qui est de son intérêt et ce qui convient à son sol. Il vaudrait mieux trouver le moyen d' attacher l' agriculteur au champ qu' il cultive à regret ; car les ordonnances ne peuvent rien sur les sentiments.

Il y a un grand nombre de soldats inutiles auxquels on pourrait donner des terrains à cultiver, en faisant les avances du défriché : on pourrait les marier avec des négresses libres. Si on eût suivi ce plan, depuis dix ans l' île entière serait en rapport ; on aurait une pépinière de matelots et de soldats indiens. Cette idée est si simple, que je ne suis pas étonné qu' on l' ait méprisée.

Quant aux moyens à proposer pour adoucir l' esclavage des nègres, j' en laisse le soin à d' autres ; il y a des abus qui ne comportent aucune tolérance.

Si vous consultez sur la défense de l' île un officier de marine, il vous dira qu' une escadre suffit ; un ingénieur vous proposera des

fortifications ; un brigadier d' infanterie est persuadé qu' il ne faut que des régiments ; et l' habitant croit que l' île se défend d' elle-même. Les trois premiers objets dépendent de l' administration, et sont dispendieux et nécessaires en partie. Je m' arrêterai au dernier, afin de vous faire part de quelques vues économiques.

J' ai observé, en faisant le tour de l' île, qu' elle était entourée en grande partie, à quelque distance du rivage, d' une ceinture de brisants ; que là où cette ceinture n' est pas continuée, la côte est formée de rochers inabordables. Cette disposition m' a paru étonnante, mais elle est certaine. L' île serait inaccessible s' il ne se trouvait des passages

p80

dans les récifs. J' en ai compté onze : ils sont formés par le courant des rivières, qui se trouvent toujours vis-à-vis.

La défense extérieure de l' île consiste donc à interdire ces ouvertures. Quelques unes peuvent se fermer par des chaînes flottantes, les autres peuvent être défendues par des batteries posées sur le rivage.

Comme on peut naviguer en bateau entre les récifs et la côte, on pourrait se servir de chaloupes canonnières, dont le service me paraît fort commode, par la facilité d' avancer ses feux lorsque la passe se trouve à une grande distance du canon de la côte.

Derrière les récifs, le rivage est d' un abord aisé ; on descend sur un sable uni. On pourrait rendre ces endroits impraticables, ainsi qu' ils le sont devenus naturellement dans le fond des anses du port du sud-est. Il n' y a qu' à y planter des mangliers, la même espèce d' arbres qui y ont crû bien avant dans la mer en formant des forêts impénétrables : ce moyen est si facile que personne ne s' en avise. Dans les parties de la côte battues par les lames, s' il se trouve quelques plateaux de rochers accessibles, ces lieux n' étant jamais fort étendus, on peut les défendre par quelques pans de muraille sèche, par des chevaux de frise tout prêts à jeter à l' eau, par des raquettes qui croissent sur les lieux les plus secs : mais, pour peu qu' il y ait de sable au pied, les mangliers y viendront ; leurs branches et leurs racines s' entrelacent de telle sorte qu' aucun bateau n' y peut aborder. On néglige trop les moyens naturels de défense, les arbres, les

buissons épineux, etc. Ils ont cet avantage, qu' ils coûtent peu, et que le temps qui détruit les autres ne fait qu' augmenter ceux-ci. Voilà quant à la défense maritime.

Je considère l' île comme un cercle, et chaque rivière venant du centre comme un des rayons de ce cercle. On peut escarper, et planter de raquettes et de bambous, toutes les rives qui sont du côté de la ville, et découvrir à trois cents toises le bord opposé. Alors chaque terrain compris en deux ruisseaux devient un espace tout fortifié, et le canal de ces ruisseaux un fossé très dangereux. Tous les côtés par où l' ennemi voudrait les passer seraient découverts, tous ceux que l' habitant défendrait seraient protégés : l' ennemi n' arriverait à la ville qu' à travers mille difficultés. Ce système de défense peut s' appliquer à toutes les îles de peu d' étendue ; les eaux y coulent toujours du centre à la circonférence.

Des deux ailes de montagnes qui embrassent la ville et le port, il n' y a guère à défendre que la partie qui regarde la mer ; on bâtirait sur l' île aux tonneliers une citadelle, dont les batteries, placées dans des espèces de chemins couverts, donneraient des feux rasants : on y mettrait beaucoup de mortiers, si redoutés des vaisseaux. à droite et à gauche jusqu' aux mornes, on saisirait le terrain par des lignes de fortifications respectables. La nature en a déjà fait une partie des frais sur la droite ; la rivière des lataniers protège tout ce front.

Le fond du bassin, formé derrière la ville par les montagnes, comprend un vaste terrain, où l' on peut rassembler tous les habitants de l' île et leurs noirs. Le revers de ces montagnes est inaccessible, ou peut l' être à peu de frais.

Il y a même un avantage fort rare : c' est qu' au fond de ce bassin, dans la partie la plus élevée de la montagne, à l' endroit appelé le pouce, il se trouve un espace considérable, planté de grands arbres, où coulent deux ou trois ruisseaux d' une eau très saine ; on ne peut y monter de la ville que par un sentier très difficile ; on a essayé d' y faire, à force de mines, un grand chemin pour communiquer de là dans l' intérieur de l' île ; mais le revers de ces montagnes est d' un escarpement effroyable ; il n' y a guère que des nègres ou des singes qui puissent y grimper. Quatre cents hommes dans ce poste, avec des vivres, ne pourraient jamais y être forcés ; toute la garnison même peut s' y retirer.

Si à des moyens naturels de défense on ajoute ceux qui dépendent de l' administration, une escadre et des troupes, voici les obstacles que

l'ennemi aura à surmonter :

- 1 il sera obligé de livrer un combat en mer ;
- 2 en supposant l'escadre vaincue, elle peut retarder la descente du vainqueur, en le forçant de dériver, dans le combat, sous le vent de l'île ;
- 3 il lui reste à vaincre les difficultés du débarquement ; il ne peut attaquer la côte que par des points, et jamais sur un grand front ;
- 4 chaque passage de ruisseau lui coûte un combat très désavantageux, si on le force à se présenter toujours à découvert ;
- 5 il est obligé de faire le siège de la ville par un côté peu étendu, sous le feu des mornes qui le commandent, et d'ouvrir la tranchée dans les rochers ;
- 6 la garnison, contrainte d'abandonner la ville, trouve au haut des montagnes un réduit sûr et pourvu d'eau, où elle peut elle-même recevoir des secours de l'intérieur de l'île.

Ce serait ici le lieu de vous parler de la défense de l'île de Bourbon, voisine de celle-ci : mais je ne la connais pas. Je sais seulement qu'elle est inabordable,

p81

bien peuplée, et qu'il y croît plus de blés qu'elle n'en peut consommer ; cependant j'entends dire à tout le monde que le sort de Bourbon est attaché à celui de l'île-De-France. Serait-ce parce que la caisse militaire est ici ?

LETTRE 19

Départ pour France. Arrivée à Bourbon.
Ouragan.

Après avoir reçu la permission de retourner en France, je me disposai à m'embarquer sur l'*indien*, vaisseau de 64 canons.

Je donnai la liberté à Duval, cet esclave qui portait votre nom ; je le confiai à un honnête homme du pays, jusqu'à ce qu'il eût acquitté par son travail quelque argent dont il était redevable à l'administration. S'il eût parlé français, je l'aurais gardé avec moi. Il me témoigna par ses larmes le regret qu'il avait de me quitter ; il m'y paraissait plus sensible qu'au plaisir d'être libre. Je proposai à Côte d'acheter sa liberté, s'il voulait s'attacher à ma fortune ; il m'avoua qu'il avait dans l'île une maîtresse, dont il ne pouvait se

détacher. Le sort des esclaves du roi est supportable ; il se trouvait heureux ; c' était plus que je ne pouvais lui promettre. J' aurais été très aise de ramener mon pauvre favori dans sa patrie ; mais quelques mois avant mon départ on me prit mon chien ; je perdis en lui un ami fidèle que j' ai souvent regretté.

Quelques jours avant de partir je revis Autourou, cet insulaire de Taïti, que l' on ramenait dans son pays après lui avoir fait connaître les moeurs de l' Europe. Je l' avais trouvé, à son passage, franc, gai, un peu libertin ; à son retour je le voyais réservé, poli et maniéré. Il était enchanté de l' opéra de Paris, dont il contrefaisait les chants et les danses. Il avait une montre dont il désignait les heures par leur usage ; il y montrait l' heure de se lever, de manger, d' aller à l' opéra, de se promener, etc. Cet homme était plein d' intelligence ; il exprimait par ses signes tout ce qu' il voulait. Quoique les hommes de Taïti passent pour n' avoir eu aucune communication avec les autres nations avant l' arrivée de M De Bougainville, j' observai cependant un mot de leur langue et un usage qui leur sont communs avec différents peuples. *matté*, en langue taïtienne, veut dire tuer.

Le *matar* des espagnols, le *mat* des persans, ont la même signification. Les taïtiens ont aussi coutume de se dessiner la peau, comme beaucoup de peuples de l' ancien et du nouveau continent. Ils connaissaient le fer, qu' ils n' avaient pas ; ils l' appelaient *aurou* , et en demandaient avec empressement ; ils avaient des maladies vénériennes, qui viennent, dit-on, du nouveau-monde ; mais toutes ces analogies ne suffisent pas pour remonter à l' origine d' une nation ; les folies, les besoins, les maux de l' espèce humaine paraissent neutralisés chez tous les peuples. Un moyen plus sûr de les distinguer serait la connaissance de leurs langues. Toutes les nations de l' Europe mangent du pain ; mais les russes l' appellent (...), les allemands (...), les latins (...), les bas-bretons (...). Un dictionnaire encyclopédique des langues serait un ouvrage très philosophique.

Autourou paraissait s' ennuyer beaucoup à l' île-De-France ; il se promenait toujours seul. Un jour je l' aperçus dans une méditation profonde ; il regardait, à la porte de la prison, un noir esclave à qui on rivait une grosse chaîne autour du cou. C' était un étrange spectacle pour lui qu' un homme de sa couleur traité ainsi par des blancs qui l' avaient comblé de bienfaits à Paris ; mais il ne savait pas que ce sont les passions des hommes qui les portent au delà des mers, et que la morale, qui

balance ces passions en Europe, reste en-deçà des tropiques.

Je m'embarquai le 9 novembre 1770 ; plusieurs malabares vinrent m'accompagner jusqu' au bord de la mer : ils me souhaitèrent, en pleurant, un prompt retour. Ces bonnes gens ne perdent jamais l'espérance de revoir ceux qui leur ont rendu quelque service. Je reconnus parmi eux un maître charpentier, qui avait acheté mes livres de géométrie, quoiqu' il sût à peine lire ; c' était le seul homme de l' île qui en eût voulu.

Nous restâmes onze jours en rade, retenus par le calme. Le 20 au soir nous appareillâmes, et le 21, à trois heures après-midi, nous mouillâmes à Bourbon, dans la rade de Saint-Denis.

Cette île est à quarante lieues sous le vent de l' île-De-France. Il ne faut qu' un jour pour aller à Bourbon, et souvent un mois pour en revenir : elle paraît de loin comme une portion de sphère ; ses montagnes sont fort élevées. On y cultive, dit-on, la terre à huit cents toises de hauteur ; on donne seize cents toises d' élévation au sommet

p82

des trois-salases, qui sont trois pics inaccessibles. Ses rivages sont très escarpés ; la mer y roule sans cesse de gros galets ; ce qui ne permet qu' aux pirogues d' aborder sans se briser. On a construit à Saint-Denis, pour le débarquement des chaloupes, un pont-levis soutenu par des chaînes de fer ; il avance sur la mer de plus de quatre-vingts pieds. à l' extrémité de ce pont est une échelle de corde où grimpent ceux qui veulent aller à terre. Dans tout le reste de l' île on ne peut débarquer qu' en se jetant à l' eau.

Comme l' *indien* devait rester trois semaines au mouillage pour charger du café, plusieurs passagers résolurent de rester quelques jours dans l' île, et d' aller même attendre à Saint-Paul, sept lieues sous le vent, que notre vaisseau vînt y compléter sa cargaison.

Je me décidai moi-même à descendre à terre, par la disette de vivres où nous nous trouvions à bord, et par l' exemple du capitaine et d' un grand nombre d' officiers de différents vaisseaux.

Le 25, après midi, je m'embarquai seul dans une petite yole ; et, malgré la brise, qui était très violente, à force de gouverner à la lame, je débarquai au pont. Nous fûmes une heure et demie à faire ce trajet, qui n' a pas une demi-lieue.

Je fus saluer l' officier commandant ; il m' apprit

qu' il n' y avait point d' auberge à Saint-Denis, ni dans aucun endroit de l' île ; que les étrangers avaient coutume de loger chez ceux des habitants avec lesquels ils faisaient quelque commerce. La nuit s' approchait ; et n' ayant aucune affaire à traiter, je me préparais à retourner à bord, lorsque cet officier m' offrit un lit.

Je fus ensuite saluer M De Crémon, commissaire-ordonnateur, qui m' offrit sa maison pour le temps que je voudrais passer à terre. Cette offre me fut d' autant plus agréable que j' avais envie de voir le volcan de Bourbon, où je savais que M De Crémon avait fait un voyage.

Mais je n' en ai pas trouvé l' occasion. Le chemin en est très difficile ; peu d' habitants le connaissaient, et il fallait s' absenter de Saint-Denis six ou sept jours.

Du 25 jusqu' au 30, la brise fut si forte que peu de chaloupes de la rade vinrent à terre. Notre capitaine profita d' un moment favorable pour retourner à son bord, où ses affaires l' appelaient ; mais le mauvais temps l' empêcha de redescendre. Cette brise, qui vient toujours du sud-est, se lève à six heures du matin, et finit à dix heures du soir. Dans cette saison, elle durait le jour et la nuit avec une violence égale.

Le 1^{er} décembre, le vent s' apaisa ; mais il s' éleva de la pleine mer une lame monstrueuse qui brisait sur le rivage avec tant de violence, que la sentinelle du pont fut obligée de quitter son poste.

Le haut des montagnes se couvrait de nuages épais qui n' avaient point de cours. Le vent soufflait encore un peu de la partie du sud-est, mais la mer venait de l' ouest. On voyait trois grosses lames se succéder continuellement ; on les distinguait le long de la côte comme trois longues collines. Il se détachait de leur partie supérieure des jets d' eau qui formaient une espèce de crinière.

Elles s' élançaient sur le rivage en formant une voûte qui, se roulant sur elle-même, s' élevait en écume à plus de cinquante pieds de haut.

On respirait à peine ; l' air était lourd, le ciel obscur ; des nuées de corbigeaux et de paille-en-culs venaient du large, et se réfugiaient sur la côte.

Les oiseaux de terre et les animaux paraissaient inquiets ; les hommes même sentaient une frayeur secrète à la vue d' une tempête affreuse au milieu du calme.

Le 2 au matin, le vent tomba tout-à-fait, et la mer augmenta : les lames étaient plus nombreuses, et venaient de plus loin. Le rivage, battu des flots, était couvert d' une mousse blanche comme la neige, qui s' y entassait comme des ballots de coton. Les vaisseaux en rade fatiguaient beaucoup

sur leurs câbles.

On ne douta plus que ce ne fût l' ouragan. On tira bien avant sur la terre les pirogues qui étaient sur le galet ; et chacun se hâta de soutenir sa maison avec des cordes et des solives.

Il y avait au mouillage *l' indien*, *le penhièvre*, *l' amitié*, *l' alliance*, *le grand-Bourbon*, *le géryon* , une goëlette, et un petit bateau. La côte était bordée de monde, qu' attiraient le spectacle de la mer et le danger des vaisseaux.

Sur le midi, le ciel se chargea prodigieusement et le vent commença à fraîchir du sud-est. On craignit alors qu' il ne tournât à l' ouest, et qu' il ne jetât les vaisseaux sur la côte. On leur donna, de la batterie, le signal du départ, en hissant le pavillon et tirant deux coups de canon à boulet. Aussitôt ils coupèrent leurs câbles et appareillèrent. *le penhièvre* abandonna sa chaloupe, qu' il ne put rembarquer. *l' indien*, mouillé plus au large, fit vent en arrière sous ses quatre voiles majeures. Les autres s' éloignèrent successivement. Des noirs qui étaient dans une chaloupe se réfugièrent à bord de *l' amitié* . Le petit bateau et la goëlette se trouvaient déjà dans les lames, où ils disparaissaient de temps en temps ; ils semblaient

p83

craindre de se mettre au large : enfin ils appareillèrent les derniers, attirant à eux l' inquiétude et les voeux de tous les spectateurs. Au bout de deux heures toute cette flotte disparut dans le nord-ouest, au milieu d' un horizon noir. à trois heures après midi, l' ouragan se déclara avec un bruit effroyable ; tous les vents soufflèrent successivement. La mer battue, agitée dans tous les sens, jetait sur la terre des nuages d' écume, de sable, de coquillages et de pierres. Des chaloupes qui étaient en radoub à cinquante pas du rivage furent ensevelies sous le galet ; le vent emporta un pan de la couverture de l' église, et la colonnade du gouvernement. L' ouragan dura toute la nuit, et ne cessa que le 3 au matin.

Le 6, deux navires revinrent au mouillage ; c' étaient le petit bateau et la goëlette : ils apportaient une lettre du *penhièvre* , qui avait perdu son grand mât de perroquet. Pour eux, ils n' avaient éprouvé aucun accident. En tout, les petites destinées sont les plus heureuses. Le 8, *le géryon* parut. Il avait relâché à l' île-De-France ; il nous apprit que la tempête

y avait fait périr, à l'ancre, la flûte du roi
la Garonne.

Enfin, jusqu'au 19, on eut successivement nouvelle de tous les vaisseaux, à l'exception de *l'amitié* et de *l'indien*. La force et la grandeur de *l'indien* semblaient le mettre à l'abri de tous les événements, et nous ne doutâmes pas qu'il n'eût continué sa route pour faire ses vivres au cap de Bonne-Espérance, et de là aller en France. Je savais d'ailleurs que c'était le projet du capitaine.

Le 19 au matin, on signala un vaisseau ; c'était *la normande*, flûte du roi ; elle passa devant Saint-Denis, et fut mouiller à Saint-Paul. Elle venait de l'île-De-France, et allait chercher des vivres au Cap. Cette occasion nous parut très-favorable. Il y avait un autre officier avec moi ; nous résolûmes d'en profiter.

Monsieur et Mademoiselle De Crémon nous firent faire des lits et du linge pour le bord, et nous procurèrent des chevaux et des guides pour aller à Saint-Paul. Un de leurs parents nous y accompagna.

Je n'avais descendu à terre qu'un peu de linge ; tous mes effets étaient sur *l'indien*.

Nous partîmes le 20, à onze heures du matin.

Il y avait sept lieues à faire. La flûte partait le soir ; il n'y avait pas de temps à perdre. Nous prîmes congé de nos hôtes.

Nos chevaux grimpèrent d'abord la montagne de Saint-Denis, par des chemins en zig-zag, pavés de pierres pointues : ils étaient très vigoureux, et leur pas était sûr, quoiqu'ils ne fussent pas ferrés, suivant l'usage du pays.

à deux lieues et demie de Saint-Denis, nous trouvâmes, sur le bord d'un ruisseau, à l'ombre de citronniers, un dîner que Mademoiselle De Crémon nous avait fait préparer.

Après dîner, nous descendîmes, et montâmes la grande-chaloupe. C'est un vallon affreux, formé par deux montagnes parallèles et très escarpées : nous fîmes à pied une partie de ce chemin, que la pluie rendait dangereux. Nous nous trouvâmes au fond entre les deux montagnes, dans une des plus étranges solitudes que j'aie jamais vues ; nous étions comme entre deux murailles, le ciel sur notre tête et la mer sur notre droite. Nous passâmes le ruisseau, et nous parvînmes enfin sur le bord opposé de la chaloupe ; il règne au fond de ce gouffre un calme éternel, quoique le vent soit très frais sur la montagne.

à deux lieues de Saint-Paul, nous entrâmes dans une vaste plaine sablonneuse qui s'étend jusqu'à la ville. Elle est bâtie comme celle de Saint-Denis.

Ce sont de grands emplacements bien alignés, entourés de haies, au milieu desquels est une case où loge une famille. Ces villes ont l' air de grands hameaux. Saint-Paul est situé sur le bord d' un étang d' eau douce, dont on pourrait, je crois, faire un port.

Il était nuit quand nous y arrivâmes ; nous étions très fatigués, et nous ne savions où loger, ni même où trouver du pain ; car il n' y a point de boulanger à Saint-Paul.

Mon premier soin fut de parler au capitaine de *la normande* , que je trouvai heureusement à terre. Il me dit qu' il ne se chargerait point de notre passage sans un ordre du gouverneur de l' île-De-France, qui alors était à Saint-Denis ; qu' au reste, il ne partait que le lendemain matin. Sur-le-champ j' écrivis au gouverneur et à Mademoiselle De Crémon. Je donnai mes deux lettres à un noir, en lui promettant une récompense s' il était de retour le lendemain à huit heures du matin. Il en était dix du soir, et il avait quatorze lieues à faire. Il partit à pied.

Je fus trouver mes camarades qui soupaient chez le garde-magasin. On nous logea dans une maison appartenante au roi. Il n' y avait d' autres meubles que des chaises, dont nous fîmes des lits : de grand matin nous étions debout. à neuf heures nous vîmes arriver, avec les réponses à mes lettres, un noir que mon commissionnaire avait fait partir à sa place. Je le payai bien, et je fus trouver le capitaine, pour lui remettre la lettre du

p84

gouverneur. Quel fut notre étonnement, lorsque nous vîmes qu' il laissait la chose à sa discrétion ! Enfin, après plusieurs négociations, et après avoir donné des billets pour les frais de notre passage, il consentit à nous embarquer. Le départ du vaisseau fut remis au lendemain.

Voici ce que j' ai pu recueillir sur Bourbon. On sait que ses premiers habitants furent des pirates qui s' allièrent avec des négresses de Madagascar. Ils vinrent s' y établir vers l' an 1657. La compagnie des Indes avait aussi à Bourbon un comptoir, et un gouverneur qui vivait avec eux dans une grande circonspection. Un jour le vice-roi de Goa vint mouiller à la rade de Saint-Denis, et fut dîner au gouvernement. à peine venait-il de mettre pied à terre, qu' un vaisseau pirate de cinquante pièces de canon vint mouiller auprès du sien, et s' en empara. Le capitaine descendit

ensuite, et fut demander à dîner au gouverneur. Il se mit à table entre lui et le portugais, à qui il déclara qu' il était son prisonnier.

Quand le vin et la bonne chère eurent mis le marin de bonne humeur, M Desforges (c' était le gouverneur) lui demanda à combien il fixait la rançon du vice-roi. Il me faut, dit le pirate, mille piastres. C' est trop peu, répondit M Desforges, pour un brave homme comme vous, et un grand seigneur comme lui. Demandez beaucoup, ou rien. Eh bien ! Qu' il soit libre, dit le généreux corsaire. Le vice-roi se rembarqua sur-le-champ, et appareilla, fort content d' en sortir à si bon marché. Ce service du gouverneur a été récompensé depuis peu par la cour de Portugal, qui a envoyé l' ordre de Christ à son fils. Le pirate s' établit ensuite dans l' île avec tous les siens, et fut pendu long-temps après l' amnistie qu' on avait publiée en leur faveur, et dans laquelle il avait oublié de se faire comprendre. Cette injustice fut commise par un conseiller qui voulut s' approprier sa dépouille ; mais cet autre fripon, à quelque temps de là, fit une fin presque aussi malheureuse, quoique la justice des hommes ne s' en mêlât pas. Il n' y a pas long-temps qu' un de ces anciens écumeurs de mer, appelé *Adam* , vivait encore. Il est mort âgé de cent quatre ans.

Lorsque des occupations plus paisibles eurent adouci leurs moeurs, il ne leur resta plus qu' un certain esprit d' indépendance et de liberté, qui s' adoucit encore par la société de beaucoup d' honnêtes gens qui vinrent s' établir à Bourbon pour s' y livrer à l' agriculture. On compte soixante mille noirs à Bourbon ; et cinq mille habitants. Cette île est trois fois plus peuplée que l' île-De-France, dont elle dépend pour le commerce extérieur. Elle est aussi bien mieux cultivée. Elle avait produit, cette année, vingt mille quintaux de blé, et autant de café, sans le riz et les autres denrées qu' elle consomme. Les troupeaux de boeufs n' y sont pas rares. Le roi paie le cent pesant de blé 15 livres ; et les habitants vendaient le quintal de café 45 livres en piastres, ou 70 livres en papier.

Le principal lieu de Bourbon est Saint-Denis, où résident le gouverneur et le conseil. On n' y voit de remarquable qu' une redoute fermée, construite en pierre, mais qui est située trop loin de la mer ; une batterie devant le gouvernement, et le pont-levis dont j' ai parlé. Il y a derrière la ville une grande plaine qu' on appelle *le champ de Lorraine* .

Le sol m' a paru plus sablonneux à Bourbon qu' à l' île-De-France : il est mêlé, à quelque distance

du rivage, du même galet roulé dont les bords de la mer sont couverts : ce qui prouve qu' elle s' en est éloignée, ou que l' île s' est élevée : ce qui me paraît possible, si l' on en juge par l' inspection des montagnes, lézardées et brisées dans leur intérieur. Dans les spéculations sur la nature, les opinions opposées se présentent toujours avec une vraisemblance presque égale. Souvent les mêmes effets résultent des causes contraires. Cette observation peut s' étendre fort loin, et doit nous porter à être fort modérés dans nos jugements. Un vieillard âgé de plus de quatre-vingts ans m' assura qu' il avait été un de ceux qui prirent possession de l' île-De-France lorsque les hollandais l' abandonnèrent. On y avait détaché douze français qui y abordèrent le matin ; et dans l' après-midi de ce jour même, un vaisseau anglais y mouilla dans la même intention.

Les moeurs des anciens habitants de Bourbon étaient fort simples. La plupart des maisons ne fermaient pas ; une serrure même était une curiosité. Quelques uns mettaient leur argent dans une écaille de tortue au-dessus de leur porte. Ils allaient nu-pieds, s' habillaient de toile bleue, et vivaient de riz et de café ; ils ne tiraient presque rien d' Europe, contents de vivre sans luxe, pourvu qu' ils véussent sans besoins. Ils joignaient à cette modération les vertus qui en sont la suite, de la bonne foi dans le commerce, et de la noblesse dans les procédés. Dès qu' un étranger paraissait, les habitants venaient, sans le connaître, lui offrir leur maison.

La dernière guerre de l' Inde a altéré un peu ces moeurs. Les volontaires de Bourbon s' y sont distingués par leur bravoure ; mais les étoffes de l' Asie et les distinctions militaires de France sont entrées dans leur île. Les enfants, plus riches que

p85

leurs pères, veulent être plus considérés. Ils n' ont pas su jouir d' un bonheur ignoré : ils vont chercher en Europe des plaisirs et des honneurs, en échange de l' union des familles et du repos de la vie champêtre. Comme l' attention des pères se porte principalement sur leurs garçons, ils les font passer en France, d' où ils reviennent rarement. Il arrive de là que l' on compte dans l' île plus de cinq cents filles à marier, qui vieillissent sans trouver de parti.

Nous nous embarquâmes sur *la normande* le 21 au

soir. Nous trouvâmes une caisse de vin, de liqueurs, de café, etc., que Monsieur et Mademoiselle De Crémon avaient fait mettre à bord pour notre usage. Nous avons trouvé dans leur maison la cordialité des anciens habitants de Bourbon et la politesse de Paris.
Je suis, etc.
à Bourbon, ce 21 décembre 1770.

LETTRE 20

Départ de Bourbon. Arrivée au Cap.
Nous sortîmes à dix heures du soir de la baie de Saint-Paul ; la mer y est plus calme et le mouillage plus sûr qu' à Saint-Denis, dont la rade est gâtée par une quantité prodigieuse d' ancres abandonnées par les vaisseaux. Leurs câbles s' y coupent fort promptement : cependant les marins préfèrent Saint-Denis.
Dans un coup de vent du large on ne peut sortir de la baie de Saint-Paul ; et si un vaisseau était jeté en côte, tout l' équipage périrait, la mer brisant sur un sable fort élevé.
Le 23, nous perdîmes Bourbon de vue ; les services que nous avons reçus de Monsieur et de Mademoiselle De Crémon pendant notre séjour, les vents favorables, une bonne table, et la société d' un capitaine très honnête, M De Rosbos, nous disposaient au plaisir de retrouver *l' indien* .
Nous plaignions les passagers de ce vaisseau, qui avaient eu à éprouver le mauvais temps et la disette de vivres.
On compte neuf cents lieues de Bourbon au Cap ; le 6 janvier 1771, nous vîmes le matin la pointe de Natal, à dix lieues devant nous ; nous comptons dans trois jours être à bord de *l' indien* . Nous avons eu jusqu' à ce jour vent arrière ; il fit calme le soir, et une chaleur étouffante. à minuit le ciel était très enflammé d' éclairs, et l' horizon couvert partout de grands nuages redoublés ; la mer étincelait de poissons qui s' agitaient autour du vaisseau.
à trois heures de nuit, le vent contraire s' éleva de l' ouest avec tant de violence, qu' il nous obligea de mettre à la cape sous la misaine. La tempête jeta à bord un petit oiseau semblable à une mésange. L' arrivée des oiseaux de terre sur les vaisseaux est toujours signe d' un très mauvais temps, car c' est une preuve que le foyer de la tempête est fort avant dans les terres.
Le troisième jour du coup de vent, nous nous aperçûmes que notre mâât de misaine avait fait un effort à quatre pieds au-dessus du gaillard ; on

serra la voile, on relia le mât de cordage et de pièces de bois, et nous tînmes la cape sous la grande voile.

La mer était monstrueuse, et nous cachait l' horizon ; on fut fort surpris de voir, à une portée de canon, un vaisseau hollandais manoeuvrant comme nous : il fut impossible de lui parler. Le cinquième jour, le vent s' apaisa ; on examina notre mât de misaine, qui se trouva absolument rompu. Cet accident nous fit redoubler de vœux pour l' arrivée au Cap.

Le gros temps nous avait fait perdre du chemin, suivant l' ordinaire ; il succéda du calme qui nous fit perdre du temps.

Le 12, nous retrouvâmes le vaisseau hollandais, et nous lui parlâmes. Il eut la précaution de ne se laisser approcher que ses mèches allumées et ses canons détapés : il venait de Batavia, il allait au Cap.

Enfin, le 16 janvier, nous eûmes l' après-midi la vue du Cap à tribord ; nous louvoyâmes toute la nuit. Le 17 au matin, il s' éleva une brise très violente ; le ciel était couvert d' une brume épaisse qui nous cachait absolument la terre ; nous allions manquer l' entrée de la baie, lorsque nous aperçûmes par notre travers, dans une éclaircie, un coin de la montagne de la table ; alors nous serrâmes le vent, et vers midi nous nous trouvâmes près de la côte, qui est très élevée. Elle est absolument dépouillée d' arbres ; sa partie supérieure est à pic, formée de couches de rochers parallèles ; le pied est arrondi en croupe. Elle ressemble à d' anciennes murailles de fortifications avec leurs talus.

Nous longeâmes la terre ; à midi, nous nous trouvâmes derrière la montagne du lion, qui, de loin, ressemble à un lion en repos. Sa tête est détachée, et formée d' un gros rocher dont les assises représentent la crinière. Le corps est composé de croupes de différentes collines. De la tête du lion, on signale les vaisseaux par un pavillon.

En cet endroit le vent nous manqua, parceque le lion nous mettait à l' abri ; il fallait, pour entrer

p86

dans la baie, passer entre l' île Roben, que nous voyions à gauche devant nous, et une langue de terre appelée *la pointe aux pendus* , qui se trouve au pied du lion. Nous en étions à deux portées de canon, et notre impatience redoublait.

C' est de là que l' on aperçoit les vaisseaux en rade, et l' *indien* n' en devait pas être le moins remarquable.

Enfin, la marée nous avançant peu à peu, nous vîmes, des hunes, se développer successivement douze vaisseaux qui étaient au mouillage ; mais aucun d' eux ne portait le pavillon français : c' était la flotte de Batavia.

Nous jetâmes l' ancre à l' entrée de la baie ; à trois heures après midi, le capitaine du port vint à bord, et nous assura que l' *indien* n' avait point paru.

Nous voyions au fond de la baie la montagne de la table, la terre la plus élevée de toute cette côte. Sa partie supérieure est de niveau, et escarpée de tous côtés comme un autel ; la ville est au pied, sur le bord de la baie. Il s' amasse souvent, sur la table, une brume épaisse, entassée, et blanche comme la neige. Les hollandais disent alors que *la nappe est mise* . Le commandant de la rade hisse son pavillon ; c' est un signal aux vaisseaux de se tenir sur leurs gardes, et une défense aux chaloupes de mettre en mer. Il descend de cette nappe des tourbillons de vent mêlé de brouillard, semblables à de longs flocons de laine. La terre est obscurcie de nuages de sable, et souvent les vaisseaux sont contraints d' appareiller. Dans cette saison cette brise ne s' élève guère que sur les dix heures du matin, et dure jusqu' au soir. Les marins aiment beaucoup la terre du Cap, mais ils en craignent la rade, qui est encore plus dangereuse depuis le mois d' avril jusqu' en septembre.

En 1722, toute la flotte des Indes y périt à l' ancre, à l' exception de deux vaisseaux. Depuis ce temps, il n' est plus permis à aucun hollandais d' y mouiller au delà du 6 mars. Ils vont à Falsebaye, où ils sont à l' abri.

On avait essayé de joindre la pointe aux pendus à l' île Roben, pour faire de la rade un port qui n' eût qu' une ouverture ; mais on a fait des travaux inutiles.

Je comptais descendre le soir même ; la brise m' en empêcha.

De grand matin, *la normande* alla mouiller plus près de la ville. Elle est formée de maisons blanches bien alignées, qui ressemblent de loin à de petits châteaux de cartes.

Au lever du soleil, trois chaloupes joliment peintes nous abordèrent. Elles étaient envoyées par des bourgeois, qui nous invitaient à descendre chez eux pour y loger. Je descendis dans la chaloupe d' un allemand, qui m' assura que, pour mon argent, je serais très bien chez M Nedling, aide-de-camp de la bourgeoisie.

En traversant la rade, je réfléchissais à l'embarras singulier où j'allais me trouver, sans habits, sans argent, sans connaissances, chez des hollandais, à l'extrémité de l'Afrique ; mais je fus distrait de mes réflexions par un spectacle nouveau. Nous passions auprès de quantité de veaux marins couchés sans inquiétude sur des paquets de goémon flottant, semblable à ces longues trompes avec lesquelles les bergers rappellent leurs troupeaux ; des pingoins nageaient tranquillement à la portée de nos rames, les oiseaux marins venaient se reposer sur les chaloupes, et je vis même, en descendant sur le sable, deux pélicans qui jouaient avec un gros dogue, et lui prenaient la tête dans leur large bec. Je concevais une bonne opinion d'une terre dont le rivage était hospitalier, même aux animaux. Au Cap, ce 20 janvier 1771.

LETTRE 21

Du Cap. Voyage à Constance et à la montagne de la table.

Les rues du Cap sont très bien alignées. Quelques unes sont arrosées de canaux, et la plupart sont plantées de chênes. Il m'était fort agréable de voir ces arbres couverts de feuilles au mois de janvier. La façade des maisons était ombragée de leur feuillage ; et les deux côtés de la porte étaient bordés de sièges en briques ou en gazon, où des dames fraîches et vermeilles étaient assises. J'étais ravi de voir enfin une architecture et des physionomies européennes.

Je traversai avec mon guide une partie de la place, et j'entrai chez Madame Nedling, grosse hollandaise fort gaie. Elle prenait le thé au milieu de sept ou huit officiers de la flotte, qui fumaient leur pipe. Elle me fit voir un appartement fort propre, et m'assura que tout ce qui était dans la maison était à mon service.

Quand on a vu une ville hollandaise, on les a toutes vues : de même, chez les habitants, l'ordre d'une maison est celui de toutes les autres. Voici quelle était la police de celle de Madame Nedling. Il y avait toujours dans la salle de compagnie une table couverte de pêches, de melons, d'abricots, de raisins, de poires, de fromages, de beurre frais, de pain, de vin, de tabac et de pipes. à huit heures, on servait le thé et le café ; à midi, un dîner

très abondant en gibier et en poisson ; à quatre heures, le thé et le café ; à huit, un souper comme le dîner. Ces bonnes gens mangeaient toute la journée.

Le prix de ces pensions n'allait pas autrefois à une demi-piastre, ou cinquante sous de France, par jour ; mais des marins français, pour se distinguer des autres nations, le mirent à une piastre, et c'est aujourd'hui pour eux leur taux ordinaire.

Ce prix est excessif, vu l'abondance des denrées : il est vrai que ces endroits sont beaucoup plus honnêtes que nos meilleures auberges. Les domestiques de la maison sont à votre disposition ; on invite à dîner qui l'on veut ; on peut passer quelques jours à la campagne de l'hôte, se servir de sa voiture, tout cela sans payer.

Après dîner, je fus voir le gouverneur, M De Tolback, vieillard de quatre-vingts ans, que son mérite avait placé à la tête de cette colonie depuis cinquante ans. Il m'invita à dîner pour le lendemain. Il avait appris ma position, et y parut sensible.

Je fus me promener ensuite au jardin de la compagnie. Il est divisé en grands carrés arrosés par un ruisseau. Chaque carré est bordé d'une charmille de chêne de vingt pieds de hauteur. Ces palissades mettent les plantes à l'abri du vent, qui est toujours très violent : on a même eu la précaution de défendre les jeunes arbres des avenues par des éventails de roseau.

Je vis, dans ce jardin, des plantes de l'Asie et de l'Afrique, mais surtout des arbres de l'Europe couverts de fruits, dans une saison où je ne leur avais jamais vu de feuilles.

Je me rappelai qu'un officier de la marine du roi, appelé le vicomte du Chaila, m'avait donné en partant de l'île-De-France une lettre pour M Berg, secrétaire du conseil. J'avais cette lettre dans ma poche, n'ayant pas eu le temps de la mettre avec mes autres papiers sur l'*indien* : je fus saluer M Berg, et je lui remis la lettre de mon ami.

Il me reçut parfaitement bien, et m'offrit sa bourse. Je me servis de son crédit pour les choses dont j'avais un besoin indispensable. Je lui proposai de me faire passer sur un des vaisseaux de l'Inde : six partaient incessamment pour la Hollande, et les six autres au commencement de mars. Il m'assura que la chose était impossible, qu'ils avaient là-dessus des défenses très expresses de la compagnie de Hollande. Le gouverneur m'en avait dit autant. Il fallut donc se résoudre à rester au

Cap aussi long-temps qu' il plairait à ma destinée.
J' y avais été conduit par un événement imprévu ;
j' espérais en sortir par un autre.

C' était pour moi une distraction bien agréable
qu' une société tranquille, un peuple heureux, et
une terre abondante en toutes sortes de biens.
Le fils de M Berg m' invita à venir à Constance,
vignoble fameux situé à quatre lieues de là. Nous
fûmes coucher à sa campagne, située derrière la
montagne de la table : il y a deux petites lieues
de la ville. Nous y arrivâmes par une très belle
avenue de châtaigniers. Nous y vîmes des vignobles
près d' être vendangés, des vergers, des bois de
chênes, et une abondance extrême de fruits et de
légumes.

Le lendemain, nous continuâmes notre route à
Constance : c' est un cîteau qui regarde le nord
(qui est ici le côté du soleil à midi). En
approchant, nous traversâmes un bois d' arbres
d' argent ; cet arbre ressemble à nos pins, et sa
feuille à celle de nos saules. Elle est revêtue d' un
duvet blanc très éclatant.

Cette forêt paraît argentée. Lorsque les vents
l' agitent et que le soleil l' éclaire, chaque feuille
brille comme une lame de métal. Nous passâmes sous
ces rameaux si riches et si trompeurs, pour voir
des vignes moins éclatantes, mais bien plus utiles.
Une grande allée de vieux chênes nous conduisit au
vignoble de Constance. On voit sur le frontispice
de la maison une mauvaise peinture de la Constance,
grande fille assez laide, qui s' appuie sur une
colonne. Je croyais que c' était une figure
allégorique de la vertu hollandaise : mais on me
dit que c' était le portrait d' une demoiselle
Constantia , fille d' un gouverneur du Cap. Il
avait fait bâtir cette maison avec de larges fossés,
comme un château fort. Il se proposait d' en élever
les étages, mais les ordres d' Europe en arrêtèrent
la construction.

Nous trouvâmes le maître de la maison fumant sa
pipe, en robe de chambre. Il nous mena dans sa
cave, et nous fit goûter de son vin. Il était dans
de petits tonneaux appelés alverames, contenant
quatre-vingt-dix pintes, rangés dans un souterrain
fort propre. Il en restait une trentaine. Sa vigne,
année commune, en produit deux cents. Il vend le vin
rouge 35 piastres l' alverame, et 30 le vin blanc.
Ce bien lui appartient en propre. Il est seulement
obligé d' en réserver un peu pour la compagnie, qui le
lui paie : voilà ce qu' il nous dit.

Après avoir goûté son vin, nous fûmes dans son
vignoble. Le raisin muscat que je goûtai me parut
parfaitement semblable au vin que je venais de

boire. Les vignes n' ont point d' échalias, et les grappes sont peu élevées sur le sol. On les laisse mûrir jusqu' à ce que les grains soient à moitié confits par le soleil. Nous goûtâmes une autre espèce de raisins fort doux, qui ne sont pas muscats. On en tire un vin aussi cher, qui est un excellent cordial.

La qualité du vin de Constance vient de son terroir. On a planté des mêmes ceps, à la même exposition, à un quart de lieue de là, dans un endroit appelé le bas-Constance : il y a dégénéré. J' en ai goûté. Le prix, ainsi que le goût, en est très inférieur : on ne le vend que 12 piastres l' alverame ; des fripons du Cap en attrapent quelquefois les étrangers.

Auprès du vignoble est un jardin immense ; j' y vis la plupart de nos arbres fruitiers en haies et en charmilles, chargés de fruits. Ces fruits sont un peu inférieurs aux nôtres quant au goût, excepté le raisin, que je préférerais. Les oliviers ne s' y plaisent pas.

Nous trouvâmes au retour de la promenade un ample déjeuner ; l' hôtesse nous combla d' amitiés ; elle descendait d' un français réfugié ; elle paraissait ravie de voir un homme de son pays. Le mari et la femme me montrèrent devant la maison un gros chêne creux dans lequel ils dînaient quelquefois. Ils étaient unis comme Philémon et Baucis, et ils paraissaient aussi heureux, si ce n' est que le mari avait la goutte, et que la femme pleurait quand on parlait de la France.

Depuis Constance jusqu' au Cap, on voyage dans une plaine inculte couverte d' arbrisseaux et de plantes. Nous nous arrêtâmes à Neuhausen, jardin de la compagnie, distribué comme celui de la ville, mais plus fertile. Toute cette partie n' est pas exposée au vent comme le territoire du Cap, où il élève tant de poussière, que la plupart des maisons ont de doubles châssis aux fenêtres pour s' en garantir. Le soir, nous arrivâmes à la ville.

à quelques jours de là, mon hôte, M Nedling, m' engagea à venir à sa campagne, située auprès de celle de M Berg. Nous partîmes dans sa voiture, attelée de six chevaux. Nous y passâmes plusieurs jours dans un repos délicieux. La terre était jonchée de pêches, de poires et d' oranges, que personne ne recueillait ; les promenades étaient ombragées des plus beaux arbres. J' y mesurai un chêne de onze pieds de circonférence : on prétend que c' est le plus ancien qu' il y ait dans le pays.

Le 3 février, mon hôte proposa à quelques hollandais d'aller sur Tableberg, montagne escarpée, au pied de laquelle la ville paraît située. Je me mis de la partie. Nous partîmes à pied, à deux heures après minuit. Il faisait un très beau clair de lune. Nous laissâmes à droite un ruisseau qui vient de la montagne, et nous dirigeâmes notre route à une ouverture qui est au milieu, et qui ne paraît de la ville que comme une lézarde à une grande muraille. Chemin faisant, nous entendîmes hurler des loups, et nous tirâmes quelques coups de fusil en l'air pour les écarter. Le sentier est rude jusqu'au pied de l'escarpement de la montagne, mais il le devient ensuite bien davantage. Cette fente qui paraît dans la table est une séparation oblique qui a plus d'une portée de fusil de largeur à son entrée inférieure ; dans le haut, elle n'a pas deux toises. Ce ravin est une espèce d'escalier très roide, rempli de sables et de roches roulées. Nous le grimpâmes, ayant à droite et à gauche des escarpements du roc de plus de deux cents pieds de hauteur. Il en sort de grosses masses de pierres toutes prêtes à s'ébouler : l'eau suinte des fentes, et y entretient une multitude de plantes aromatiques. Nous entendîmes dans ce passage les hurlements des bavians, sorte de gros singe qui ressemble à l'ours.

Après trois heures et demie de fatigue nous parvînmes sur la table. Le soleil se levait de dessus la mer, et ses rayons blanchissaient, à notre droite, les sommets escarpés du Tigre, et de quatre autres chaînes de montagnes, dont la plus éloignée paraît la plus élevée.

à gauche, un peu derrière nous, nous voyions, comme sur un plan, l'île des Pingouins, ensuite Constance, la baie de False, et la montagne du Lion ; devant nous, l'île Roben. La ville était à nos pieds. Nous en distinguons jusqu'aux plus petites rues. Les vastes carrés du jardin de la compagnie, avec ses avenues de chênes et ses hautes charmilles, ne paraissaient que des plates-bandes avec leurs bordures en buis ; la citadelle, un petit pentagone grand comme la main ; et les vaisseaux des Indes, des coques d'amande. Je sentais déjà quelque orgueil de mon élévation, lorsque je vis des aigles qui planaient à perte de vue au-dessus de ma tête. Il aurait été impossible, après tout, de n'avoir pas quelque mépris pour de si petits objets, et surtout pour les hommes, qui nous paraissaient comme des fourmis, si nous n'avions pas eu les mêmes besoins. Mais nous avions froid, et nous nous sentions de l'appétit. On alluma du feu, et nous déjeunâmes. Après déjeuner, nos hollandais mirent la nappe au bout d'un bâton, pour donner un signal

de notre arrivée ; mais ils l'ôtèrent une demi-heure après, parce qu'on la prendrait, disaient-ils, pour un pavillon français.

Le sommet de Tableberg est un rocher plat, qui me parut avoir une demi-lieue de longueur sur un quart de largeur. C'est une espèce de quartz blanc, revêtu seulement par endroits d'un pouce ou deux de terre noire végétale, mêlée de sable et de gravier blanc. Nous trouvâmes quelques petites flaques d'eau formées par les nuages, qui s'y arrêtent souvent.

Les couches de cette montagne sont parallèles ; je n'y ai trouvé aucun fossile. Le roc inférieur est une espèce de grès qui, à l'air, se décompose en sable. Il y en a des morceaux qui ressemblent à des morceaux de pain avec leur croûte.

Quoique le sol du sommet n'ait presque aucune profondeur, il y avait une quantité prodigieuse de plantes.

J'y recueillis dix espèces d'immortelles, de petits myrtes, une fougère d'une odeur de thé, une fleur semblable à l'impériale, d'un beau ponceau, et plusieurs autres dont j'ignore les noms.

J'y trouvai une plante dont la fleur est rouge et sans odeur ; on la prendrait pour une tubéreuse ; chaque tige a deux ou trois feuilles tournées en cornet et contenant un peu d'eau. La plus singulière de toutes, parce qu'elle ne ressemble à aucun végétal que j'aie vu, est une fleur ronde en rose de la grandeur d'un louis, tout-à-fait plate. Cette fleur brille des plus jolies couleurs ; elle n'a ni tiges ni feuilles ; elle croît en quantité sur le gravier, où elle ne tient que par des filets imperceptibles. Quand on la manie, on ne trouve qu'une substance glaireuse.

Voici cinq plantes entières qui affectent dans leur configuration une ressemblance avec une seule partie de ce qui est commun aux autres : 1 le nostoc, qui n'est qu'une sève ; 2 un chevelu qui croît sur les orties, et qui ressemble aux *filaments* d'une racine ; 3 le lichen, semblable à une *feuille* ; 4 la *fleur* isolée de Tableberg ; 5 la truffe d'Europe, qui est un *fruit*. Je pourrais y joindre la *racine* de la grotte de l'île-De-France, si ce n'était pas le seul exemple que j'aie à apporter.

Je serais très disposé à croire que la nature a suivi le même plan dans les animaux. J'en connais plusieurs, surtout des marins, qui ressemblent, pour la forme, à des membres d'animaux.

J'arrivai, en me promenant, à l'extrémité de la

Table : de là je saluai l' océan Atlantique ; car on n' est plus dans la mer des Indes après avoir doublé le cap. Je rendis hommage à la mémoire de Vasco De Gama, qui osa le premier doubler ce promontoire des tempêtes. Il eût mérité que les marins de toutes les nations y eussent placé sa statue, et j' y eusse fait volontiers une libation de vin de Constance pour sa patience héroïque. Il est douteux cependant que Gama soit le premier navigateur qui ait ouvert cette route au commerce des Indes. Pline rapporte qu' Hannon fit le tour depuis la mer d' Espagne jusqu' en Arabie, comme on peut le voir, dit-il, dans les mémoires de ce voyage qu' il a laissés par écrit. Cornelius Nepos dit avoir vu un capitaine de navire qui, fuyant la colère du roi Lathyrus, vint de la mer Rouge en Espagne. Long-temps auparavant, Coelius Antipater assurait qu' il avait connu un marchand espagnol qui allait par mer trafiquer jusqu' en éthiopie. Quoi qu' il en soit, le Cap, si redouté des marins par sa mer orageuse, est une grande montagne située à seize lieues d' ici, et qui a donné son nom à cette ville, malgré son éloignement. Elle termine la pointe la plus méridionale de l' Afrique. Elle est dans les traités un point de démarcation : au-delà, les prises navales sont encore légitimes plusieurs mois après que les princes sont d' accord en Europe. Elle a vu souvent la paix à sa droite et la guerre à sa gauche entre les mêmes pavillons ; mais elle les a vus plus souvent se réunir dans ses rades, et y être en bonne intelligence, lorsque la discorde troublait les deux hémisphères. J' admirais cet heureux rivage que jamais la guerre n' a désolé, et qui est habité par un peuple utile à tous les autres par les ressources de son économie et l' étendue de son commerce. Ce n' est pas le climat qui fait les hommes. Cette nation sage et paisible ne doit point ses moeurs à son territoire : la piraterie, les guerres civiles agitent les régences d' Alger, de Maroc, de Tripoli ; et les hollandais ont porté l' agriculture et la concorde à l' autre extrémité de l' Afrique. J' amusais ma promenade par ces réflexions si douces, et si rares à faire dans aucun lieu de la terre : mais la chaleur du soleil m' obligea de chercher un abri. Il n' y en a point d' autre qu' à l' entrée du ravin. J' y trouvai mes camarades auprès d' une petite source où ils se reposaient. Comme ils s' ennuyaient, on décida le retour. Il était midi. Nous descendîmes, quelques uns se laissant glisser assis, d' autres accroupis sur les mains et sur les pieds. Les rochers et les sables s' échappaient dessous nos pas ; le soleil était presque à pic, et ses rayons, réfléchis par les rochers collatéraux,

faisaient éprouver une chaleur insupportable.
Souvent nous quittions le sentier, et courions nous
cacher à l' ombre,

p90

pour respirer sous quelque pointe de roc. Les
genoux me manquaient ; j' étais accablé de soif. Nous
arrivâmes vers le soir à la ville. Madame Nedling
nous attendait. Les rafraîchissements étaient prêts ;
c' était de la limonade, où l' on avait mis de la
muscade et du vin. Nous en bûmes sans danger. Je
fus me coucher. Jamais voyage ne me fit tant de
plaisir, et jamais le repos ne me parut si agréable.
Je suis, etc.
Au Cap, ce 6 février 1771.

LETTRE 22

Qualités de l' air et du sol du cap de
Bonne-Espérance ; plantes, insectes et
animaux.

L' air du cap de Bonne-Espérance est très-sain.
Il est rafraîchi par les vents du sud-est, qui y
sont si froids, même au milieu de l' été, qu' on y
porte en tout temps des habits de drap. Sa latitude
est cependant par le 33 e degré sud. Mais je suis
persuadé que le pôle austral est plus froid que le
septentrional.

Il règne peu de maladies au Cap. Le scorbut s' y
guérit très vite, quoiqu' il n' y ait pas de tortues de
mer. En revanche, la petite-vérole y fait des
ravages affreux. Beaucoup d' habitants en sont
profondément marqués. On prétend qu' elle y fut
apportée par un vaisseau danois. La plupart des
hottentots qui en furent atteints en moururent.
Depuis ce temps ils sont réduits à un très-petit
nombre, et ils viennent rarement à la ville.

Le sol du Cap est un gravier sablonneux mêlé
d' une terre blanche. J' ignore s' il renferme des
minéraux précieux. Les hollandais tiraient autrefois
de l' or de Lagoa, sur le canal de Mozambique. Ils
y avaient même un établissement, mais ils l' ont
abandonné à cause du mauvais air.

J' ai vu chez le major de la place une terre
sulfureuse, où se trouvent des morceaux de bois
réduits en charbon ; une véritable pierre à plâtre,
des cubes noirs de toutes les grandeurs, amalgamés
sans avoir perdu leur forme : on croit que c' est une
mine de fer.

Je n' y ai vu aucun arbre du pays que l' arbre d' or et l' arbre d' argent, dont le bois est à peine bon à brûler. Le premier ne diffère du second que par la couleur de sa feuille, qui est jaune. Il y a, dit-on, des forêts dans l' intérieur ; mais ici la terre est couverte d' un nombre infini d' arbrisseaux et de plantes à fleurs. Ceci confirme l' opinion où je suis qu' elles ne réussissent bien que dans les pays tempérés, leur calice étant formé pour rassembler une chaleur modérée. Dans le nombre des plantes qui m' ont paru les plus remarquables, indépendamment de celles que j' ai décrites précédemment, sont : une fleur rouge qui ressemble à un papillon, avec un panache, des pattes, quatre ailes, et une queue ; une espèce d' hyacinthe à longue tige, dont toutes les fleurs sont adossées au sommet comme les fleurons de l' impériale ; une autre fleur bulbeuse, croissant dans les marais : elle est semblable à une grosse tulipe rouge, au centre de laquelle est une multitude de petites fleurs.

Un arbrisseau, dont la fleur ressemble à un gros artichaut couleur de chair. Un autre arbrisseau commun, dont on fait de très belles haies : ses feuilles sont opposées sur une côte, il se charge de grappes de fleurs papillonacées couleur de rose ; il leur succède des graines légumineuses. J' en ai apporté pour les planter en France.

J' ai vu dans les insectes une belle sauterelle rouge, marbrée de noir ; des papillons fort beaux, et un insecte fort singulier : c' est un petit scarabée brun, il court assez vite ; quand on veut le saisir, il lâche avec bruit un vent suivi d' une petite fumée ; si le doigt en est atteint, cette vapeur le marque d' une tache brune qui dure quelques jours. Il répète plusieurs fois de suite son artillerie. On l' appelle le *canonnier* .

Les colibris n' y sont pas rares. J' en ai vu un gros comme une noix, d' un vert changeant sur le ventre. Il avait un collier de plumes rouges, brillantes comme des rubis, sur l' estomac, et des ailes brunes comme un moineau : c' était comme un surtout sur son beau plumage. Son bec était noir, assez long, et propre, par sa courbure, à chercher le miel dans le sein des fleurs ; il en tirait une langue fort menue et fort longue. Il vécut plusieurs jours. Je lui vis manger des mouches et boire de l' eau sucrée. Mais comme il s' avisa de se baigner dans la coupe qui renfermait cette eau, ses plumes se collèrent, et attirèrent les fourmis, qui le mangèrent pendant la nuit.

J' y ai vu des oiseaux couleur de feu, avec le ventre et la tête comme du velours noir : l' hiver, ils deviennent tout bruns. Il y en a qui changent

de couleur trois fois l' an. Il y a aussi un oiseau de paradis, mais je ne l' ai pas trouvé si beau que celui d' Asie. Je n' ai pas vu cette espèce vivante. *l' ami du jardinier*, et une espèce de tarin, se trouvent fréquemment dans les jardins. *l' ami du jardinier*

p91

mériterait bien d' être transporté en Europe, où il rendrait de grands services à nos végétaux. Je l' ai vu s' occuper constamment à prendre des chenilles, et à les accrocher aux épines des buissons.

Il y a des aigles, et un oiseau qui y ressemble beaucoup. On l' appelle le *secrétaire* , parce qu' il a autour du cou une fraise de longues plumes propres à écrire. Il a cela de singulier, qu' il ne peut se tenir debout sur ses jambes, qui sont longues et couvertes d' écailles. Il ne vit que de serpents. La longueur de ses pattes cuirassées le rend très propre à les saisir, et cette fraise de plumes lui met le cou et la tête à l' abri de leurs morsures. Cet oiseau mériterait bien aussi d' être naturalisé chez nous. L' autruche y est très-commune : on m' en a offert de jeunes pour un écu. J' ai mangé de leurs oeufs, qui sont moins bons que ceux des poules. J' y ai vu aussi le casoar, couvert de poils au lieu de plumes ; ces poils sont des plumes très fines, qui sortent deux à deux du même tuyau. Il y a une quantité prodigieuse d' oiseaux marins dont j' ignore les noms et les moeurs. Le pingouin pond des oeufs fort estimés ; mais je n' y ai rien trouvé de merveilleux. Ils ont cela de singulier que le blanc, étant cuit, reste toujours transparent.

La mer abonde en poisson, qui m' a paru supérieur à celui des îles, mais inférieur à celui d' Europe.

On trouve sur ses rivages quelques coquilles, des nautilus papyracés, des têtes-de-Méduse, des lépas, et de fort beaux lithophytes, que l' on arrange sur des papiers, où ils représentent de fort jolis arbres, bruns, aurore et pourprés. On les vend aux voyageurs. J' y ai vu un poisson de la grandeur et de la forme d' une lame de couteau flamand. Il était argenté, et marqué naturellement, de chaque côté, de l' impression de deux doigts.

Il y a des veaux marins, des baleines, des vaches marines, des morues, et une grande variété d' espèces de poissons ordinaires, mais dont je ne vous parlerai point, faute d' observations et de connaissances suffisantes dans l' ichthyologie.

Il y a une espèce fort commune de petites tortues de montagne à écaille jaune marquetée de noir ; on n' en

fait aucune sorte d' usage. Il y a des porcs-épics et des marmottes d' une forme différente des nôtres ; une grande variété de cerfs et de chevreuils, des ânes sauvages, des zèbres, etc.

Un ingénieur anglais y a tué, il y a quelques années, une girafe ou caméléopard, animal de seize pieds de hauteur, qui broute les feuilles des arbres.

Le bavien est un gros singe fait comme un ours.

Le singe paraît se lier dans la nature avec toutes les classes animales. Je me souviens d' avoir vu un sapajou qui avait la tête et la crinière d' un lion.

Celui de Madagascar, appelé maki, ressemble à une levrette ; l' orang-outang, à un homme.

Tous les jours on y découvre des animaux d' une espèce inconnue en Europe ; il semble qu' ils se soient réfugiés dans les parties du globe les moins fréquentées par l' homme, dont le voisinage leur est toujours funeste. On en peut dire autant des plantes, dont les espèces sont d' autant plus variées que le pays est moins cultivé. M De Tolback m' a conté qu' il avait envoyé en Suède, à M Linnée, quelques plantes du Cap, si différentes des plantes connues, que ce fameux naturaliste lui écrivit : *vous m' avez fait le plus grand plaisir ; mais vous avez dérangé tout mon système .*

Il y a de bons chevaux au Cap, et de fort beaux ânes. Les boeufs y ont une grosse loupe sur le cou, formée de graisse entrelacée de petits vaisseaux.

Au premier coup d' oeil, cette excroissance paraît une monstruosité ; mais on voit bientôt que c' est un réservoir de substance que la nature a donné à cet animal, destiné, en Afrique, à vivre dans des pâturages brûlés. Dans la saison sèche, il maigrit, et sa loupe diminue ; elle se remplit de nouveaux sucs lorsqu' il paît des herbes fraîches. D' autres animaux qui paissent sous le même climat ont aussi les mêmes avantages : le chameau a une bosse, et le dromadaire en a deux en forme de selle ; le mouton a une grosse queue faite en capuchon, qui n' est qu' une masse de suif de plusieurs livres.

On a dressé ici les boeufs à courir presque aussi vite que les chevaux, avec les charrettes auxquelles ils sont attelés.

Le mouton et le boeuf sont si communs, qu' on en jette, aux boucheries, la tête et les pieds, ce qui attire, la nuit, les loups jusque dans la ville ; souvent je les entends hurler aux environs. Pline observe que les lions d' Europe qui se trouvent en Romanie sont plus adroits et plus forts que ceux d' Afrique ; et les loups d' Afrique et d' égypte sont, dit-il, petits et de peu d' exécution.

En effet, les loups du Cap sont bien moins dangereux que les nôtres. Je pourrais ajouter à cette

observation que cette supériorité s' étend aux hommes mêmes de notre continent : nous avons plus d' esprit et de courage que les asiatiques et les nègres. Mais il me semble que ce serait une louange plus digne de nous, de les surpasser en justice, en bonté et en qualités sociales.

Le tigre est plus dangereux que le loup ; il est

p92

rusé comme le chat, mais il n' a pas de courage : les chiens l' attaquent hardiment.

Il n' en est pas de même du lion. Dès qu' ils ont éventé sa voix, la frayeur les saisit. S' ils le voient, ils l' arrêtent, mais ils ne l' approchent pas.

Les chasseurs le tirent avec des fusils d' un très gros calibre. J' en ai manié quelques-uns ; il n' y a guère qu' un paysan du Cap qui puisse s' en servir.

On ne trouve des lions qu' à soixante lieues d' ici ; cet animal habite les forêts de l' intérieur ; son rugissement ressemble de loin au bruit sourd du tonnerre. Il attaque peu l' homme, qu' il ne cherche ni n' évite ; mais si un chasseur le blesse, il le choisit au milieu des autres, et s' élance sur lui avec une fureur implacable. La compagnie donne, pour cette chasse, des permissions et des récompenses.

Voici un fait dont j' ai pour garants le gouverneur M De Tolback, M Berg, le major de la place, et les principaux habitants du lieu.

On trouve, à soixante lieues du Cap, dans les terres incultes, une quantité prodigieuse de petits cabris. J' en ai vu à la ménagerie de la compagnie : ils ont deux petites dagues sur la tête ; leur poil est fauve, avec des taches blanches. Ces animaux paissent en si grand nombre, que ceux qui marchent en avant dévorent toute la verdure de la campagne et deviennent fort gras, tandis que ceux qui suivent ne trouvent presque rien et sont très maigres. Ils marchent ainsi en grandes colonnes, jusqu' à ce qu' ils soient arrêtés par quelque chaîne de montagnes, alors ils rebroussement chemin, et ceux de la queue trouvant à leur tour des herbes nouvelles, réparent leur embonpoint, tandis que ceux qui marchaient devant le perdent. On a essayé d' en former des troupeaux ; mais ils ne s' apprivoisent jamais.

Ces armées innombrables sont toujours suivies de grandes troupes de lions et de tigres, comme si la nature avait voulu assurer une subsistance aux bêtes féroces. On ne peut guère douter, sur la foi des hommes que j' ai nommés, qu' il n' y ait des armées de lions dans l' intérieur de l' Afrique : d' ailleurs la tradition hollandaise est conforme à l' histoire.

Polybe dit qu' étant avec Scipion en Afrique, il vit un grand nombre de lions qu' on avait mis en croix pour éloigner les autres des villages. Pompée, dit Pline, en mit à la fois six cents au combat du colysée ; il y en avait trois cent quinze mâles. Il y a quelque cause physique qui semble réserver l' Afrique aux animaux. On peut présumer que c' est la disette d' eau, laquelle a empêché les hommes de s' y multiplier, et d' y former de grandes nations comme en Asie. Dans une si grande étendue de côtes, il ne sort qu' un petit nombre de rivières peu considérables. Les animaux qui paissent peuvent se passer longtemps de boire. J' ai vu, sur des vaisseaux, des moutons qui ne buvaient que tous les huit jours, quoiqu' ils végussent d' herbes sèches. Les hollandais ont formé des établissements à trois cents lieues le long de l' océan, et à cent cinquante sur le canal de Mozambique ; ils n' en ont guère à plus de cinquante lieues dans les terres. On prétend que cette colonie peut mettre sous les armes quatre ou cinq mille blancs ; mais il serait difficile de les rassembler. Ils en augmenteraient bientôt le nombre, s' ils permettaient l' exercice libre des religions. La Hollande craint peut-être pour elle-même l' accroissement de cette colonie, préférable en tout à la métropole. L' air y est pur et tempéré ; tous les vivres y abondent ; un quintal de blé n' y vaut que 5 fr. ; dix livres de mouton, 12 sous ; une lègre de vin, contenant deux barriques et demie, 150 liv. On perçoit sur ces ventes, qui se font aux étrangers, des droits considérables ; l' habitant vit à beaucoup meilleur marché.

Ce pays donne encore au commerce des peaux de mouton, de boeuf, de veau marin, de tigre, de l' aloès, des salaisons, du beurre, des fruits secs, et toutes sortes de comestibles. On a essayé inutilement d' y planter le café et la canne à sucre ; les végétaux de l' Asie n' y réussissent pas. Le chêne y croît vite, mais il ne vaut rien pour les constructions, il est trop tendre.

Le sapin n' y vient pas. Le pin s' y élève à une hauteur médiocre. Ce pays aurait pu devenir par sa position l' entrepôt du commerce de l' Asie ; mais les arsenaux de la marine sont dans le nord de l' Europe. D' ailleurs sa rade est peu sûre, et sa relâche est toujours périlleuse. J' ai vu dans cette saison, qui est la plus belle de l' année, plusieurs vaisseaux forcés d' appareiller. Après tout, il doit remercier la nature, qui lui a donné tout ce qui était nécessaire aux besoins des européens, de n' y avoir pas ajouté ce qui pouvait servir à leurs passions.

Au cap de Bonne-Espérance, ce 10 février 1771.

LETTRE 23

Esclaves, hottentots, hollandais.
L'abondance du pays se répand sur les esclaves.
Ils ont du pain et des légumes à discrétion. On distribue à deux noirs un mouton par semaine. Ils ne travaillent point le dimanche. Ils couchent sur des lits avec des matelas et des couvertures. Les hommes et les femmes sont chaudement vêtus. Je

p93

parle de ces choses comme témoin, et pour l'avoir su de plusieurs noirs que les français avaient vendus aux hollandais, pour les punir, disaient-ils, mais dans le fond pour y profiter. Un esclave coûte ici une fois plus qu'à l'île-De-France ; l'homme y est donc une fois plus précieux. Le sort de ces noirs serait préférable à celui de nos paysans d'Europe, si quelque chose pouvait compenser la liberté.

Le bon traitement qu'ils éprouvent influe sur leur caractère. On est étonné de leur trouver le zèle et l'activité de nos domestiques. Ce sont cependant ces mêmes insulaires de Madagascar qui sont si indifférents pour leurs maîtres dans nos colonies.

Les hollandais tirent encore des esclaves de Batavia. Ce sont des malais, nation très nombreuse de l'Asie, mais peu connue en Europe. Elle a une langue et des usages qui lui sont particuliers. Ils sont plus laids que les nègres dont ils ont les traits. Leur taille est plus petite, leur peau est d'un noir cendré, leurs cheveux sont longs, mais peu fournis. Ces malais ont les passions très violentes.

Les hottentots sont les naturels du pays ; ils sont libres. Ils ne sont point voleurs, ne vendent point leurs enfants, et ne se réduisent point entre eux à l'esclavage. Chez eux l'adultère est puni de mort : on lapide le coupable.

Quelques uns se louent comme domestiques pour une piastre par an, et servent les habitants avec tant d'affection, qu'ils exposent souvent leur vie pour eux. Ils ont pour arme la demi-lance ou zagaie.

L'administration du Cap ménage beaucoup les hottentots. Lorsqu'ils portent des plaintes contre quelque européen, ils sont favorablement écoutés, la présomption devant être en faveur de la nation qui a le moins de desirs et de besoins.

J'en ai vu plusieurs venir à la ville, en conduisant des chariots attelés quelquefois de huit paires

de boeufs. Ils ont des fouets d' une longueur prodigieuse, qu' ils manient à deux mains. Le cocher, de dessus son siège, en frappe avec une égale adresse la tête ou la queue de son attelage. Les hottentots sont des peuples pasteurs ; ils vivent égaux, mais dans chaque village ils choisissent entre eux deux hommes auxquels ils donnent le titre de capitaine et de caporal, pour régler les affaires de commerce avec la compagnie. Ils vendent leurs troupeaux à très bon marché. Ils donnent trois ou quatre moutons pour un morceau de tabac. Quoiqu' ils aient beaucoup de bestiaux, ils attendent souvent qu' ils meurent pour les manger. Ceux que j' ai vus avaient une peau de mouton sur leurs épaules, un bonnet et une ceinture de la même étoffe. Ils me firent voir comment ils se couchaient. Ils s' étendaient nus sur la terre, et leur manteau leur servait de couverture. Ils ne sont pas si noirs que les nègres. Ils ont cependant comme eux le nez aplati, la bouche grande, et les lèvres épaisses. Leurs cheveux sont plus courts et plus frisés ; ils ressemblent à une ratine. J' ai observé que leur langage est très singulier, en ce que chaque mot qu' ils prononcent est précédé d' un claquement de langue, ce qui leur a sans doute fait donner le nom de chocchoquas, qu' ils portent sur d' anciennes cartes de M De Lisle. On croirait en effet qu' ils disent toujours chocchoq.

Quant au tablier des femmes hottentotes, c' est une fable dont tout le monde m' a attesté la fausseté ; elle est tirée du voyageur Kolben, qui en est rempli.

Une observation plus sûre est celle de Pline, qui remarque que les animaux sont plus imbéciles à proportion que leur sang est plus gras. Les plus forts animaux ont, dit-il, le sang plus épais, et les sages l' ont plus subtil. J' ai remarqué en effet sur des noirs blessés que leur sang se caillait très promptement. J' attribuerais volontiers à cette cause la supériorité des blancs sur les noirs. Indépendamment des esclaves et des hottentots, les hollandais attachent encore à leur service des engagés. Ce sont des européens auxquels la compagnie fait des avances, et que les habitants prennent chez eux, en rendant à l' administration ce qu' elle a déboursé.

Ils sont pour l' ordinaire économes sur les habitations. On est assez content d' eux les premières années ; mais l' abondance où ils vivent les rend paresseux.

On ne donne point à jouer au Cap ; on n' y fait point de visites. Les femmes veillent sur leurs domestiques et sur leur maison, dont les meubles

sont d' une propreté extrême. Le mari s' occupe des affaires du dehors. Le soir, toute la famille réunie se promène, et respire le frais lorsque la brise est tombée. Chaque jour ramène les mêmes plaisirs et les mêmes affaires.

L' union la plus tendre règne entre les parents. Le frère de mon hôtesse était un paysan du Cap, venu de soixante-dix lieues de là. Cet homme ne disait mot, et était presque toujours assis à fumer sa pipe. Il avait avec lui un fils âgé de dix ans, qui se tenait constamment auprès de lui. Le père mettait sa main contre sa joue, et le caressait

p94

sans lui parler ; l' enfant, aussi silencieux que le père, serrait ses grosses mains dans les siennes, en le regardant avec des yeux pleins de la tendresse filiale. Ce petit garçon était vêtu comme on l' est à la campagne. Il avait dans la maison un parent de son âge habillé proprement ; ces deux enfants allaient se promener ensemble avec la plus grande intimité. Le bourgeois ne méprisait pas le paysan, c' était son cousin.

J' ai vu Mademoiselle Berg, âgée de seize ans, diriger seule une maison très considérable. Elle recevait les étrangers, veillait sur les domestiques, et maintenait l' ordre dans une famille nombreuse d' un air toujours satisfait. Sa jeunesse, sa beauté, ses graces, son caractère, réunissaient en sa faveur tous les suffrages ; cependant je n' ai jamais remarqué qu' elle y fît attention. Je lui disais un jour qu' elle avait beaucoup d' amis : j' en ai un grand, me dit-elle, c' est mon père.

Le plaisir de ce conseiller était de s' asseoir, au retour de ses affaires, au milieu de ses enfants. Ils se jetaient à son cou ; les plus petits lui embrassaient les genoux : ils le prenaient pour juge de leurs querelles ou de leurs plaisirs, tandis que la fille aînée, excusant les uns, approuvant les autres, souriant à tous, redoublait la joie de ce coeur paternel. Il me semblait voir l' Antiope d' Idoménée.

Ce peuple, content du bonheur domestique, que donne la vertu, ne l' a pas encore mis dans des romans et sur le théâtre. Il n' y a pas de spectacles au Cap, et on ne les désire pas : chacun en voit dans sa maison de fort touchants. Des domestiques heureux, des enfants bien élevés, des femmes fidèles : voilà des plaisirs que la fiction ne donne pas. Ces objets ne fournissent guère à la conversation ; aussi on y parle peu. Ce sont des gens

mélancoliques qui aiment mieux sentir que raisonner. Peut-être aussi, faute d'événements, n'a-t-on rien à dire ; mais qu'importe que l'esprit soit vide si le cœur est plein, et si les douces émotions de la nature peuvent l'agiter, sans être excitées par l'artifice ou contraintes par de fausses bienséances ?

Lorsque les filles du Cap deviennent sensibles, elles l'avouent naïvement. Elles disent que l'amour est un sentiment naturel, une passion douce qui doit faire le charme de leur vie, et les dédommager du danger d'être mères : mais elles veulent choisir l'objet qu'elles doivent toujours aimer. Elles respecteront, disent-elles, étant femmes, les liens qu'elles se sont préparés étant filles.

Elles ne font point un mystère de l'amour ; elles l'expriment comme elles le sentent. Êtes-vous aimé, vous êtes accepté, distingué, fêté, chéri publiquement. J'ai vu Mademoiselle Nedling pleurer le départ de son amant ; je l'ai vue préparer, en soupirant, les présents qui devaient être les gages de sa tendresse. Elle n'en cherchait pas de témoins, mais elle ne les fuyait pas.

Cette bonne foi est ordinairement suivie d'un mariage heureux. Les garçons portent la même franchise dans leurs procédés. Ils reviennent d'Europe pour remplir leurs promesses ; ils reparaissent avec le mérite du danger et d'un sentiment qui a triomphé de l'absence : l'estime se joint à l'amour, et nourrit toute la vie dans ces âmes constantes le désir de plaire, qu'ailleurs on porte chez ses voisins.

Quelle heureuse que soit leur vie avec des mœurs si simples et sur une terre si abondante, tout ce qui vient de la Hollande leur est toujours cher. Leurs maisons sont tapissées des vues d'Amsterdam, de ses places publiques et de ses environs. Ils n'appellent la Hollande que la patrie ; des étrangers même à leur service n'en parlent jamais autrement. Je demandais à un suédois, officier de la compagnie, combien la flotte mettrait de temps à retourner en Hollande : il nous faut, dit-il, trois mois pour nous rendre dans la patrie.

Ils ont une église fort propre, où le service divin se fait avec la plus grande décence. Je ne sais pas si la religion ajoute à leur félicité, mais on voit parmi eux des hommes dont les pères lui ont sacrifié ce qu'ils avaient de plus cher : ce sont les réfugiés français. Ils ont, à quelques lieues du Cap, un établissement appelé la petite Rochelle. Ils sont transportés de joie quand ils voient un compatriote : ils l'amènent dans leurs maisons, ils le présentent à leurs femmes et à leurs enfants

comme un homme heureux qui a vu le pays de leurs ancêtres, et qui doit y retourner. Sans cesse ils parlent de la France, ils l'admirent, ils la louent, et ils s'en plaignent comme d'une mère qui leur fut trop sévère. Ils troublent ainsi le bonheur du pays où ils vivent, par le regret de celui où ils n'ont jamais été.

On porte au Cap un grand respect aux magistrats, et surtout au gouverneur ; sa maison n'est distinguée des autres que par une sentinelle, et par l'usage de sonner de la trompette lorsqu'il dîne. Cet honneur est attaché à sa place ; d'ailleurs aucun faste n'accompagne sa personne. Il sort sans suite ; on l'aborde sans difficulté. Sa maison est située sur le bord d'un canal, ombragée par des chênes plantés devant sa porte. On y voit des portraits

p95

de Ruyter, de Tromp, ou de quelques hommes illustres de la Hollande. Elle est petite et simple, et convient au petit nombre de solliciteurs qui y sont appelés par leurs affaires ; mais celui qui l'habite est si aimé et si respecté, que les gens du pays ne passent point devant elle sans la saluer.

Il ne donne point de fêtes publiques ; mais il aide de sa bourse des familles honnêtes qui sont dans l'indigence. On ne lui fait point la cour ; si on demande justice, on l'obtient du conseil ; si ce sont des secours, ce sont des devoirs pour lui : on n'aurait à solliciter que des injustices.

Il est presque toujours maître de son temps, et il en dispose pour maintenir l'union et la paix, persuadé que ce sont elles qui font fleurir les sociétés. Il ne croit pas que l'autorité du chef dépende de la division des membres. Je lui ai ouï dire que la meilleure politique était d'être droit et juste.

Il invite souvent à sa table des étrangers. Quoique âgé de quatre-vingts ans, sa conversation est fort gaie ; il connaît nos ouvrages d'esprit, et les aime. De tous les français qu'il a vus, celui qu'il regrette davantage est l'abbé de La Caille. Il lui avait fait bâtir un observatoire ; il estimait ses lumières, sa modestie, son désintéressement, ses qualités sociales. Je n'ai connu que les ouvrages de ce savant ; mais en rapportant le tribut que des étrangers rendent à sa cendre, je me félicite de finir le portrait de ces hommes estimables par l'éloge d'un homme de ma nation.

LETTRE 24

Suite de mon journal au Cap.

Je fus invité par M Serrurier, premier ministre des églises, à aller voir la bibliothèque. C' est un édifice fort propre. J' y remarquai surtout beaucoup de livres de théologie qui n' y ont jamais occasionné de disputes, car les hollandais ne les lisent pas. à l' extrémité du jardin de la compagnie, il y a une ménagerie où l' on voit une grande quantité d' oiseaux. Les pélicans que j' avais vus sur le rivage, à mon arrivée, étaient les commensaux de cette maison ; mais on les en avait chassés, parcequ' ils mangeaient les petits canards. Ils allaient, le jour, pêcher dans la rade, et revenaient coucher le soir à terre.

Le 10 février, on signala un navire français ; c' était l' *alliance* , un de ceux que l' ouragan avait forcés d' appareiller de Bourbon. Il avait perdu son artimon dans la tempête. Il ne put nous donner aucune nouvelle de l' *indien* . Il prit quelques vivres, et continua sa route pour l' Amérique, sans réparer la perte de son mât. Les hollandais en ont de grandes provisions qu' ils conservent en les enterrant dans le sable, mais ils les vendent fort cher. Le mât de misaine de *la normande* lui coûta mille écus.

Le 11, *la digue*, flûte du roi, partie de l' île-De-France, il y avait un mois, vint relâcher pour faire quelques provisions. Je connaissais le capitaine, M Le Fer. Il me dit qu' il ne serait pas plus de huit jours au mouillage, et que de là il ferait route pour Lorient. Je ne comptais plus revoir l' *indien* ni mes effets ; cette occasion me parut favorable ; je résolus d' en profiter.

Je fis part de ma résolution à M Berg et à M De Tolback : ils me réitérèrent l' un et l' autre l' offre de leur bourse. Un soir, soupant chez le gouverneur, on parla du vin de Constance. M De Tolback me demanda si je n' en emporterais pas en Europe. Je lui répondis naturellement que le désordre arrivé dans mon économie ne me permettait pas de faire cette emplette, à laquelle j' avais destiné une somme pour en faire présent à une personne à qui j' étais fort attaché. Il me dit qu' il voulait me tirer de cet embarras en me donnant une alverame de vin rouge ou blanc, ou toutes les deux à la fois si cela me faisait plaisir. Je lui répondis qu' une seule suffisait, et que je la présenterais de sa part à celui auquel je la destinais. " non, dit-il, c' est vous à qui je la donne, afin que vous vous souveniez de moi. Je ne

vous demande, pour toute reconnaissance, que de m' écrire votre arrivée. " il me l' envoya le lendemain. M Berg, de son côté, à qui j' avais beaucoup parlé des honnêtetés que j' avais reçues de Monsieur et de Mademoiselle De Crémon, me dit qu' il se chargeait de ma reconnaissance, et qu' il leur enverrait de ma part vingt-quatre bouteilles de vin de Constance.

Dans une situation où je manquais de tout, je trouvais mon sort heureux d' avoir rencontré parmi des étrangers des hommes si obligeants.

J' arrêtai avec le capitaine de *la digue* mon passage en France, à raison de six cents livres. Il devait partir quelques jours après. J' usai avec beaucoup de circonspection du crédit de M Berg. Je me fis faire un habit uni et un peu de linge ; c' était là tout l' équipage d' un officier qui revenait des Indes orientales : non-seulement j' avais perdu tous mes effets, mais je me trouvais endetté de plus de quatorze cents livres. à peine j' avais fait mes arrangements, que le

p96

vaisseau *l' africain* vint mouiller au Cap ; il venait y chercher des vivres ; il était parti de l' île-De-France vers la mi-janvier. Il nous apportait des nouvelles de *l' indien* : voici ce que nous en apprîmes.

Ce malheureux vaisseau avait perdu tous ses mâts dans la tempête ; et, après avoir tenu la mer plus d' un mois, il était enfin retourné à l' île-De-France en si mauvais état qu' on l' avait désarmé. Il avait reçu des coups de mer par ses hauts, qui avaient mouillé une partie de sa cargaison, et inondé la sainte-barbe au point que les malles des passagers y flottaient. Un honnête homme appelé M De Moncherat m' écrivait qu' il s' était chargé de visiter les miennes à leur arrivée, et qu' à l' exception de ce qui était dans ma chambre, il y avait eu peu de dommage.

On nous raconta un événement bien étrange arrivé sur *l' indien* . Entre les mauvais sujets qui viennent à l' île-De-France, on y avait fait passer un homme de bonne maison, appelé M De . Il avait assassiné en France son beau-frère. Dans la traversée, il eut une querelle avec le subrécargue de son vaisseau. En arrivant à terre, en plein jour, sur la place publique, sans autre formalité, il le perça de son épée, et lui en rompit la lame dans le corps. Il s' enfuit dans les bois, d' où on le ramena en prison. Son procès fut fait, et il allait être

condamné au supplice, lorsqu' on fit la nuit un trou au mur de sa prison, par où il s' évada. Cet événement était arrivé deux mois avant mon départ.

Pendant la tempête qu' *essuya l' indien* , le mât de misaine rompit, et tomba à la mer. On se hâta d' en couper les cordages, lorsqu' on vit au milieu des lames un matelot accroché à la hune de ce mât flottant. Il criait : sauvez-moi ! Sauvez-moi ! Je suis . En effet, c' était ce misérable. Au retour de *l' indien* à l' île-De-France, on le fit encore évader. M De Tolback disait à ce sujet : " qui doit être pendu ne peut pas se noyer. " on n' avait reçu aucune nouvelle de *l' amitié* , qui avait probablement péri.

Ce fut pour moi un grand bonheur de recevoir mes effets à la veille de mon départ, et de n' être plus sur *l' indien* , qui probablement resterait long-temps à l' île-De-France.

la digue différa son départ jusqu' au 2 mars. Je payai toute ma dépense avec mes lettres de change sur le trésor des colonies, à six mois de vue, et j' y perdis vingt-deux pour cent d' escompte.

Je pris congé du gouverneur et de M Berg, qui me donna beaucoup de curiosités naturelles. Je lui avais fait part de quelques-unes des miennes. Mademoiselle Berg me donna trois perruches à tête grise, grosses comme des moineaux ; elles venaient de Madagascar. Mon hôtesse me fit une provision de fruits, et me souhaita en pleurant, ainsi que sa famille, un heureux voyage.

Je quittai à regret de si bonnes gens, et ces jardins d' arbres fruitiers d' Europe, que je laissais au mois de mars chargés de fruits. J' avais cependant un grand plaisir à imaginer que j' allais les retrouver couverts de fleurs en Europe, et que dans un an j' aurais eu deux étés sans hivers ; mais, ce qui vaut encore mieux que les beaux pays et les douces saisons, j' allais revoir ma patrie et mes amis.

LETTRE 25

Départ du Cap ; description de l' ascension.

Le 2 mars, à deux heures après midi, nous appareillâmes avec six vaisseaux de la flotte de Batavia ; les six autres étaient partis il y avait quinze jours. Nous sortîmes par la deuxième ouverture de la baie, laissant l' île Roben à gauche. Nous dépassâmes bien vite les navires hollandais ; ils vont de compagnie jusqu' à la hauteur des Açores, où deux vaisseaux de guerre de leur nation les attendent pour les convoyer

jusqu' en Hollande.

Les marins regardent le Cap comme le tiers du chemin de l' île-De-France en Europe ; ils comptent un autre tiers du Cap au passage de la ligne inclusivement ; le troisième est pour le reste de la route.

Huit jours après notre départ, pendant que nous étions sur le pont, après dîner, dans une parfaite sécurité, on vit sortir une grande flamme de la cheminée de la cuisine ; elle s' élevait jusqu' à la hauteur de l' écoute de misaine. Tout le monde courut sur l' avant. Ce ne fut qu' une terreur panique : un cuisinier maladroit avait répandu des graisses dans le foyer de sa cuisine. On conta à ce sujet que le feu ayant pris à la misaine du vaisseau /e , toute la voilure de l' avant fut enflammée dans un instant. Les officiers et l' équipage avaient perdu la tête, et vinrent en tumulte avertir le capitaine. Il sortit de sa chambre, et leur dit froidement : mes amis, ce n' est rien ; il n' y a qu' à arriver. En effet, la flamme, poussée en avant par le vent arrière, s' amortit dès qu' il n' y eut plus de toile. Cet homme de sang-froid s' appelait M De Surville. C' était un capitaine de la compagnie, du plus grand mérite.

Nous eûmes constamment le vent du sud-est, et une belle mer, jusqu' à l' Ascension. Le 20 mars, nous étions par sa latitude, qui est de huit degrés

p97

sud ; mais nous avons trop pris de l' est. Nous fûmes obligés de courir en longitude, notre intention étant d' y mouiller pour y pêcher de la tortue.

Le 22 au matin, nous en eûmes la vue. On aperçoit cette île de dix lieues, quoiqu' elle n' ait guère qu' une lieue et demie de diamètre. On y distingue un morne pointu, appelé la montagne verte. Le reste de l' île est formé de collines noires et rousses, et les parties des rochers voisines de la mer étaient toutes blanches de la fiente des oiseaux.

En approchant, le paysage devient bien plus affreux. Nous longeâmes la côte pour arriver au mouillage, qui est dans le nord-ouest. Nous aperçûmes, au pied de ces mornes noirs, comme les ruines d' une ville immense. Ce sont des rochers fondus qui ont coulé d' un ancien volcan ; ils se sont répandus dans la plaine et jusqu' à la mer, sous des formes très bizarres. Tout le rivage dans cette partie en est formé. Ce sont des pyramides,

des grottes, des demi-voûtes, des culs-de-lampe ; les flots se brisent contre ces anfractuosités : tantôt ils les couvrent et forment en retombant des nappes d'écume, tantôt trouvant des plateaux élevés, percés de trous, ils les frappent en dessous, et jaillissent au-dessus en longs jets d'eau ou en aigrettes. Ces rivages, noirs et blancs, étaient couverts d'oiseaux marins. Quantité de frégates nous entourèrent, et volaient dans nos manoeuvres, où on les prenait à la main.

Nous mouillâmes le soir à l'entrée de la grande anse. Je descendis dans le canot avec les gens destinés à la pêche de la tortue. Le débarquement est au pied d'une masse de rochers que l'on aperçoit du mouillage à l'extrémité de l'anse sur la droite. Nous descendîmes sur un gros sable très beau. Il est blanc, mêlé de grains rouges, jaunes, et de toutes les couleurs, comme ces grains d'anis appelés mignonnette. à quelques pas de là, nous trouvâmes une petite grotte dans laquelle est une bouteille, où les vaisseaux qui passent mettent des lettres. On casse la bouteille pour les lire, après quoi on les remet dans une autre.

Nous avançâmes environ cinquante pas, en prenant sur la gauche derrière les rochers. Il y a là une petite plaine, dont le sol se brisait sous nos pieds, comme s'il eût été glacé. J'y goûtai : c'était du sel, ce qui me parut étrange, n'y ayant pas d'apparence que la mer vienne jusque-là.

On apporta du bois, la marmite et la voile du canot, sur laquelle nos matelots se couchèrent en attendant la nuit. Ce n'est que sur les huit heures du soir que les tortues montent au rivage. Nos gens se reposaient tranquillement, lorsque l'un d'eux se leva en sursaut, en criant : un mort ! Voici un mort ! ... en effet, à une petite croix élevée sur un monceau de sable, nous vîmes qu'on y avait enterré quelqu'un. Cet homme s'était couché dessus sans y penser ; aucun de nos matelots ne voulut rester là davantage : il fallut, pour leur complaire, avancer cent pas plus loin.

La lune se leva, et vint éclairer cette solitude. Sa lumière, qui rend les sites agréables plus touchants, rendait celui-ci plus effroyable. Nous étions au pied d'un morne noir, au haut duquel on distinguait une grande croix que les marins y ont plantée. Devant nous la plaine était couverte de rochers, d'où s'élevaient une infinité de pointes de la hauteur d'un homme. La lune faisait briller leurs sommets, blanchis de la fiente des oiseaux. Ces têtes blanches sur ces corps noirs, dont les uns étaient debout et les autres inclinés, paraissaient comme des spectres errants sur des tombeaux. Le plus profond silence régnait sur cette terre

désolée ; de temps à autre on entendait seulement le bruit de la mer sur la côte, ou le cri vague de quelque frégate, effrayée d'y voir des habitants. Nous fûmes dans la grande anse attendre les tortues. Nous étions couchés sur le ventre, dans le plus grand silence. Au moindre bruit cet animal se retire. Enfin nous en vîmes sortir trois des flots ; on les distinguait comme des masses noires qui grimpaient lentement sur le sable du rivage. Nous courûmes à la première ; mais notre impatience nous la fit manquer. Elle redescendit la pente, et se mit à la nage. La seconde était plus avancée, et ne put retourner sur ses pas. Nous la jetâmes sur le dos. Dans le reste de la nuit, et dans la même anse, nous en tournâmes plus de cinquante, dont quelques unes pesaient cinq cents livres. Le rivage était tout creusé de trous où elles pondent jusqu'à trois cents oeufs, qu'elles recouvrent de sable, où le soleil les fait éclore. On tua une tortue, et on en fit du bouillon ; après quoi je fus me coucher dans la grotte où l'on met les lettres, afin de jouir de l'abri du rocher, du bruit de la mer et de la mollesse du sable. J'avais chargé un matelot d'y porter mon sac de nuit ; mais jamais il n'osa passer seul devant le lieu où il avait vu un homme enterré. Il n'y a rien à la fois de si hardi et de si superstitieux que les matelots. Je dormis avec grand plaisir. à mon réveil, je trouvai un scorpion et des cancrelas à l'entrée de ma caverne. Je ne vis aux environs d'autres herbes qu'une espèce de tithymale. Son suc était laiteux et très âcre : l'herbe et les animaux étaient dignes du pays.

p98

Je montai sur le flanc d'un des mornes, dont le sol retentissait sous mes pieds. C'était une véritable cendre rousse et salée : c'est peut-être de là que provient la petite saline où nous avons passé la nuit. Un fou vint s'abattre à quelques pas de moi. Je lui présentai ma canne ; il la saisit de son bec, sans prendre son vol. Ces oiseaux se laissaient prendre à la main, ainsi que toutes les espèces qui n'ont pas éprouvé la société de l'homme, ce qui prouve qu'il y a une sorte de bonté et de confiance naturelle à toutes les créatures envers les animaux qu'ils ne croient pas malfaisants. Les oiseaux n'ont pas peur des boeufs. Nos matelots tuèrent beaucoup de frégates, pour leur enlever une petite portion de graisse qu'elles

ont vers le cou. Ils croient que c' est un spécifique contre la goutte, parce que cet oiseau est fort léger ; mais la nature, qui a attaché ce mal à notre intempérance, n' en a pas mis le remède dans notre cruauté.

Sur les dix heures du matin, la chaloupe vint embarquer les tortues. Comme la lame était grosse, elle mouilla au large, et avec une corde placée à terre en va-et-vient, elle les tira à elle l' une après l' autre.

Cette manoeuvre nous occupa toute la journée.

Le soir, on remit à la mer les tortues qui nous étaient inutiles. Quand elles sont long-temps sur le dos, les yeux leur deviennent rouges comme des cerises et leur sortent de la tête. Il y en avait plusieurs sur le rivage, que d' autres vaisseaux avaient laissé mourir en cette situation. C' est une négligence cruelle.

LETTRE 26

Conjectures sur l' antiquité du sol de l' Ascension, de l' île-De-France, du cap de Bonne-Espérance et de l' Europe.

Pendant que nos matelots travaillaient à embarquer les tortues, je fus m' asseoir dans une des cavités de ces rochers dont la plaine est couverte : à la vue de ce désordre effroyable, je fis quelques réflexions.

Si ces ruines, me disais-je, étaient celles d' une ville, que de mémoires nous aurions sur ceux qui l' ont bâtie et sur ceux qui l' ont ruinée ! Il n' y a point de colonne en Europe qui n' ait son historien. Pourquoi faut-il que nous, qui savons tant de choses, ne sachions ni d' où nous venons, ni où nous sommes ! Tous les savants conviennent de l' origine et de la durée de Babylone, qui n' a plus d' habitants, et personne n' est d' accord sur la nature et l' antiquité du globe, qui est la patrie de tous les hommes. Les uns le forment par le feu, les autres par l' eau ; ceux-ci par les lois du mouvement, ceux-là par celles de la cristallisation. Les peuples d' occident croient qu' il n' a pas six mille ans ; ceux de l' orient disent qu' il est éternel.

Il est probable qu' il n' y aurait qu' un système, si le reste de la terre ressemblait à cette île. Ces pierres poncees, ces collines de cendre, ces rocs fondus qui ont bouillonné comme du mâchefer, prouvent évidemment qu' elle doit son origine à un volcan : mais combien y a-t-il d' années que son explosion s' est faite ?

Il me semble que si ce temps était fort reculé,

ces monceaux de cendres ne seraient pas en pyramides : la pluie les eût affaissés. Les angles et les contours de ces roches ne seraient pas aigus et tranchants, parce qu' une longue action de l' atmosphère détruit les parties saillantes des corps : des statues de marbre, taillées par les grecs, sont redevenues à l' air des blocs informes. Serait-il donc si difficile de juger de l' ancienneté d' un corps par son dépérissement, puisqu' on juge bien de l' antiquité d' une médaille par sa rouille ? Un vieux rocher n' est-il pas une médaille de la terre frappée par le temps ? D' ailleurs, si cette île était fort ancienne, ces blocs de pierre qui sont à la surface de la terre s' y seraient ensevelis par leur propre poids ; c' est un effet lent, mais sûr, de la pesanteur. Les piles de boulets et les canons posés sur le sol des arsenaux s' y enterrent en peu d' années. La plupart des monuments de la Grèce et de l' Italie se sont enfoncés au-dessus de leur soubassement. Quelques uns même ont tout-à-fait disparu.

Si donc je pouvais savoir *combien un corps dont la forme et la pesanteur est connue doit mettre de temps à s' enfoncer dans un terrain dont on connaît la résistance* , j' aurais un rapport qui me ferait trouver celui que je cherche. Le calcul sera facile quand les expériences seront faites ; en attendant, je puis croire raisonnablement que cette île est très moderne.

J' en puis penser autant de l' île-De-France ; mais comme ses montagnes pointues ont déjà des croupes, comme ses rochers sont enfoncés au tiers ou au quart en terre, et que leurs angles sont un peu émoussés, je suis persuadé que sa date remonte plusieurs siècles au delà.

Le cap de Bonne-Espérance me paraît beaucoup plus ancien. Les rochers qui se sont détachés du sommet des montagnes sont au Cap tout-à-fait enfoncés dans la terre, où on les retrouve en creusant.

p99

Les montagnes ont toutes à leur pied des talus fort élevés, formés par les débris de leurs parties supérieures. Ces débris en ont été détachés par une longue action de l' atmosphère ; ce qui est si vrai, qu' ils sont en plus grande quantité aux endroits où les vents ont coutume de souffler. Je l' ai observé sur la montagne de la Table, dont la partie opposée au vent de sud-est est bien plus en talus que celle qui regarde la ville.

J' ai remarqué encore sur la montagne de la Table des pierres isolées de la grosseur d' un tonneau, dont les angles étaient bien arrondis. Leurs fragments même n' ont plus d' arêtes vives ; ils forment un gravier blanc et lisse, semblable à des amandes aplaties. Ces pierres sont fort dures, et ressemblent, pour la couleur et le grain, à des tablettes de porcelaine usées.

Le dépérissement de ces corps annonce une assez grande antiquité ; cependant je n' ai pas trouvé sur la Table que la couche de terre végétale eût plus de deux pouces de profondeur, quoique les plantes y soient communes ; en beaucoup d' endroits même le roc est nu. Il n' y a donc pas un grand nombre de siècles que les végétaux y croissent. Toutefois on n' en peut rien conclure, parceque le sommet n' étant ni de sable ni de pierre poreuse, mais une espèce de caillou blanc, poli et dur, les semences des plantes y auront été long-temps portées par les vents avant d' y pouvoir germer. La couche végétale dans les plaines est beaucoup plus épaisse ; mais on n' en pourrait rien conclure pour l' antiquité du sol, parceque quand cette couche y est considérable, elle peut y avoir été apportée des montagnes voisines par les pluies, ou avoir été entraînée plus loin quand elle y est rare.

S' il existait en Europe une montagne élevée, isolée, et dont le sommet fût aplati comme celui de la Table, sans être comme lui d' une matière contraire à la végétation, on pourrait comparer l' épaisseur de sa terre végétale à celle d' un terrain nouveau et pareillement isolé, par exemple à la croûte de quelques unes de ces îles qui depuis cent ans se sont formées à l' embouchure de la Loire.

En attendant l' expérience, je présume que l' Europe est plus ancienne que la terre du Cap, parceque le sommet de ses montagnes a moins d' escarpement, que leurs flancs ont une pente plus douce, et que les rochers qui sont encore à la surface de la terre sont écornés et arrondis.

Il ne s' agit point ici des rochers qui paraissent sur le flanc des montagnes que la mer, les torrents ou le débordement des rivières ont escarpées, ni des pierres que les pluies mettent à découvert dans les plaines dont elles entraînent la terre, et encore moins des cailloux des champs que la charrue couvre et découvre chaque année ; mais de ceux qui, par leur masse et leur situation, n' obéissent qu' aux seules lois de la pesanteur. Je n' en ai vu aucun de cette espèce dans les plaines de la Russie et de la Pologne. La Finlande est pavée de rochers, mais ils sont d' une configuration toute différente ; ce

sont des collines et des vallons entiers de roc vif ; c' est en quelque sorte la terre qui est pétrifiée. Cependant, comme les sapins croissent sur les croupes de ces collines, il paraît qu' elles sont depuis long-temps à l' air, qui les décompose. Il paraît même que, sous une température moins froide, cette décomposition se serait accélérée bien plus vite ; mais la neige les met pendant six mois à couvert de l' action de l' atmosphère, et le froid, qui durcit la terre, retarde l' effet de leur pesanteur.

L' espèce de roche que je crois propre aux expériences est celle des environs de Fontainebleau. Ce sont de grosses masses de grès, arrondies, détachées les unes des autres. Quelques unes sont ensevelies dans le sol à moitié ou aux deux tiers, d' autres sont empilées à la surface, comme des amas de pierre à bâtir. Ce sont probablement les sommets de quelque montagne pierreuse, qui n' ont pas tout-à-fait disparu. Il est probable que chaque siècle achève de les enfoncer dans le sol, et qu' il y en avait beaucoup plus il y a deux mille ans. L' action des éléments et de la pesanteur tend à arrondir le globe. Un jour, les montagnes de l' Europe auront beaucoup moins de pente ; un jour, la mer aura dissous les rochers des côtes où elle se brise aujourd' hui, comme elle a détruit ceux de Charybde et de Scylla.

J' ouvris ensuite un livre d' histoire pour me dissiper. Je tombai sur un endroit où l' auteur dit de quelques familles européennes, que leur origine *se perd dans la nuit du temps* , comme si leurs ancêtres étaient nés avant le soleil. Il parlait ailleurs des peuples du nord comme des fabricateurs du genre humain, (...) : ce déluge de barbares, dit-il, que le nord ne pouvait plus contenir.

J' ai vécu quelque temps dans le nord, où j' ai parcouru plus de huit cents lieues ; et je ne me rappelle pas y avoir vu aucun monument ancien. Cependant les sociétés nombreuses laissent des traces durables ; et, depuis le petit clocher d' un village jusqu' aux pyramides d' égypte, toute terre qui fut cultivée porte des témoignages de l' industrie humaine. Les champs de la Grèce et de l' Italie

p100

sont couverts de ruines antiques ; pourquoi n' en trouve-t-on pas en Russie et en Pologne ? C' est que les hommes ne se multiplient qu' avec les fruits de la terre ; c' est que le nord de

l' Europe était inculte lorsque le midi était couvert de moissons, de vignobles et d' oliviers. Ces peuples, dans l' abondance, élevèrent des autels à tous les biens. Cérès, Pomone, Bacchus, Flore, Palès, les zéphyr, les nymphes, etc., tout ce qui était plaisir fut divinité. La jeune fille offrait des colombes à l' amour, des guirlandes aux graces, et priait Lucine de lui donner un mari fidèle. La religion ne s' était point séparée de la nature ; et comme la reconnaissance était dans tous les coeurs, la terre, sous un ciel favorable, se couvrait d' autels. On vit dans chaque verger le dieu des jardins, Neptune sur tous les rivages, l' amour dans tous les bosquets : les naïades eurent des grottes, les muses des portiques, Minerve des péristyles ; l' obélisque de Diane parut dans les taillis, et le temple de Vénus éleva sa coupole au-dessus des forêts.

Mais lorsqu' un habitant de ces belles contrées fut obligé de chercher au nord une nouvelle patrie, lorsqu' il eut pénétré avec sa famille malheureuse sous l' Ours glacée, dieux ! Quel fut son effroi aux approches de l' hiver ! Le soleil paraissait à peine au-dessus de l' horizon, son disque était rouge et ténébreux. Le souffle des vents faisait éclater le tronc des sapins ; les fontaines se figeaient, et les fleuves s' étaient arrêtés. Une neige épaisse couvrait les prés, les bois et les lacs. Les plantes, les graines, les sources, tout ce qui soutient la vie était mort. On ne pouvait même ni respirer, ni toucher à rien, car la mort était dans l' air, et la douleur sortait de tous les corps. Ah ! Quand cet infortuné entendit les cris de ses enfants que le climat dévorait, quand il vit sur leurs joues les larmes se vitrifier, et leurs bras tendus vers lui se roidir... qu' il eut d' horreur de ces retraites funestes ! ôsa-t-il espérer une postérité de la nature, et des moissons de ces campagnes de fer ? Sa main dut frémir d' ouvrir un sol qui tuait ses habitants. Il ne lui resta que de joindre sa misère à celle d' un troupeau, de chercher avec lui la mousse des arbres, et d' errer sur une terre où le repos coûtait la vie. Seulement il s' y creusa des tanières ; et si dans la suite on vit du sein de ces neiges sortir quelque monument, sans doute ce fut un tombeau.

Il est probable que le nord de l' Europe ne se peupla que lorsque le midi lui-même fut abandonné. Les grecs, si souvent tourmentés par leurs tyrans, préférèrent enfin la liberté à la beauté du ciel. Une partie d' entre eux transporta en Hongrie, en Bohême, en Pologne et en Russie les arts par lesquels l' homme surmonte les éléments, et, seul de tous les animaux, peut vivre dans tous les

climats. Depuis la Morée jusqu' à Archangel, sur une largeur de plus de cinq cents lieues, on ne parle que la langue esclavonne, dont les mots et les lettres même dérivent du grec. Les nations du nord doivent donc leur origine aux grecs ; elles ont dû rentrer dans la barbarie, en sortir tard, et ne développer leur puissance que sous une bonne législation. Pierre 1^{er} a jeté les fondements de leur grandeur moderne, et aujourd' hui une grande impératrice leur donne des lois dignes de l' aréopage.

LETTRE 27

Observations sur l' Ascension. Départ.

Arrivée en France.

Mes réflexions sur l' Ascension m' avaient mené assez loin : c' est qu' on jouit des objets agréables, et que les tristes font réfléchir. Aussi l' homme heureux ne raisonne guère ; il n' y a que celui qui souffre qui médite, pour trouver au moins des rapports utiles dans les maux qui l' environnent. Il est si vrai que la nature a fait du plaisir le ressort de l' homme, que quand elle n' a pu le placer dans son coeur, elle l' a mis dans sa tête.

Quoique l' Ascension soit sans terre et sans eau, elle ne tient point sur le globe une place inutile.

La tortue y trouve, trois mois de l' année, à faire ses pontes loin du bruit. C' est un animal solitaire, qui fuit les rivages fréquentés. Un vaisseau qui mouille ici pendant vingt-quatre heures la chasse de la baie pendant plusieurs jours ; et s' il tire du canon, elle ne repaît pas de plusieurs semaines.

Les frégates et les fous ont plus de familiarité, parcequ' ils ont moins d' expérience ; mais sur les côtes habitées ils choisissent les pics les plus inaccessibles, et ne se laissent point approcher.

L' Ascension est pour eux une république : les moeurs primitives s' y conservent, et l' espèce s' y multiplie, parcequ' aucun tyran n' y peut vivre. Sans doute la mère commune des êtres a voulu qu' il existât des sables stériles au milieu de la mer, des terres désolées, mais protégées par les éléments, comme des lieux de refuge et des asiles sacrés où les animaux pussent goûter des biens qui ne leur sont pas

p101

moins chers qu' aux hommes, le repos et la liberté.
Cette île a encore sa franchise naturelle, que

de si belles contrées ont perdue. Quoique située entre l' Afrique et l' Amérique, elle a échappé à l' esclavage qui a flétri ces deux vastes continents. Elle est commune à toutes les nations, et n' appartient à aucune. Il est rare cependant d' y voir mouiller d' autres vaisseaux que des anglais et des français, qui s' y arrêtent en revenant des Indes. Les hollandais, qui relâchent au Cap, n' ont pas besoin de chercher de nouveaux vivres. L' air de l' Ascension est très pur. J' y ai couché deux nuits à l' air, sans couverture : j' y ai vu tomber de la pluie, et les nuages s' arrêter au sommet de la montagne verte, qui ne m' a paru guère plus élevée que montmartre. C' est sans doute un effet de l' attraction, qui est plus sensible sur la mer que sur la terre.

Lorsqu' on débarque dans cette île quelque matelot scorbutique, on le couvre de sable, et il éprouve un soulagement très prompt. Quoique je me portasse bien, je me tins quelque temps les jambes dans cette espèce de bain sec, et j' éprouvai, pendant plusieurs jours, une agitation extraordinaire dans mon sang ; je n' en sais pas trop la raison. Je crois cependant que ce sable n' étant formé que de parties calcaires, il aspire sur la peau où il s' attache les humeurs internes ; à peu près comme ces pierres absorbantes que l' on pose sur les piqûres des bêtes vénimeuses en tirent le venin. Il serait à souhaiter que quelque habile médecin essayât sur d' autres maladies un remède que le seul instinct a appris aux matelots scorbutiques.

Nous passâmes encore cette nuit à terre. à dix heures du soir, je fus me baigner dans une petite anse qui est entre la grande et le débarquement. Elle est entourée d' une chaîne de rochers en demi-cercle. Au fond de cette anse, le sable est élevé de plus de quinze pieds, et va en pente jusqu' à la mer. à l' entrée, il y a plusieurs bancs de rochers à fleur d' eau. La mer, qui était fort agitée, s' y brisait avec un bruit terrible, et venait se développer bien avant dans la petite baie. Je me tenais accroché aux angles des rochers, et les vagues en roulant venaient me passer quelquefois jusque sur la tête.

Le 24 au matin, la barre se trouva très grosse. *la digue* mit son pavillon, et nous fit signal de départ. Il n' était plus possible à la chaloupe de mettre à terre au lieu ordinaire du débarquement. Elle fut prendre dans la baie une douzaine de tortues qu' on avait réservées, et revint ensuite mouiller un grappin à une demi-portée de fusil du lieu où nous étions. Les matelots les plus vigoureux se mirent tout nus ; et, profitant de l' instant où la lame quittait le rivage, ils

portaient en courant les effets et les passagers. J' avais fait remarquer à l' officier qu' elle était suffisamment chargée. Il restait vingt hommes à terre, il y en avait autant sur son bord. Il voulut épargner au canot un second voyage : on continua d' embarquer. Sur ces entrefaites, une lame monstrueuse, soulevant la chaloupe, fit casser son grappin, et la jeta sur le sable. Huit ou dix hommes qui étaient dans l' eau jusqu' à la ceinture pensèrent en être écrasés. Si elle était venue en travers, elle était perdue : heureusement elle s' échoua sur l' arrière. Deux ou trois vagues consécutives la mâtèrent presque debout ; et, dans ce mouvement, elle embarqua de son avant une grande quantité d' eau : la frayeur prit à plusieurs passagers qui étaient dessus, ils se jetèrent à la mer et pensèrent se noyer ; enfin tous nos matelots réunis, faisant effort tous à la fois, parvinrent à la remettre à flot.

Le canot revint quelque temps après embarquer ce qui était resté ; peu s' en fallut que le même accident ne lui arrivât.

Si ce double malheur fût survenu, nous eussions été fort à plaindre : le vaisseau eût continué sa route, et nous n' eussions trouvé ni eau ni bois dans cette île. On prétend cependant qu' il se trouve quelques flaques d' eau dans les rochers au pied de la montagne verte. On assure qu' il y a aussi des cabris fort maigres, qui y vivent d' une espèce de chiendent. On y avait planté des cocotiers, qui n' y ont pas réussi. Il est probable que ces cabris affamés en auront mangé les germes.

J' observai à l' Ascension que la partie du sud-est était toute formée de laves, et celle du nord-ouest de collines de cendres ; d' où je conclus que les vents étaient au sud-est lorsque ce volcan sortit de la mer, et qu' ils soufflaient lentement, sans quoi ils auraient dispersé les cendres de ces mornes, au lieu de les rassembler. J' en présimai aussi que le foyer des volcans n' était point allumé par les révolutions de l' atmosphère, et que les orages de la terre étaient indépendants de ceux de l' air.

Ils paraîtraient plutôt dépendre des eaux. De tous les volcans que je connais, il n' y en a pas un qui ne soit dans le voisinage de la mer, ou d' un grand lac. J' ai fait autrefois cette observation en cherchant à expliquer leur cause. Elle fut le résultat de mon opinion, qui pourrait être bonne, puisqu' elle est confirmée par la nature.

J' ai trouvé sur les rochers de l' Ascension l' espèce

d' huître appelée *la feuille* . Le sable, comme je l' ai dit, n' est formé que de débris de madrépores et de coquilles, dans lesquels je reconnus quelques pétoncles, de petits buccins et le manteau-ducal. Nous primes, au pied des rochers, des requins et des bourses de toutes les couleurs. Il y a aussi des carangues, et entre autres des morènes, espèce de serpent marin qu' on dit être un excellent poisson ; ses arêtes sont bleues.

Nous appareillâmes le même jour 24 mars, à cinq heures du soir. Nous vécûmes de tortues près d' un mois. On les conserva vivantes tout ce temps-là, en les mettant tantôt sur le ventre, tantôt sur le dos, et on les arrosait d' eau de mer plusieurs fois par jour.

La chair de tortue est une bonne nourriture, mais on s' en lasse bien vite. Cette chair est toujours dure, et les oeufs sont d' un goût très médiocre. Nous repassâmes la ligne avec des calmes et quelques orages. Les courants portaient sensiblement au nord : il y a apparence que c' étaient des contre-courants du courant général du nord. Plus d' une fois ils nous firent faire, sans vent, dix lieues en vingt-quatre heures. Le 28 avril, nous vîmes une éclipse de lune, dont le milieu à onze heures de nuit ; nous étions par le 32 e degré de latitude nord. Nous éprouvâmes à cette hauteur plusieurs jours de calme. On prétend que ces calmes sont comme autant de limites entre différents règnes de vents. Depuis le 28 e degré nord jusqu' au 32 e, nous trouvâmes la mer couverte d' une plante marine appelée *grappe-de-raisin* ; elle était remplie de petits crabes et de frai de poisson. C' est peut-être un moyen dont la nature se sert pour peupler les rivages des îles d' animaux qui ne pourraient s' y transporter autrement ; les poissons des côtes ne se rencontrent jamais en pleine mer. Nous avons vu avec une grande joie l' étoile polaire reparaître sur l' horizon ; et chaque nuit nous la voyons s' élever avec un nouveau plaisir. Cette vue me rendait les promenades de nuit très agréables. Un soir, à dix heures, comme je me promenais sur le gaillard d' arrière, je vis le contre-maître parler avec beaucoup d' agitation à l' officier de quart. Celui-ci fit allumer une lanterne, et le suivit sur le gaillard d' avant. Je m' y acheminai comme eux. Nous ne fûmes pas peu étonnés de voir sortir de l' écoutille un torrent de fumée noire et épaisse. Les matelots de quart étaient couchés tranquillement sur une voile en avant du mâd de misaine, et quand on les eut appelés, ils furent saisis de frayeur. Les plus hardis descendirent par l' écoutille avec la lanterne,

en criant que nous étions perdus. Nous nous occupâmes à chercher des seaux de tous côtés, mais nous n'en trouvâmes pas un seul. Les uns voulaient sonner la cloche pour appeler tout le monde, d'autres voulaient faire jouer la pompe de l'avant pour en porter l'eau, à tout hasard, dans l'entrepont.

Nous étions tous rangés, la tête baissée, autour de l'écouille, en attendant notre arrêt. La fumée redoublait, et nous vîmes même briller de la flamme. Dans le moment, une voix sortit de cet abîme, et nous dit que c'était le feu qui avait pris à du bois qu'on avait mis sécher dans le four. Cet instant d'inquiétude nous parut un siècle. Triste condition des marins ! Au milieu du plus beau temps, dans la sécurité la plus parfaite, au moment de revoir la patrie, un misérable accident pouvait nous faire périr du genre de mort le plus effroyable.

Le 16 mai, on exerça les matelots à tirer au blanc, sur une bouteille suspendue à l'extrémité de la grande vergue : on essaya les canons ; nous en avions cinq. Cet exercice militaire se faisait dans la crainte d'être attaqués par les saltins. Heureusement nous n'en vîmes point. Nous avions de si mauvais fusils, qu'à la première décharge l'un d'eux creva près de moi dans la main d'un matelot, et le blessa dangereusement.

Le 17, j'aperçus en plein midi, sur la mer, une longue bande verdâtre dirigée nord et sud. Elle était immobile ; elle avait près d'une demi-lieue de longueur. Le vaisseau passa à son extrémité sud : la mer n'y était point houleuse. J'appelai le capitaine, qui jugea, ainsi que ses officiers, que c'était un haut-fond : il n'est pas marqué sur les cartes. Nous étions par la hauteur des Açores.

Le 20 mai, nous trouvâmes un vaisseau anglais allant en Amérique. Il nous apprit que nous étions par les 23 degrés de longitude, ce qui nous mettait 140 lieues plus à l'ouest que nous ne croyions.

Le 22 mai, par les 46 degrés 45 minutes de latitude nord, nous crûmes voir un récif où la mer brisait. Comme il faisait calme, on mit le canot à la mer. C'était un banc d'écume formé par des lits de marée. Deux heures après, nous trouvâmes un mât de hune garni de tous ses agrès. On crut le reconnaître pour appartenir à un vaisseau anglais que la tempête avait obligé de couper ses mâts. Nous l'embarquâmes avec plaisir, car nous manquions de bois à brûler, et, qui pis est, de vivres. Depuis huit jours on ne faisait plus qu'un repas en vingt-quatre heures.

Pendant plusieurs jours le ciel fut couvert à midi, de sorte que nous ignorions notre latitude. Le 28, il s' éleva un très gros temps : le vaisseau tint la cape sous ses basses voiles. à onze heures du matin, nous aperçûmes un petit navire devant nous. Nous gouvernâmes sur lui, et nous le rangeâmes sous le vent. Il y avait sur son bord sept hommes qui pompaient de toutes leurs forces : l' eau sortait de tous les dalots de son pont. Nous roulions l' un et l' autre panne sur panne, et, dans quelques arrivées, les lames pensèrent le jeter sur nos lisses. Le patron, en bonnet rouge, nous cria, dans son porte-voix, qu' il était parti de Bordeaux depuis vingt-quatre heures, qu' il allait en Irlande ; et il se hâta de s' éloigner. On jugea que c' était un contrebandier, la coutume étant sur mer, comme sur terre, d' avoir mauvaise opinion des gens qui sont en mauvais ordre.

Vers une heure après midi, le vent s' apaisa : les nuages se partagèrent en deux longues bandes, et le soleil parut. On appareilla toutes les voiles ; on plaça des matelots en sentinelle sur les barres du perroquet, et on mit le cap au nord-est, pour tâcher d' avoir connaissance de terre avant le soir.

à quatre heures nous vîmes un petit chasse-marée : on le questionna ; il ne put rien nous répondre ; le mauvais temps l' avait mis hors de route. à cinq heures on cria *terre ! Terre à bâbord !* nous courûmes aussitôt sur le gaillard d' avant ; quelques uns grimpèrent dans les haubans. Nous vîmes distinctement, à l' horizon, des rochers qui blanchissaient : on assura que c' étaient les roches de Pennemarck. Nous mîmes, le soir, en travers, et nous fîmes des bords toute la nuit. Au point du jour nous aperçûmes la côte à trois lieues devant nous ; mais personne ne la reconnaissait. Il faisait calme ; nous brûlions d' impatience d' arriver.

Enfin on aperçut une chaloupe : nous la hélâmes ; on nous répondit : *c' est un pilote* . Quelle joie d' entendre une voix française sortir de la mer ! Chacun s' empressait, sur les lisses, à voir monter le pilote à bord. Bonjour, mon ami, lui dit le capitaine ; quelle est cette terre ?

c' est Belle-île, mon ami, répondit ce bon homme. Aurons-nous du vent ? *s' il plaît à Dieu, mon ami* .

Il avait de gros pains de seigle, que nous mangeâmes de grand appétit, parcequ' il avait été cuit en France.

Le calme dura tout le jour ; vers le soir le vent

fraîchit. L' équipage passa la nuit sur le pont : on fit petites voiles. Le matin nous longeâmes l' île de Grois, et nous vînmes au mouillage.

Les commis des fermes, suivant l' usage, montèrent sur le vaisseau ; après quoi une infinité de barques de pêcheurs nous abordèrent. On acheta du poisson frais, on se hâta de préparer un dernier repas ; mais on se levait, on se rasseyait, on ne mangeait point ; nous ne pouvions nous lasser d' admirer la terre de France.

Je voulais débarquer avec mon équipage : on appelait en vain les matelots : ils ne répondaient plus. Ils avaient mis leurs beaux habits : ils étaient saisis d' une joie muette ; ils ne disaient mot : quelques uns parlaient tout seuls.

Je pris mon parti : j' entrai dans la chambre du capitaine pour lui dire adieu. Il me serra la main, et me dit, les larmes aux yeux : j' écris à ma mère.

De tous côtés je ne voyais que des gens émus.

J' appelai un pêcheur, et je descendis dans sa barque. En mettant pied à terre, je remerciai Dieu de m' avoir enfin rendu à une vie naturelle.

LETTRE 28

Sur les voyageurs et les voyages.

Il est d' usage de chercher, au commencement d' un livre, à captiver la bienveillance d' un lecteur, qui souvent ne lit point la préface. Il vaut mieux, ce me semble, attendre à la fin, au moment où il est prêt à porter son jugement. Il est impossible alors que le lecteur échappe, et ne fasse pas attention aux excuses de l' auteur. Voici les miennes.

J' ai fait cet ouvrage aussi bien qu' il m' a été possible, et rien ne m' a manqué pour lui donner toute la perfection dont je suis capable. S' il est mal fait, ce n' est donc pas ma faute ; car on n' a tort de mal faire que quand on peut faire mieux. S' il y a des défauts dans le style, je serai très aise qu' on les relève : je m' en corrigerai. Depuis dix ans que je suis hors de ma patrie, j' oublie ma langue, et j' ai observé qu' il est souvent plus utile de bien parler que de bien penser, et même que de bien agir.

Mes conjectures et mes idées sur la nature sont des matériaux que je destine à un édifice considérable. En attendant que je puisse l' élever, je les livre à la critique. Les bonnes censures sont comme ces dégels qui dissolvent les pierres tendres et durcissent les pierres de taille. Il ne me resterait qu' une bonne observation, que j' en ferais usage. On dit qu' un saint commença avec un seul

moellon un bâtiment qui est devenu une magnifique abbaye. Il fit ce miracle avec le temps et la patience ;

p104

mais je pourrais bien avoir perdu l' un et l' autre. C' est assez parler de moi, passons à des objets plus importants.

Il est assez singulier qu' il n' y ait eu aucun voyage publié par ceux de nos écrivains qui se sont rendus les plus célèbres dans la littérature et la philosophie. Il nous manque un modèle dans un genre si intéressant, et il nous manquera long-temps, puisque Mm De Voltaire, d' Alembert, De Buffon et Rousseau ne nous l' ont pas donné. Montaigne et Montesquieu avaient écrit leurs voyages, qu' ils n' ont pas fait paraître. On ne peut pas dire qu' ils aient jugé suffisamment connus les pays de l' Europe où ils avaient été, puisqu' ils ont donné tant d' observations neuves sur nos moeurs, qui nous sont si familières. Je crois que ce genre, si peu traité, est rempli de grandes difficultés. Il faut des connaissances universelles, de l' ordre dans le plan, de la chaleur dans le style, de la sincérité ; et il faut parler de tout. Si quelque sujet est omis, l' ouvrage est imparfait ; si tout est dit, on est diffus, et l' intérêt cesse.

Nous avons cependant des voyageurs estimables. Addison me paraît au premier rang ; par malheur il n' est pas français ; Chardin a de la philosophie et des longueurs ; l' abbé de Choisy sauve au lecteur les ennuis de la navigation : il n' est qu' agréable : Tournefort décrit savamment les monuments et les plantes de l' Archipel ; mais on voudrait voir un homme plus sensible sur les ruines de la Grèce ; la Hontan spécule et s' égare quelquefois dans les solitudes du Canada ; Léry peint très naïvement les moeurs des brésiliens et ses aventures personnelles. De ces différents génies on en composerait un excellent ; mais chacun n' a que le sien ; témoin ce marin qui écrivit sur un journal " qu' il avait passé à quatre lieues de Ténériffe, dont les habitants lui parurent fort affables. "

il y a des voyageurs qui n' ont qu' un objet, celui de rechercher les monuments, les statues, les inscriptions, les médailles, etc. S' ils rencontrent quelque savant distingué, ils le prient d' inscrire son nom et une sentence sur leur *album* . Quoique cet usage soit louable, il conviendrait

mieux, ce me semble, de s' enquéir des traits de probité, de vertu, de grandeur d' ame, et du plus honnête homme de chaque lieu : un bon exemple vaut bien une belle maxime. Si j' eusse écrit mes voyages du nord, on eût vu sur mes tablettes les noms de Dolgorouki, de Munich, du palatin de Russie Czartorinski, de Duval, de Taubenheim, etc. J' aurais parlé aussi des monuments, surtout de ceux qui servent à l' utilité publique, comme l' arsenal de Berlin, le corps des cadets de Pétersbourg, etc. Quant aux antiquités, j' avoue qu' elles me donnent des idées tristes. Je ne vois dans un arc de triomphe qu' une preuve de la faiblesse d' un homme : l' arc est resté, et le vainqueur a disparu.

Je préfère un cep de vigne à une colonne ; et j' aimerais mieux avoir enrichi ma patrie d' une seule plante alimentaire, que du bouclier d' argent de Scipion.

à force de nous naturaliser avec les arts, la nature nous devient étrangère ; nous sommes même si artificiels, que nous appelons les objets naturels des *curiosités* , et que nous cherchons les preuves de la divinité dans des livres. On ne trouve dans ces livres (la révélation à part) que des réflexions vagues et des indications générales de l' ordre universel : cependant, pour montrer l' intelligence d' un artiste, il ne suffit pas d' indiquer son ouvrage, il faut le décomposer. La nature offre des rapports si ingénieux, des intentions si bienveillantes, des scènes muettes si expressives et si peu aperçues, que qui pourrait en présenter un faible tableau à l' homme le plus inattentif le ferait s' écrier : " il y a quelque un ici ! "

l' art de rendre la nature est si nouveau, que les termes même n' en sont pas inventés. Essayez de faire la description d' une montagne de manière à la faire reconnaître : quand vous aurez parlé de la base, des flancs et du sommet, vous aurez tout dit. Mais que de variétés dans ces formes bombées, arrondies, allongées, aplaties, cavées, etc. ! Vous ne trouvez que des périphrases : c' est la même difficulté pour les plaines et les vallons. Qu' on ait à décrire un palais, ce n' est plus le même embarras. On le rapporte à un ou à plusieurs des cinq ordres ; on le subdivise en soubassement, en corps principal, en entablement ; et, dans chacune de ses masses, depuis le socle jusqu' à la corniche, il n' y a pas une moulure qui n' ait son nom.

Il n' est donc pas étonnant que les voyageurs rendent si mal les objets naturels. S' ils vous dépeignent un pays, vous y voyez des villes, des fleuves et des montagnes ; mais leurs descriptions

sont arides comme des cartes de géographie : l' Indoustan ressemble à l' Europe ; la physionomie n' y est pas. Parlent-ils d' une plante, ils en détaillent bien les fleurs, les feuilles, l' écorce, les racines ; mais son port, son ensemble, son élégance, sa rudesse ou sa grace, c' est ce qu' aucun ne rend. Cependant la ressemblance d' un objet dépend de l' harmonie de toutes ses parties ; et vous auriez la mesure de

p105

tous les muscles d' un homme, que vous n' auriez pas son portrait. Si les voyageurs, en rendant la nature, pèchent par défaut d' expression, ils pèchent encore par excès de conjectures. J' ai cru fort long-temps, sur la foi des relations, que l' homme sauvage pouvait vivre dans les bois. Je n' ai pas trouvé un seul fruit bon à manger dans ceux de l' île-De-France ; je les ai goûtés tous, au risque de m' empoisonner. Il y avait quelques graines d' un goût passable en petite quantité ; et dans certaines saisons, on n' en eût pas ramassé pour le déjeuner d' un singe. Il n' y a que l' oignon dangereux d' une espèce de *nymphaea* ; encore croît-il sous l' eau dans la terre, et il n' est pas vraisemblable que l' homme naturel l' eût deviné là. Je crus au Cap que l' homme avait été mieux servi ; j' y vis des buissons couverts de gros artichauts couleur de chair, qui étaient d' une âpreté insupportable. Dans les bois de la France et de l' Allemagne, on ne trouve de mangeable que les faînes du hêtre et les fruits du châtaignier, encore ce n' est que dans une courte saison. On assure, il est vrai, que, dans l' âge d' or des Gaules, nos ancêtres vivaient de gland ; mais le gland de nos chênes constipe. Il n' y a que celui du chêne vert qu' on puisse digérer. Il est très rare en France, et il n' est commun qu' en Italie, d' où nous est venue aussi cette tradition. Un peu d' histoire naturelle servirait à écrire l' histoire des hommes. On ne trouve dans les forêts du nord que les pommes de sapin, dont les écureuils s' accommodent fort bien : il est fort douteux que les hommes pussent en vivre. La nature aurait traité bien mal le roi des animaux, puisque la table est mise pour tous excepté pour lui, si elle ne lui avait pas donné une raison universelle qui tire parti de tout, et la sociabilité, sans laquelle ses forces ne sauraient servir sa raison. Ainsi, d' une seule observation naturelle on peut prouver : 1 que le plus stupide des paysans est supérieur au plus intelligent

des animaux, qu' on ne dressera jamais à semer et à labourer de lui-même ; 2 que l' homme est né pour la société, hors de laquelle il ne pourrait vivre ; 3 que la société doit, à son tour, à tous ses membres, une subsistance qu' ils ne peuvent attendre que d' elle.

Les voyageurs pèchent encore par un autre excès ; ils mettent presque toujours le bonheur hors de leur patrie. Ils font des descriptions si agréables des pays étrangers, qu' on en est toute la vie de mauvaise humeur contre le sien.

Si je l' ose dire, la nature paraît avoir tout compensé ; et je ne sais lequel est préférable, d' un climat très chaud ou d' un climat très froid.

Celui-ci est plus sain ; d' ailleurs, le froid est une douleur dont on peut se garantir, et la chaleur une incommodité qu' on ne saurait éviter.

Pendant six mois, j' ai vu le paysage blanc à Pétersbourg ; pendant six mois, je l' ai vu noir à l' île-De-France ; joignez-y les insectes si dévorants, les ouragans qui renversent tout, et choisissez. Il est vrai qu' aux Indes les arbres ont toujours des feuilles, que les vergers rapportent sans être greffés, et que les oiseaux ont de belles couleurs.

Mais j' aime mieux notre nature, nos fruits, nos fleurs, notre verdure ; un rossignol qu' un perroquet, le sentiment que le caquet ; et même je préfère encore l' odeur de la rose et du thym à l' ambre que la main du more recueille aux rives du matin.

On doit compter aussi pour un grand inconvénient le spectacle d' une société malheureuse, puisque la vue d' un seul misérable peut empoisonner le bonheur. Peut-on penser sans frémir que l' Afrique, l' Amérique et presque toute l' Asie sont dans l' esclavage ? Dans l' Indoustan, on ne fait agir le peuple qu' à coups de rotin, de sorte qu' on en a appelé le bâton *le roi des Indes* ; en Chine même, ce pays si vanté, la plupart des punitions de simple police sont corporelles. Chez nous, les lois ont un peu plus respecté les hommes. D' ailleurs, quelque rudes que soient nos climats, la nature la plus sauvage m' y plaît toujours par un coin. Il est des sites touchants jusque dans les rochers de la pauvre Finlande. J' y ai vu des étés plus beaux que ceux des tropiques, des jours sans nuits, des lacs si couverts de cygnes, de canards, de bécasses, de pluviers, etc., qu' on eût dit que les oiseaux de toutes les rivières s' y étaient rendus pour y faire leurs nids. Des flancs des rochers tout brillants de mousses pourprées, et des tapis rouges du

kloucva, s' élevaient de grands bouleaux, dont les feuillages verts, souples et odorants se mariaient aux pyramides sombres des sapins, et offraient à la fois des retraites à l' amour et à la philosophie. Au fond d' un petit vallon, sur une lisière de pré, loin de l' envie, était l' héritage d' un bon gentil-homme dont rien ne troublait le repos, que le bruit d' un torrent que l' oeil voyait avec plaisir bondir et écumer sur la croupe noire d' une roche voisine. Il est vrai qu' en hiver la verdure et les oiseaux

p106

disparaissent. Le vent, la neige, le grésil, les frimas, entourent et secouent la petite maison ; mais l' hospitalité est dedans. On se visite de quinze lieues, et l' arrivée d' un ami est une fête de huit jours : on boit au bruit des cors et des timbales la santé du convive, des princes et des dames. Les vieillards, auprès du poêle, fument, et parlent des anciennes guerres ; les garçons, en bottes, dansent au son d' un fifre ou d' un tambour autour de la jeune finlandaise en pelisse, qui paraît comme Pallas au milieu de la jeunesse de Sparte.

Si les organes y semblent rudes, les coeurs y sont sensibles. On parle d' aimer, de plaire, de la France, et de Paris surtout ; car Paris est la capitale de toutes les femmes. C' est là que la russe, la polonaise et l' italienne viennent apprendre l' art de gouverner les hommes avec des rubans et des blondes ; c' est là que règne la parisienne à l' humeur folle, aux graces toujours nouvelles. Elle voit l' anglaise mettre à ses genoux son or et sa mélancolie, tandis que, du sein des arts, elle prépare en riant la guirlande qui enchaîne par les plaisirs tous les peuples de l' Europe.

Je préférerais Paris à toutes les villes, non pas à cause de ses fêtes, mais parceque le peuple y est bon, et qu' on y vit en liberté. Que m' importent ses carrosses, ses hôtels, son bruit, sa foule, ses jeux, ses repas, ses visites, ses amitiés si promptes et si vaines ? Des plaisirs si nombreux mettent le bonheur en surface et la jouissance en observation. La vie ne doit pas être un spectacle. Ce n' est qu' à la campagne qu' on jouit des biens du coeur, de soi-même, de sa femme, de ses enfants, de ses amis. En tout la campagne me semble préférable aux villes : l' air y est pur, la vue riante, le marcher doux, le vivre facile, les moeurs simples, et les hommes meilleurs. Les passions s' y

développent sans nuire à personne. Celui qui aime la liberté n' y dépend que du ciel ; l' avare en reçoit des présents toujours renouvelés, le guerrier s' y livre à la chasse, le voluptueux y place ses jardins, et le philosophe y trouve à méditer sans sortir de chez lui. Où trouvera-t-il un animal plus utile que le boeuf, plus noble que le cheval et plus aimable que le chien ? Apporte-t-on des Indes une plante plus nécessaire que le blé et aussi gracieuse que la vigne ?

Je préférerais, de toutes les campagnes, celle de mon pays, non pas parcequ' elle est belle, mais parceque j' y ai été élevé. Il est dans le lieu natal un attrait caché, je ne sais quoi d' attendrissant, qu' aucune fortune ne saurait donner et qu' aucun pays ne peut rendre. Où sont ces jeux du premier âge, ces jours si pleins, sans prévoyance et sans amertume ? La prise d' un oiseau me comblait de joie. Que j' avais de plaisir à caresser une perdrix, à recevoir ses coups de bec, à sentir dans mes mains palpiter son coeur et frissonner ses plumes ! Heureux qui revoit les lieux où tout fut aimé, où tout parut aimable, et la prairie où il courut, et le verger qu' il ravagea ! Plus heureux qui ne vous a jamais quitté, toit paternel, asile saint ! Que de voyageurs reviennent sans trouver de retraite ! De leurs amis, les uns sont morts, les autres éloignés ; une famille est dispersée ; des protecteurs... mais la vie n' est qu' un petit voyage, et l' âge de l' homme un jour rapide. J' en veux oublier les orages, pour ne me ressouvenir que des services, des vertus et de la constance de mes amis. Peut-être ces lettres conserveront leurs noms, et les feront survivre à ma reconnaissance ! Peut-être iront-elles jusqu' à vous, bons hollandais du Cap ! Pour toi, nègre infortuné, qui pleures sur les rochers de Maurice, si ma main, qui ne peut essuyer tes larmes, en fait verser de regret et de repentir à tes tyrans, je n' ai plus rien à demander aux Indes, j' y ai fait fortune !

D s-p.

à Paris, ce 1^{er} janvier 1772.

CONSEILS A UN JEUNE COLON

Fragment.

La première année se passera dans des travaux continuels, et souvent au milieu des pluies journalières qui feront moisir tous les meubles de votre habitation. Vous verrez votre maïs croître avec rapidité, et s' élever à onze ou douze pieds de hauteur. Ses épis seront vides ; alors ne vous découragez pas. Augmentez la grandeur de vos carrés,

et vous verrez les nuages, comme je les ai vus souvent, filer le long de vos bois en épaisses vapeurs ; et, par un phénomène assez étonnant, le soleil brillera sur votre champ, tandis que la pluie tombera dans vos bois.

p107

Si votre habitation est située dans un fond, il faut vous résoudre à semer du riz qui croît dans l' eau, et la fataque qui sert de pâturage aux bestiaux ; car il faut préférer une riche prairie à un champ marécageux. Comme cette terre porte deux récoltes, au lieu de semer dans la saison pluvieuse, vous sèmerez dans la saison sèche. Cependant une des meilleures nourritures et des plus abondantes est le manioc et la patate ; dès la première année faites bêcher votre terre et plantez-y vos racines, ce qui ne vous empêchera pas de semer du maïs et de recueillir deux récoltes.

Alors votre famille est augmentée, vos nègres ont des enfants, vos troupeaux sont multipliés. Ayez soin que vos enfants soient chaudement vêtus, de peur de les voir saisis de convulsions de nerfs occasionnées par le froid : lorsqu' ils seront attaqués des vers, vous battrez de l' huile de palma-christi avec du vin blanc, et vous la leur ferez avaler.

Il sera temps dès-lors de songer à rendre votre habitation moins sauvage, car elle n' offre que des arbres sans fruits, et une cabane couverte de feuilles. Vous ferez apporter des arbres équarris. Vous les poserez par assises les uns sur les autres. Vous tournerez votre bâtiment du côté du vent du sud-est. Une salle et quatre cabinets aux quatre coins feront votre maison.

à quelque distance, deux autres pavillons sur la droite et sur la gauche sont destinés pour la cuisine et pour le magasin des provisions. Du côté de la cour, les toits de ces trois pavillons seront vos greniers.

Choisissez de préférence le bord du ruisseau qui doit borner votre cour ; c' est la disposition générale imaginée par les habitants. Mais voici ce qu' ils ne font pas, et que je vous conseille de faire. Votre maison sera entre cour et jardin ; votre cour sera sous le vent, et bordée des cases de vos nègres, de hangars pour loger les bestiaux, d' un poulailler, de votre magasin et de votre cuisine, avec assez d' intervalle des cases aux pavillons. Au lieu d' un mur de bambous, qui croissent à la hauteur des plus grands arbres et ne donnent que de bien

faibles bois, la cour sera plantée d'arbres fruitiers, de bananiers, de mangliers, que les nègres aiment beaucoup, et ce sera le jardin commun de vos noirs ; car il faut que vous inspiriez à vos nègres un intérêt commun, après leur avoir inspiré de l'attachement pour vous. Il arrivera encore qu'ils se surveilleront les uns les autres pour la sûreté de ce bien public. Au reste, ce sera dans cet enclos que, tous les dimanches, ils aimeront à s'assembler, et à danser bien avant dans la nuit. Vous choisirez ce jour pour leur donner des récompenses et un bon repas au coucher du soleil ; ceux-là en seront exclus qui auront manqué à leurs devoirs, et vous les punirez par cette privation, à laquelle ils seront très sensibles. On a vu un habitant, M Harmand, ancien militaire, en faire des compagnies très bien exercées, qui entendaient la manoeuvre, et regardaient le dimanche comme un jour de grande fête. Mais comme ces fêtes militaires sont très coûteuses, et dérangent l'ordre établi dans l'habitation, bornez-vous à inspirer à vos esclaves la joie et la gaieté.

Le terrain ordinaire d'une habitation a besoin de cinquante noirs pour être mis en valeur. Votre habitation ainsi disposée pour être un jour celle d'une famille considérable, vous diviserez le terrain en un carré coupé au centre par des avenues de bananiers. Vous laisserez de grands bouquets de bois à l'entour, pour les abriter des vents ; et, en attendant que vous puissiez cultiver ce jardin avec les légumes nécessaires, vous le sèmerez de graines comme le reste de votre terre.

Si des noirs marrons, pressés par la faim, rôdent autour de votre habitation, ce que vos noirs affidés vous diront, ne souffrez pas que la nécessité les oblige à vous voler ; mais engagez vos gens à leur donner d'abord à manger, ensuite vous leur ferez proposer de venir à vous, ce qu'ils feront sur la foi de vos gens, qui vous connaissent pour un homme juste. Alors vous leur proposerez de travailler à votre défriché, moyennant une certaine nourriture, ce que très probablement ils accepteront.

Croyez que ces conditions leur plairont ; car il est à ma connaissance que beaucoup de noirs marrons venaient à la ville se louer à nos soldats la nuit. Ils allaient leur chercher du bois de leur ajoupa, moyennant quelques vivres ; ils passaient quelquefois des semaines entières avec eux, sans défiance, parceque c'étaient des malheureux comme eux, qu'ils appelaient quelquefois des nègres blancs.

Quand vous les aurez bien apprivoisés, ne les livrez jamais à leurs maîtres : votre honneur, non

pas aux yeux des habitants, mais au jugement de votre conscience, y est intéressé. Alors, si leurs maîtres sont des hommes raisonnables, et que les fautes des noirs ne viennent que d' étourderie, tâchez d' arranger leur accord : que si vous voyez de la répugnance dans l' esclave, ne l' y forcez pas. Les athéniens ne permettaient pas qu' on remît un esclave fugitif entre les mains d' un maître irrité. J' ai vu de ces infortunés, ramenés et cruellement punis,

p108

se livrer à des actes de fureur. Un jour une femme plaça l' enfant de son maître dans son lit, et y mit le feu.

Sans doute que parmi ces malheureux vous en trouverez de laborieux, et que vous les gagnerez par de petits bienfaits. Vous leur ferez voir que vos noirs sont chaudement vêtus, bien nourris, jamais frappés ; qu' ils ont des femmes, qu' ils vivent tranquilles ; et vous leur proposerez d' en augmenter le nombre, puisque avec plus de travail ils sont beaucoup plus mal. Une fois que vous aurez bien éprouvé un esclave, proposez à son maître de vous le vendre ; certainement il vous le vendra à bon marché, et, quoique vous n' ayez pas d' argent, il vous donnera des termes pour le payer même en grains, si vous l' aimez mieux. Voilà donc comment vous tirerez parti de vos ennemis, car la reconnaissance apprivoise le coeur humain. Les habitants disent que les nègres sont des ingrats, parce qu' ils fuient ceux mêmes qui leur accordent des secours passagers ; mais il ne faut point oublier les coups de fouet, les travaux forcés. Ces souvenirs sont restés dans leurs coeurs. Le parfum de la rose passe vite, mais la piqûre de son épine reste long-temps.

ô hommes qui rêvez des républiques ! Voyez comme vos semblables abusent de l' autorité lorsque les lois la leur confient. Voyez la Pologne, dont les paysans sont si malheureux, la pauvre noblesse si humiliée. Voyez les colonies, où coule le sang humain, où l' on entend le bruit des fouets. Ce sont pourtant vos semblables qui parlent d' humanité comme vous, qui lisent les livres des philosophes, qui crient contre le despotisme, et qui sont des bourreaux lorsqu' ils ont le pouvoir. Dans un pays où les moeurs sont corrompues, il faut un gouvernement absolu ; la force d' un maître, aidée de la force de la loi, s' opposera à toutes les injustices du peuple et des grands : j' aime mieux

les excès d' un seul que les crimes de tous.

ENTRETIENS

Dialogue premier.

Des arbres.

Une dame et un voyageur.

La Dame.

Vous m' avez donné, monsieur, des curiosités fort rares. Comment appelez-vous ces jolis arbres de pierre qui ont des racines, des tiges, des masses de feuilles, et même des fleurs couleur de pêcher, dites-vous ? S' ils étaient verts, on les prendrait pour des plantes de nos jardins.

Le Voyageur.

Madame, ce sont des madrépores. Rien n' est si commun dans les mers des Indes. Presque toutes les îles en sont environnées. Ils croissent sous l' eau, et y forment des forêts de plusieurs lieues. On y voit nager des poissons de toutes couleurs, comme les oiseaux volent dans nos bois.

La Dame.

Ce doit être un spectacle charmant. Avez-vous apporté des fruits de ces arbres-là ?

Le Voyageur.

Ces plantes ne donnent point de fruits, ce ne sont point des végétaux : ils sont l' ouvrage de petits animaux qui travaillent en société.

La Dame.

Je ne m' en serais jamais doutée.

Le Voyageur.

Il y a quelque chose de plus merveilleux. Vous voyez avec mes madrépores des arbrisseaux qui ont de véritables feuilles, et dont les branches sont flexibles comme le bois : ce sont des lithophytes. Ces lithophytes et ces coraux sont également l' ouvrage de petits animaux marins.

La Dame.

Mais enfin quelle preuve en a-t-on ?

Le Voyageur.

On les a vus avec de bons microscopes. La chimie

p109

a fait sur eux quelques expériences toujours un peu douteuses, parcequ' elle ne raisonne que sur ce qu' elle détruit. Enfin, on a conclu que ces ouvrages si réguliers devaient appartenir à des êtres doués d' un esprit d' ordre et d' intelligence. Après tout, de petits arbrisseaux ne sont pas

plus difficiles à faire que les cellules de cire à six pans que maçonnent les abeilles. On a disputé quelque temps ; à la fin tout le monde est resté d' accord.

La Dame.

Si tout le monde le dit, il faut bien le croire.

Je ne serai pas seule d' un avis contraire.

Le Voyageur.

Ah ! Si j' osais, j' aurais quelque chose de bien plus difficile à vous faire croire.

La Dame.

Sez, monsieur. Il y a tant de choses incompréhensibles où il faut s' en rapporter à l' opinion publique !

Le Voyageur.

Malheureusement mon opinion est à moi seul.

La Dame.

Tant mieux, j' aurai le plaisir de la combattre.

Quand nous paraissions dans le monde, notre catéchisme est tout fait. Les hommes nous ont prescrit ce que nous devons penser, désirer et faire. J' aime à rencontrer des gens qui ne sont pas de l' avis des autres : on a le plaisir de détruire une erreur, ou d' adopter une vérité nouvelle. Voyons votre hérésie.

Le Voyageur.

Madame, je crois que les fleurs de votre parterre et les arbres de votre parc sont habités.

La Dame.

Vous croyez aux hamadryades ? Vraiment votre système est renouvelé des grecs. Je suis fâchée qu' on ait quitté leur philosophie ; elle était plus touchante que la nôtre. J' aimerais à croire que mes lauriers sont autant de Daphné.

Le Voyageur.

Les anciens étaient peut-être aussi ignorants que nous ; mais je ne suis ni de leur avis ni de celui des modernes.

La Dame.

Quels sont donc les habitants de nos forêts ?

Le Voyageur.

Ceux qui logeaient dans les plantes étaient presque tous des infortunés ou des étourdis. L' un avait été tué au palet, l' autre était mort à force de s' aimer lui-même. Ils n' étaient pas plus heureux dans leur nouvelle condition. Un paysan coupait bras et jambes aux soeurs de Phaéton, pour faire un mauvais fagot de peuplier. Mes habitants sont très sages, très ingénieux, et n' ont rien à risquer.

La Dame.

Je vous vois venir. Voilà une idée prise de vos arbres de mer. Mais, monsieur, je vous avertis que je ne croirai point à vos animaux, que vous ne me les ayez fait voir occupés de leur travail.

Le Voyageur.

Madame, vous avez cru ce que je vous ai dit des madrépores, dont personne ne doute.

La Dame.

La chose n' intéresse personne. On s' embarrasse peu de ce qui se passe au fond de l' eau ; mais des objets qui sont sous la main, dont tout le monde fait usage, sur lesquels on a une opinion reçue, sont bien différents. Faites-moi voir, et je croirai.

Le Voyageur.

Si vous étiez sur le sommet d' une très haute montagne, et que vous vissiez à vos pieds la ville de Paris, vous jugeriez que ses clochers, ses rues, ses places si régulières sont l' ouvrage des hommes, quoique les habitants échappassent à votre vue.

La Dame.

Oh ! Quand on sait une fois qu' une ville est l' ouvrage des hommes, la vue d' une autre ville rappelle la même idée.

Le Voyageur.

Eh bien ! Puisque nos plantes ressemblent aux madrépores, leurs habitants se ressemblent aussi.

La Dame.

Prouvez-moi qu' elles sont habitées, comme s' il n' y avait pas de mer dans le monde. Les gens qui raisonnent par analogie sont trop à craindre.

Le Voyageur.

Vous m' avez invité au combat, et vous m' ôtez le choix des armes.

La Dame.

C' est qu' elles sont trop dangereuses entre les mains des hommes. Quand ils n' ont pas de bonnes raisons à nous donner, ils nous citent des autorités, des exemples, et finissent par nous persuader quelque sottise.

Le Voyageur.

Mes animaux sont si petits, qu' ils échappent à

p110

notre vue. Si j' avais un microscope, je vous ferais voir des animaux vivants dans des feuilles : vous seriez persuadée tout d' un coup.

La Dame.

Oh non ! J' en ai vu : j' ai vu même cette poussière si fine qui couvre les ailes des papillons : c' étaient de fort belles plumes. Il ne s' agit pas de prouver qu' il y a des animaux dans le suc des plantes, mais qu' elles sont fabriquées par eux. Il faut prouver qu' un arbre n' est pas un assemblage ingénieux de pompes et de tuyaux, où la sève monte et descend. Vous m' obligez de me servir de toute

ma science.

Le Voyageur.

Madame, on a piqué dans vos prairies des tronçons de saule, qui ont poussé des racines et des feuilles : si on y avait planté une des pompes de Marly, croyez-vous qu' il y serait venu une machine hydraulique ?

La Dame.

Quelle folie ! Chaque partie des arbres est une machine vivante et entière, que l' humidité et la chaleur mettent en mouvement. C' est un ouvrage de la nature, bien supérieur aux nôtres.

Le Voyageur.

Toutes les machines de la nature ont une organisation intérieure, qui ne les rend propres qu' à produire un certain effet, et par un endroit particulier. Par exemple, on voit dans l' oreille un tympan élastique et concave, propre à rendre les sons ; et dans l' oeil, des membranes transparentes et convexes, qui rassemblent les rayons de lumière sur la rétine. L' oeil est évidemment construit pour voir, et l' oreille pour entendre. Jamais un aveugle ne verra par son ouïe, et un sourd n' entendra par sa vue.

La Dame.

Vous vous donnez bien de la peine pour prouver ce qui est évident.

Le Voyageur.

Si donc un arbre est une machine, il doit avoir un lieu destiné à donner des feuilles, et un autre pour les racines. Les premières viendront toujours à une extrémité, et les chevelus de la racine à l' autre.

La Dame.

Il faut que je vous aide. Vous pouvez ajouter qu' un bourgeon de feuilles ne donne point de fruits : je sais très bien distinguer les bourgeons à feuilles des bourgeons à fruits.

Le Voyageur.

Eh bien ! Madame, si vous faites replanter vos saules la tête en bas, leurs racines donneront des feuilles.

La Dame.

J' imagine, monsieur, que vous ne seriez pas assez hardi pour me citer des faits douteux.

Le Voyageur.

Celui-ci est très certain. Croyez-vous que si on renversait la samaritaine dans la rivière, il monterait beaucoup d' eau dans son réservoir ?

La Dame.

Je n' ai rien à dire : on ne s' attend pas à une expérience folle... mais peut-être chaque partie change d' usage en changeant de position. Toutes ces lois, composées et variables, ne

ressemblent point à celles de la nature : elles sont simples et constantes. Dans toutes les machines que l'homme a examinées, chaque partie a son effet, qu'on ne peut changer en un autre. Qu'un animal reste couché toute la vie, il ne lui viendra point de pattes sur le dos.

La Dame.

Si le fait du saule renversé est vrai, comment l'expliquez-vous ? Voyons votre système : après tout, j'aime mieux l'attaquer que de défendre le mien. La défense n'est pas aisée, et les hommes nous chargent toujours du rôle le plus difficile.

Le Voyageur.

Je pense, madame, qu'un arbre est une république.

Lorsqu'on a planté le long de ce ruisseau des branches de saule, les petits animaux qui y étaient renfermés se sont portés au plus pressé. On a laissé tous les accessoires. Les feuilles ont été abandonnées, et sont tombées. Les uns se sont occupés à clore la brèche qu'on avait faite à leur habitation, en la fermant par un bourrelet. Les autres ont poussé en terre des galeries souterraines, pour chercher des vivres et des matériaux propres à la communauté. S'ils ont rencontré un rocher, ils se sont détournés, ou ils l'ont environné de leur ouvrage, pour en faire un point d'appui. Dans quelques espèces, comme ceux du chêne, ils ont coutume d'enfoncer un long pivot qui soutient toute l'habitation. Chaque nation a sa manière. L'une bâtit sur pilotis, comme les vénitiens ; l'autre, sur la surface de la terre, comme les sauvages élèvent leurs cabanes. Quand le désordre a été réparé, on a cherché à multiplier les vivres. Il paraît que chez ces petits républicains la population est fort prompte, parce que la subsistance est fort aisée. Ils vivent d'huiles et de sels volatils, dont l'air et la terre sont remplis. Pour saisir ceux qui sont dans l'air, ils ont imaginé de faire ce que font les matelots sur les vaisseaux où ils manquent d'eau douce :

p111

quand il pleut, ils étendent des voiles : de même, ils se sont empressés de déployer des feuilles comme autant de surfaces. Pour empêcher le vent d'emporter leurs tentes, ils les ont attachées sur un point d'appui, à l'extrémité d'une queue souple et élastique, ce qui est très bien imaginé. Les uns montent par le tronc avec des gouttes de liqueur, les autres redescendent par l'écorce avec les aliments superflus. Vous jugez bien que

si on renverse leur ouvrage, comme dans l'expérience du saule, mes architectes ne perdront pas la tête : c' est comme si vous renversiez une ruche.

La Dame.

On pourrait expliquer cela par une sève qui monte et descend d' elle-même, et qui prend dans les conduits de l' arbre une forme constante, comme l' or qui passe à la filière.

Le Voyageur.

Si la sève formait les feuilles, elle formerait également les fleurs et les fruits. Mais dans un sauvageon enté, les fruits de l' ente sont bons, tandis que ceux du pied ne changent point de nature.

Si la sève qui a monté par le tronc de l' ente, et qui est redescendue par son écorce, avait acquis quelque qualité, elle se découvrirait dans les fruits du sauvageon. Pourquoi cela n' arrive-t-il pas ?

La Dame.

C' est à vous à vous défendre.

Le Voyageur.

Les animaux du sauvageon apportent des matériaux pour fermer la brèche ; ceux de l' ente les prennent à mesure qu' ils arrivent : ils en fabriquent des fruits excellents, tandis que les autres n' en font rien qui vaille. La matière est la même, les conduits sont communs, mais les ouvriers sont différents.

La Dame.

Si les arbres étaient peuplés d' animaux, l' hiver les ferait tous mourir ; car vous ne me persuaderez pas qu' ils ont des fourrures comme des castors.

Le Voyageur.

Ils ont eu la précaution d' envelopper leurs maisons de plusieurs étoffes fort épaisses. Les unes sont souples comme des cuirs, des autres bien sèches, et semblables à une grosse croûte. Personne n' est assez mal avisé pour se loger dans cette enceinte extérieure. Les arbres du nord, comme le sapin et le bouleau, ont jusqu' à trois écorces différentes.

La Dame.

Selon vous, les arbres des pays chauds n' en ont donc point ?

Le Voyageur.

Ils n' ont que des pellicules par où la sève descend ; mais je n' y ai jamais vu de ces écorces raboteuses, insensibles et multipliées qui paraissent nécessaires aux arbres des pays froids. Comparez l' oranger au pommier, qui vient cependant dans les climats tempérés.

La Dame.

Vous m' étonnez, mais vous ne me persuadez pas.

Si un arbre n' était pas une machine, il n' aurait pas reçu toutes ses dimensions, comme les machines des bêtes qui ont chacune une grandeur fixe.

Selon vous, un arbre croîtrait toujours. Vos petits animaux étant toujours en action, on verrait des chênes gros comme des montagnes ; un cerisier s' élèverait autant qu' un orme : ce seraient des travaux monstrueux et sans fin, et nous voyons le contraire.

Le Voyageur.

à quoi sert l' élévation pour le bonheur ? Ces petits animaux ont beaucoup de sagesse ; ils proportionnent toujours la hauteur de leur édifice à sa base.

En jetant les fondements de leur habitation, ils trouvent de grands obstacles dans la terre. C' est le voisinage d' un autre arbre ; ce sont des rochers ; c' est, à quelques pieds de profondeur, un mauvais sol. En l' air, rien ne les arrête que la considération de leur propre sûreté. La preuve en est bien forte ; c' est que les plantes qui s' accrochent vont toujours en s' allongeant sans s' arrêter. Il y a des lianes aux îles, dont il ne serait pas facile de trouver les deux bouts. Voyez jusqu' où s' élèvent les haricots qui grimpent, tandis que la fève de marais acquiert à peine trois pieds de hauteur ; cependant, ces deux légumes naissent et meurent dans la même année. La fortune de ceux qui rampent paraît sûre ; ceux qui s' élèvent d' eux-mêmes sont plus circonspects. Les arbres qui croissent sur les montagnes sont peu élevés : ceux de la même espèce qui viennent dans les vallons resserrés et profonds, n' ayant rien à craindre des vents, s' élèvent avec plus de hardiesse ; ils sont beaucoup plus grands.

Je suis persuadé que si la tige d' un orme traversait, dans son élévation, plusieurs terrasses, ses habitants rassurés y enfonceraient des pivots, et élèveraient sa tête à une hauteur prodigieuse.

La Dame.

Vous m' assurez cela bien gratuitement. Vous devenez hardi.

Le Voyageur.

J' ai vu, aux Indes, les lianes dont je vous parle.

p112

J' y ai vu de nos plantes potagères devenir vivaces, et de nos herbes devenir des arbrisseaux. Les chinois font sur les arbres une expérience curieuse qui prouve pour mon opinion, ils choisissent, sur un oranger, une branche avec son fruit ; ils la

serrent fortement d' un fil de cuivre ; ils
environnent cet étranglement de terre humide ; il s' y
forme un bourrelet et des racines : on coupe ce
petit arbre, et on le sert sur la table avec son
gros fruit. Si on l' avait laissé sur pied,
n' aurait-il pas formé un second étage d' oranger ?
La preuve donc que les arbres ne sont pas des
machines, c' est qu' ils peuvent toujours croître, et
qu' ils n' ont pas une grandeur déterminée.

La Dame.

Vous n' avez évité un mauvais pas que pour
tomber dans un autre. Selon vous, les arbres ne
devraient jamais mourir. Un arbre étant une espèce
de ville dont les familles se perpétuent, on
devrait voir des chênes aussi vieux que Paris.

Le Voyageur.

Tout a son terme ; à la longue les canaux
s' obstruent. On prétend que les chênes vivent trois
cents ans : trouvez-moi une ville dont les maisons
aient duré si long-temps sans se renouveler. Les
quartiers de Paris qui existaient il y a trois
siècles ne subsistent pas plus que les hommes qui les
habitaient : il faut en excepter quelques édifices
publics.

La Dame.

Trois cents ans font une belle vieillesse ; aussi
je respecte beaucoup les vieux arbres. Je n' ai pas
voulu faire abattre ceux de mon parc ; ils ont vu
mes aïeux, et ils verront mes petits enfants. Cette
idée-là me touche. Demain nous continuerons : je
vous donne rendez-vous au milieu de mes fleurs.

Dialogue second.

Des fleurs.

La Dame.

J' ai fait des rêves charmants ; je me croyais une
reine plus puissante que Sémiramis. Dans chaque
plante de mon jardin j' avais une nation laborieuse,
tout occupée à travailler pour moi. Les peuples du
nord et ceux du midi vivaient sous mon empire ; je
voyais les habitants du sapin couvrir leur
habitation d' épaisses fourrures, et ceux de l' oranger
s' habiller à la légère, comme s' ils étaient sous les
tropiques.

Le Voyageur.

Je suis charmé que mon système vous plaise ;
vous commencez à en être persuadée.

La dame.

Oh ! Je n' en crois pas un mot. Vos animaux ne
ressemblent point à ceux que nous connaissons ; il
paraît qu' ils n' ont aucun des sens les plus
communs. Ont-ils le goût, la respiration, la vue, le
toucher ? Vous parlez bien de leurs actions, mais
vous vous gardez de toucher à leurs personnes.

Le Voyageur.

Madame, vous me faites une mauvaise querelle.
Doutez-vous que les romains qui ont bâti
l' amphithéâtre de Nîmes n' aient bu, mangé et dormi,
quoique les historiens qui parlent de ce monument
n' en fassent pas mention ?

Il y a des choses qui sautent aux yeux. Vous
faites arroser tous les jours votre parterre, et vous
demandez si ses habitants boivent ! Vous savez que
quand les plantes manquent d' air elles périssent,
et vous demandez s' ils respirent ! Vous voyez
beaucoup de fleurs se refermer pendant la nuit ;
il y a même des arbres, comme le tamarinier, dont
toutes les feuilles se reclosent dans les ténèbres :
ils sont donc sensibles à la lumière. N' avez-vous
pas vu la sensitive se mouvoir et se resserrer dès
qu' on la touche ?

La Dame.

J' en ai été bien étonnée. On prétendait que c' était
un effet produit par la chaleur de la main ; mais
je vous assure qu' elle faisait le même mouvement
quand on la touchait avec une canne.

Le Voyageur.

On expliquait de même, par la chaleur, la contraction
des fleurs ; comme si le même effet n' arrivait pas
toutes les nuits, quelle que soit leur température.

J' ai vérifié aussi la fausseté de ce raisonnement.

La Dame.

Vous m' avez échappé, mais je vous rattraperai.

Répondez à cette objection : il n' y a point
d' animaux qui fassent des travaux inutiles pour
eux ; cependant les vôtres bâtissent des fleurs
qui ne sont qu' un objet d' agrément pour les hommes,
de grandes roses qui ne durent qu' un jour, et qui ne
leur servent à rien.

Le Voyageur.

Il faut reprendre le fil de leur histoire. Lorsque
la nation est devenue nombreuse, elle songe à
envoyer des colonies au dehors ; on choisit les
beaux jours du printemps pour travailler aux
provisions des émigrants. On apporte le sucre, le
lait et le

p113

miel. Ces riches denrées sont déposées dans des
bâtiments construits avec un art admirable. L' action
du soleil paraît ici de la plus grande importance,
soit pour perfectionner les vivres, soit plutôt
pour échauffer l' ardeur des mariages. Il paraît que
chez ces peuples on ne fait point de détachement
au dehors, sans unir chaque citoyen par le lien le
plus puissant qui soit dans la nature. Nous faisons

autrefois la même chose dans nos premiers établissements au Mississipi. On y envoyait des vaisseaux tout chargés de nouveaux mariés. Les mâles élèvent des pistils, au sommet desquels ils se logent dans des poussières dorées ; de là ils se laissent tomber au fond des fleurs, où les attendent leurs épouses.

Il paraît que la fleur est l'ouvrage des femmes. Elle est formée avec de riches tentures de pourpre, de bleu céleste ou de satin blanc. C'est une chambre nuptiale d'où s'exhalent les plus doux parfums. Souvent c'est un vaste temple où se célèbrent à la fois plusieurs hymens ; alors chaque feuille est un lit, chaque étamine une épouse, et plusieurs familles viennent habiter sous le même toit.

Quelquefois les femelles paraissent seules sur un arbre, et les mâles sur un autre. Peut-être, dans ces républiques, le sexe le plus fort subjugué le plus faible, et dédaigne de l'associer aux fêtes publiques, quoiqu'il s'en serve pour les besoins particuliers ; à peu près comme les amazones, qui avaient des esclaves mâles, mais qui ne s'alliaient qu'aux peuples libres.

Sur le palmier, la femelle dresse seule le lit conjugal ; si le mâle, dans une forêt éloignée, aperçoit le temple de l'amour, il se laisse aller au gré des vents, sur des poussières que les botanistes appellent fécondantes.

La Dame.

En vérité, monsieur, vous vous laissez aller à votre imagination. De tout ce que vous avez dit, je n'ai fait attention qu'à la forme de la fleur. Vous la croyez propre à réunir la chaleur : c'est une idée nouvelle et qui me plaît ; j'aime à croire qu'une rose est un petit reverbère.

Le Voyageur.

Observez, je vous prie, que le plan des fleurs est presque toujours circulaire, de quelque forme que soit le fruit. Leurs pétales sont disposés à l'entour, comme des miroirs plans, sphériques ou elliptiques, propres à réfléchir la chaleur au foyer de leurs courbes : c'est là que doit se former l'embryon qui contient la graine. Les fleurs qui donnent des graines sont simples, parcequ'il eût été inutile de mettre des miroirs derrière d'autres miroirs.

Dans les végétaux dont le suc est visqueux et plus difficile à échauffer, comme les plantes bulbeuses et aquatiques, mes petits géomètres construisent des reverbères contournés en fourneaux ; ce sont des portions de cylindres, de larges entonnoirs, ou des cloches. C'est ce que vous pouvez voir dans les lis, les tulipes, les

hyacinthes, les jonquilles, les mugets, les narcisses, etc... ceux qui travaillent dès l' hiver adoptent aussi cette disposition avantageuse, comme on le voit dans les perce-neige et les primevères.

Ceux qui bâtissent à une exposition découverte, et qui s' élèvent peu, comme dans la marguerite et le pissenlit, font des miroirs presque plans.

Ceux qui sont un peu plus à l' ombre, comme dans les violettes et les fraises, se forment des miroirs plus concaves.

Ceux qui travaillent à s' expatrier dans une saison chaude découpent la circonférence de la fleur, afin de diminuer son effet ; comme on le voit dans les cruciées, les bluets, les oeillets, etc...

d' autres en chiffonnent les pavillons, comme ceux de la grenade et du coquelicot ; ou ils cessent d' en présenter le disque au soleil, et naissent à l' abri des feuilles, comme dans les papillonacées, dont la forme ne doit pas réunir les rayons du soleil, mais doit rassembler une chaleur reflétée.

Ils ont encore une industrie : c' est que les fleurs de l' été, qui ont de grands bassins, ne sont attachées qu' à des ligaments très faibles ; elles défleurissent vite : par exemple, le coquelicot, le pavot, les roses de Provence, les fleurs de grenade.

Il y en a, comme les plantes appelées *soleils* , qui n' ont que des rayons autour de leur circonférence ; mais la fleur est posée sur un pivot flexible, et tous ces habitants sont attentifs à la tourner vers le soleil. Ne croiriez-vous pas voir des académiciens qui dirigent vers cet astre un grand miroir ou un long télescope ?

La Dame.

Mais la couleur des fleurs ne servirait-elle pas encore à l' effet des rayons réfléchis ?

Le Voyageur.

Je suis charmé, madame, que vous me fournissiez cette observation. Le blanc et le jaune sont, comme vous le savez, les plus favorables : aussi la plupart des fleurs du printemps et de l' automne ne sortent guère de ces teintes légères :

p114

avec une chaleur faible il fallait des miroirs fort actifs.

Les fleurs de ces deux saisons, qui ont des réverbères d' un rouge foncé, comme les anémones, les pivoines et quelques tulipes, ont leur centre noir, et propre à absorber directement les rayons.

Les fleurs d'été ont des couleurs plus foncées, et moins propres à réverbérer. On trouve dans cette saison beaucoup de bleu et de rouge ; mais le noir est très rare, parcequ'il ne réfléchit rien du tout.

L'élévation des plantes, la grandeur, la couleur et la coupe de leurs fleurs paraissent combinées entre elles. Cette manière nouvelle de les considérer peut exercer la plus sublime géométrie.
La Dame.

Je suis bien aise que vous donniez à mes fleurs un air savant ; je croyais qu'elles n'étaient faites que pour plaire. Mais pourquoi les fleurs qui mûrissent des graines inutiles sont-elles si belles, tandis que celles du blé, de l'olivier et de la vigne sont si petites ?

Le Voyageur.

La nature fait souvent des compensations. Elle a peut-être voulu nous donner le nécessaire avec simplicité, et le superflu avec magnificence.

La Dame.

à vous entendre, dans les pays très chauds les fleurs doivent être fort rares.

Le Voyageur.

Entre les tropiques je n'ai vu aucune fleur apparente dans les prairies, quoiqu'on ait essayé d'y faire venir des marguerites, des trèfles, des bassinets, etc. La plupart même de celles d'Europe n'y réussissent pas dans les jardins. De grands réverbères donnent trop de chaleur.

La Dame.

Aucun voyageur n'avait encore dit cela. Ces prairies doivent être bien tristes. Les arbres de ces pays ne doivent donc pas porter de fleurs ?

Le Voyageur.

Pardonnez-moi. Sans fleurs il n'y a pas de graines. Quand les arbres des Indes sont bien feuillés, les fleurs naissent à l'abri des feuilles. Leur circonférence n'est jamais bien entière, comme vous pouvez le voir dans celle des fleurs d'oranger et de citronnier.

Quand les arbres ont peu de feuilles, comme une espèce appelée *agati*, et les familles des palmiers, telles que les dattiers, cocotiers, lataniers, palmistes, etc., leurs fleurs naissent en grappes pendantes. Dans cette situation renversée elles ne sauraient être brûlées par un soleil trop ardent ; il ne s'y rassemble qu'une chaleur réfléchie. Les arbres de nos climats qui donnent des grappes de fleurs les portent droites, comme le troëne, la vigne, le lilas, etc.

La Dame.

Il me semble que les petits animaux des Indes ont plus d'esprit que ceux d'Europe.

Le Voyageur.

Ils ont des besoins contraires. Dans nos climats il leur faut de la chaleur ; aussi les nôtres bâtissent les fleurs avant les feuilles, et les ouvrent à découvert aux premiers jours du printemps, comme on le voit dans les amandiers, pêchers, abricotiers, cerisiers, poiriers, pruniers, coudriers, et même dans les ormes et les saules. Leur forme est ordinairement en rose, ce qui donne des formes de miroir bien concaves et bien circulaires.

Dans les pays du nord ils bâtissent des fleurs solides, formées de chatons et d'écailles. Elles sont rangées sur des cônes, comme sur des espaliers. Les fleurs et les parois qui les appuient sont échauffés à la fois par le soleil. Celles des sapins et des bouleaux en seraient brûlées dans les pays chauds ; aussi ces arbres n' y peuvent-ils croître.

Enfin une preuve bien forte que les pétales des fleurs servent à échauffer l' embryon où est la graine, c' est qu' on ne les trouve pas sur les fleurs mâles qui naissent sur des arbres séparés ; ces parties n' y seraient d' aucune utilité.

La Dame.

Voilà qui est admirable, de quelque façon que cela arrive. Il me semble que je pourrais faire mûrir ici du café, en mettant des réverbères autour des fleurs. Il me semble qu' à l' inspection de la fleur, on peut juger si l' arbre qui la donne résistera à un climat ardent. Je croirais bien que les papilionacées peuvent y réussir, parcequ' elles sont renversées.

Le Voyageur.

Vous avez raison, madame ; les fleurs de beaucoup d' arbres et d' arbrisseaux de l' Inde ont cette forme ; beaucoup donnent des fruits légumineux, ce qui est très rare en Europe. Ici les fruits semblent chercher le soleil ; là ils semblent l' éviter. La plupart naissent au tronc, ou pendent à des grappes.

p115

La Dame.

Vous ne m' échapperez pas de tout le jour, vous viendrez dîner avec moi : nous raisonnerons sur les fruits au dessert. Je ne puis pas fournir à votre système une meilleure bibliothèque. Vous tirerez parti des livres d' une manière ou d' autre.

Dialogue troisième.

Des fruits.

La Dame.

Je trouve un grand défaut à votre système : vos animaux raisonnent trop conséquemment ; ils sont plus sages que les hommes.

Le Voyageur.

C'est que l'homme acquiert son expérience, et que l'animal la reçoit. L'araignée file dès qu'elle sort de son oeuf. La portion d'intelligence qui a été donnée à chaque espèce est toujours parfaite, et suffit à ses besoins. Je vous prie même d'observer que plus l'animal est petit plus il est industrieux. Dans les oiseaux, l'hirondelle est plus adroite que l'autruche ; dans les insectes, c'est la fourmi. Il semble que l'adresse a été donnée aux plus faibles comme une compensation de la force. Ainsi, mes animaux étant très petits, il y a apparence qu'ils sont très prudents.

La Dame.

J'ai bien envie de les voir partir pour les colonies.

Le Voyageur.

Dès qu'une chaleur suffisante, rassemblée par la fleur, a réuni les familles au fond des calices, toute la nation est occupée à y porter du miel et du lait. Le lait est une substance qui paraît destinée à tous les jeunes animaux : le jaune d'un oeuf même, délayé dans l'eau, donne une substance laiteuse. La colonie réside d'abord dans le lieu qu'on appelle le germe. Les provisions sont à l'entour, sous la forme d'un lait qui se change ensuite, par l'action du soleil, en une substance solide et huileuse.

On enveloppe la colonie et ses provisions d'une coque fort dure, pour la mettre à l'abri des événements. Cette couverture a quelquefois la dureté d'une pierre, comme dans les fruits à noyau ; mais on a grande attention d'y ménager une suture, comme dans la noix, ou de petits trous à l'extrémité, fermés par une soupape ; c'est par cette porte que doit sortir la nouvelle famille. Il n'y a pas une graine qui n'ait l'équivalent de cette organisation.

La Dame.

Ah ! Vous leur supposez trop d'industrie.

Le Voyageur.

Je ne leur en donne pas plus qu'aux insectes les plus communs. L'araignée, qui met ses oeufs dans un sac, y laisse une ouverture. Le ver à soie, qui s'enferme dans un cocon, en rend le tissu fort serré, excepté en l'endroit de la tête, où il se ménage une sortie. C'est une précaution commune à tous les vers. Mais comme les animaux qui travaillent en société ont plus d'adresse que les autres, ceux-ci en ont une bien merveilleuse. Pendant qu'on

travaille à construire le bâtiment et à rassembler le lait de la nouvelle colonie, de peur que les oiseaux ne détruisent l'ouvrage, on l'environne d'une substance désagréable au goût, comme le brou des noix, qui est amer ; quelquefois aussi on fortifie la ville nouvelle de palissades pointues, comme celles qui hérissent la coque de la châtaigne.

La Dame.

Vous leur accordez bien de l'expérience : qui leur a dit que les oiseaux viendraient les attaquer ?

Le Voyageur.

Celui qui a dit au lapin de se creuser des terriers, et à la huppe de suspendre son nid au bout de trois fils. Leur postérité agira toujours de même, comme les canards qui vont à l'eau sans avoir vu leur père nager.

La Dame.

Je ne suis plus étonnée que la rose ait des épines : ceux qui l'ont bâtie ont pris pour toute la plante les précautions que ceux du châtaignier ont prises pour le fruit. Je suis charmée de leur prévoyance, la fleur la mérite.

Le Voyageur.

Cette défense est commune à plusieurs arbrisseaux qui naissent sur les lisières des bois, exposés aux insultes des animaux qui paissent ; le jonc marin, la ronce, les épines blanche et noire, les groseillers, et même l'ortie et le chardon, qui croissent le long des chemins, sont garnis et hérissés de pointes très aiguës. Ces plantes sont fortifiées comme des places frontières.

La Dame.

Eh bien ! Quand la colonie a ses provisions, comment fait-elle pour s'établir ailleurs ?

Le Voyageur.

Si ces insectes avaient reçu des ailes, ils se seraient envolés ; mais il paraît qu'ils ne peuvent s'exposer à l'air sans danger. Ils ne vivent que dans les liqueurs. Ils s'enferment dans des vaisseaux bien carénés, bien pourvus, et voici comme ils entreprennent leur navigation :

p116

pour ceux qui sont suspendus en haut, toute la traversée ne consiste que dans une chute. Le fruit tombe, et va en bondissant s'arrêter à trente pas de la métropole. Remarquez que les fruits qui tombent de haut sont arrondis, et que plus ils sont élevés, plus le fruit est dur. Le gland, la faîne,

la châtaigne, la noix, la pomme de pin, résistent très bien à la violence de la secousse. N'admirez-vous pas leur précaution d'avoir songé, en s'élevant si haut, à tomber avec sûreté ?

La Dame.

Ce serait quelquefois une leçon utile aux hommes. Mais cette manière de tomber est commune à tous les fruits...

Le Voyageur.

Pardonnez-moi. Les animaux qui travaillent dans le tilleul, qui croît dans les terres humides et molles, savent bien que, s'ils avaient bâti des vaisseaux lourds, le poids les eût enfoncés dans le lieu même de leur chute. Ils ont construit des graines attachées à un long aileron. Elles tombent en pirouettant, et le vent les porte fort loin de là. Le saule, qui vient aux mêmes lieux, a des aigrettes ainsi que le roseau. L'orme a une graine placée au milieu d'une large follicule. Vous voyez qu'au moyen de ces voiles on peut aller loin. Je suis porté à croire que l'orme est l'arbre des vallées, par la construction de sa graine.

La Dame.

Je ne suis plus étonnée de voir les cerisiers et les pêchers s'élever à une hauteur médiocre. Une pêche mûre qui tomberait de la hauteur d'un orme n'irait pas loin. Mais comment font ceux qui ne s'élèvent pas ? Il ne leur est pas possible de rouler.

Le Voyageur.

Les animaux des bluets, des artichauts, des chardons, etc. Attachent leurs colonies à des volants ; le vent les emporte.

Vous en voyez en automne l'air rempli. Ils sont suspendus avec beaucoup d'industrie ; et quoiqu'ils voyagent fort loin, la graine tombe toujours perpendiculairement. Il y a des espèces de pois qui ont des coques élastiques ; en s'ouvrant lorsqu'elles sont mûres, elles lancent leurs graines à dix pas de là. C'est aussi l'industrie de la balsamine. Croyez-vous à présent qu'une plante soit une machine hydraulique ?

La Dame.

Vous ne me citez que les exemples qui vous sont favorables ; vous ne me dites pas comment font ceux qui bâtissent des fruits mous et peu élevés ; ceux de la framboise et de la fraise ne volent ni ne roulent.

Le Voyageur.

Vous avez vu que les habitants du noyer et du châtaignier se fortifiaient contre les oiseaux : ceux du fraisier et du framboisier font bien mieux, ils tirent parti de leurs ennemis. Ceux-là sont des guerriers ; ceux-ci sont des politiques. Ils

s' entourent d' une substance agréable et d' une couleur éclatante. Les oiseaux s' en nourrissent, et les ressemment dans les bois, qui en sont remplis. Ils avalent les fruits sans faire tort à la graine ; elle est si dure qu' elle échappe à leur digestion. Beaucoup de fruits mous, qui ont des noyaux, sont ressemés de la même manière. Cette ruse n' est pas réservée aux seuls animaux de notre hémisphère. La muscade est une espèce de pêche des Moluques ; sa noix est d' un grand revenu aux hollandais : ils la détruisent dans toutes les îles éloignées de leurs comptoirs, pour s' en réserver la récolte à eux seuls ; mais elle repousse partout : c' est un oiseau marin qui la ressème après l' avoir avalée. Tant l' homme est faible quand il attaque la nature : une nation ne saurait détruire un végétal !

La Dame.

Hélas ! L' homme n' a pas été préservé avec tant de soin ; des nations entières ont été exterminées par d' autres nations, sans qu' il en soit réchappé un seul. Mais il faut adorer la providence : je l' admire dans sa prévoyance, que je n' aurais pas soupçonnée. Je croyais qu' un arbre laissait tout simplement tomber ses graines : je vois bien qu' elles auraient manqué d' air et d' espace ; et pour me servir de vos termes, que la métropole, en vieillissant, aurait anéanti toutes les colonies sous ses ruines. Mais l' idée de vos animaux est-elle bien conforme à l' action de cette providence ?

Le Voyageur.

Le roi de Prusse avait ordonné que l' on coupât des forêts, pour donner des terrains à de nouvelles familles. La chambre du domaine de Berlin lui représenta que le bois allait devenir fort rare. Il lui répondit : j' aime mieux avoir des hommes que des arbres. Croyez-vous que le grand roi de tous les êtres n' a pas mieux aimé régner sur des millions de peuples différents que sur des machines aveugles ?

La Dame.

Vous allez rendre aussi le bois fort rare. Votre système est séduisant, mais il me laisse des doutes : vous ne me montrez pas les animaux ; on ne croit qu' à moitié quand on n' a pas vu.

Le Voyageur.

Vous avez vu des animaux se mouvoir dans le suc des plantes.

p117

La Dame.

Mais je ne les ai pas vus travailler, agir de

concert, et faire toutes les choses admirables que vous m'avez dites.

Le Voyageur.

Regardez mes madrépores et mes lithophytes : il y en a qui ressemblent à des choux, d'autres à des gerbes de blé. Ce sont les plantes de la mer ; les nôtres sont les madrépores de l'air.

La Dame.

Ce n'est plus la même chose ; vous m'avez dit que les madrépores ne donnent pas de fruits.

Le Voyageur.

Cela n'est pas bien prouvé. D'ailleurs ils vivent dans un fluide où il n'y aurait eu pour leurs fruits ni chute ni roulement ; il était donc inutile d'environner la colonie d'un corps lourd ou d'une substance légère, comme les aigrettes des graines, qui seraient venues à la surface de l'eau. Il est cependant certain qu'on a observé dans leurs fleurs un suc laiteux semblable à celui des graines de nos fruits : cette laite se répand dans la mer comme celle des poissons.

Les éléments changent les mœurs et les arts.

Un matelot et un bourgeois sont des hommes : cependant un vaisseau n'est pas fait comme une maison.

Les petits animaux qui bâtissent les plantes de l'air vivent au milieu d'un élément qui est pour eux dans un mouvement perpétuel. Ils sont si petits qu'un zéphyr leur semble un ouragan. Ils ont pris les plus grandes précautions pour assurer les fondements de leurs édifices, et pour transporter leurs familles sans risques. Ils les enclosent dans des bâtiments bien couverts, afin qu'elles ne soient pas dispersées.

Ceux qui bâtissent dans la mer vivent au milieu d'un fluide dont les parties ne s'ébranlent pas aisément ; elles ne sont remuées que par flots et par grandes masses. Les gouttes n'en sont pas mobiles et pénétrantes comme les globules de l'air, que la chaleur dilate et resserre sans cesse. Il ne leur fallait donc pas des appartements bien clos comme les graines, puisqu'ils ne couraient pas le risque d'être dissipés si facilement. Je crois au reste avoir observé que leur laite est enduite d'une glaire qui n'est pas aisée à dissoudre.

Si les animaux qui travaillent dans l'eau eussent vécu dans un élément encore plus solide, par exemple dans la terre, ils n'auraient été exposés à aucune espèce d'agitation. Il est probable qu'alors ils n'auraient pas eu besoin d'enfoncer des racines, d'élever des tiges, d'étendre des feuilles, de façonner des fleurs et de fabriquer des fruits, comme ceux de l'air.

La Dame.

Vraiment vous avez raison : aussi la truffe n' a aucune de ces parties-là ; elles lui seraient inutiles. J' ai vu des gens bien embarrassés à deviner comment elle peut se reproduire. J' imagine que dans les sécheresses les petits animaux se communiquent entre eux par les fentes intérieures du sol où ils vivent. Il règne là un calme éternel : ce sont des canaux d' un fluide tranquille où la navigation est fort aisée : il n' y faut point de vaisseaux ; on peut y nager en sûreté. à quoi serviraient les fleurs à une plante qui ne voit pas le soleil, et les racines à un végétal qui n' éprouve aucune secousse ? Cette découverte me fait grand plaisir : je suis fâchée cependant que les animaux d' un fruit que j' aime beaucoup aient si peu d' industrie.

Le Voyageur.

Elle est proportionnée à leurs besoins : c' est une loi commune à tous les êtres animés. L' homme, qui est le plus indigent de tous, en est aussi le plus intelligent.

La Dame.

Il vaudrait mieux en être le plus heureux. Ceux qui habitent les truffes sont peut-être plus contents que ceux qui vivent dans des palais. Je trouve dans votre système des idées neuves ; il me paraît très vraisemblable que les fleurs sont des miroirs. On peut, ce me semble, en tirer des conséquences utiles, ainsi que des graines. Je crois qu' il ne faut pas trop les enfoncer lorsqu' on les sème, puisque la nature les répand à la surface de la terre, et qu' elle repeuple ainsi les prairies et les forêts. L' industrie des graines qui volent, qui roulent et qui s' élancent, me paraît admirable ; mais sans doute ces mouvements peuvent s' attribuer à d' autres lois. Il faudrait, pour que votre système eût une certaine force, qu' après avoir rendu raison des effets ordinaires de la végétation, il en expliquât les phénomènes.

Le Voyageur.

Vous en agissez avec moi comme les dames des anciens chevaliers : quand ils sortaient du tournoi, elles les envoyaient combattre un géant ou un more. N' êtes-vous pas contente de savoir que la truffe est un madrépore de terre ? Il a toutes les parties qui lui conviennent, et il ne peut en avoir d' autres. S' il y a d' autres végétations dans la terre, elles n' auront de même aucune des parties de celles qui vivent dans l' air. Je connais une racine et une fleur qui sont pareillement isolées, et par des raisons

semblables ; mais il me suffit de vous avoir résolu un fait inexplicable, la reproduction de la truffe.

La Dame.

Oh ! C' est moi qui l' ai expliqué : mais en voici un dont toutes les lois de l' hydraulique ne sauraient me rendre raison. Lorsqu' un arbre est jeune et plein de suc, souvent il continue de pousser des branches et des feuilles, sans donner de fleurs. Un jardinier expérimenté déterre une partie de ses racines, et il devient fécond. Pourquoi ne donne-t-il des fruits que quand il perd sa nourriture ?

Le Voyageur.

Les animaux qui ont des vivres en abondance ne songent point à s' expatrier, ils cherchent à augmenter les logements ; ils ne fabriquent que du bois. Dès qu' on leur a coupé les vivres, ils voient qu' il est temps d' envoyer des colonies s' établir au loin : on ne peut plus fourrager aux environs de la place.

La Dame.

Celui-là était trop aisé : en voici un plus difficile. Lorsqu' un arbre a reçu quelque dommage considérable, par exemple lorsqu' on lui a enlevé une partie de son écorce, au printemps il se charge de fleurs, ensuite de fruits, après quoi il meurt. Pourquoi à la veille de sa ruine rapporte-t-il plus qu' à l' ordinaire ?

Le Voyageur.

Dans l' arbre écorcé, le conseil s' assemble ; et voici comme on raisonne : " on nous a fait une brèche irréparable ; nos remparts et nos chemins sont détruits ; nous allons mourir de froid ou de faim : allons-nous-en. " tout le monde se met à construire des fleurs ; on se retire dans les fruits ; la métropole est abandonnée, et l' arbre meurt l' année suivante.

La Dame.

Je ne sais par où vous prendre. Il me semble que vous satisfaites à toutes les difficultés ; le système ordinaire en laisse de grandes. J' avais ouï expliquer le développement des plantes par l' air qui monte en ligne droite dans les canaux de la végétation, et cependant j' avais vu les pivots des pois se recourber vers la terre, qu' ils semblent chercher. J' avais ouï dire que, dans les germes, la plante était tout entière avec ses graines à venir, qui contenaient encore les plantes futures, ainsi de suite à l' infini ; ce qui me paraissait tout-à-fait incompréhensible.

Le Voyageur.

Il y a un degré en descendant où la matière n' est

plus susceptible de forme ; car la forme n' est que les limites de la matière. Si cela n' était pas, il y aurait autant de matière dans un gland que dans un chêne, puisqu' il y aurait autant de formes, attendu qu' il y a, dit-on, un chêne tout entier renfermé dans le gland.

Si on me dit qu' il n' y a que les formes principales, je demanderai où sont les autres, qui sont toutes essentielles dans un chêne développé.

S' il n' y a que les formes principales, parceque l' espace est trop petit, celui des seconds glands étant beaucoup plus petit, le nombre des formes principales doit encore diminuer. Or, toute grandeur qui décroît vient nécessairement à rien. Dans ces glands imaginaires qui vont toujours en diminuant, il y aurait un terme où la race des chênes devrait s' arrêter et finir.

Voilà cependant l' hypothèse dont on s' est servi pour raisonner sur la végétation. Je suis charmé que vous ayez adopté mes idées.

La Dame.

Monsieur, point du tout, je vous assure.

Le Voyageur.

Comment ! Madame, vous n' êtes pas persuadée ? Y a-t-il encore quelque dragon à combattre ?

La Dame.

Un grand scrupule. Je ne saurais imaginer que, pour soutenir ma vie, je détruise celle d' une infinité d' êtres. Eussiez-vous raison, j' aime mieux me tromper que de croire une vérité cruelle.

Le Voyageur.

On est sensible quand on est belle ; mais voilà la première fois qu' on rejette un système par compassion. Les anatomistes ont plus de courage : quand ils en font un, ils tuent tout ce qui leur tombe sous la main. Il y eut un anglais qui fit ouvrir toutes les biches pleines d' un grand parc, pour découvrir les lois de la génération qu' il n' a point découvertes.

La Dame.

Je ne veux point ressembler à ces savants-là. J' aime ceux d' aujourd' hui, qui recommandent la tolérance et l' humanité, qu' on devrait étendre jusqu' aux animaux. Je sais bien bon gré à M De Voltaire d' avoir traité de barbares ceux qui éventrent un chien vivant pour nous montrer les veines lactées. Cette idée fait horreur.

Le Voyageur.

Mes expériences n' ont coûté la vie à aucun animal ; j' ai même de quoi vous rassurer : ceux qui vivent dans les fruits échappent à votre digestion comme à votre vue : n' en avez-vous pas une preuve dans les oiseaux qui ressemblent les graines des fraisiers ?

La Dame.

Je veux vous croire ; après tout, si je suis trompée, j' ai été amusée. Vous m' avez appris sur la nature des faits plus piquants que les anecdotes de la société. Nous n' avons ni médité, ni joué ; et ce qui est plus rare, vous ne m' avez point dit de fadeurs, suivant la coutume de ceux qui veulent instruire les dames. Le temps a été fort bien employé ; mais j' en dois faire encore un meilleur usage : je vais rejoindre mon mari et mes chers enfants. Adieu, monsieur le voyageur.

Le voyageur *lui fait une profonde révérence .
en s' en allant :*

oh ! Le bon coeur ! Ah ! La digne femme ! Quand en aurai-je une comme celle-là ?

EXPLICATION TERMES MARINE

J' ai joint à l' explication de quelques termes nautiques employés dans ce journal des étymologies qui ne sont point savantes, mais conformes à l' esprit du peuple. Partout c' est le peuple qui donne le nom aux choses, et il le prend ordinairement de la partie la plus nécessaire de chaque objet : ainsi, le bord d' un vaisseau étant sa partie principale, puisqu' on n' est séparé de la mer que par un *bord* , les marins disent aller à *bord* , être sur le *bord* , pour dire aller ou être sur le *vaisseau* .

Ne dit-on pas : *la maison de Bourbon* est très ancienne ? Comme la maison renferme la famille, le peuple a transporté ce nom à ceux qui l' habitent, à leurs ancêtres et à leur postérité.

Remarquez bien qu' il n' emploie que le nom des choses qui sont à son propre usage. Pour désigner *la famille royale* , il ne dit pas l' hôtel, le château ou le palais de Bourbon, parcequ' il n' habite lui-même que dans des maisons.

Les arabes, qui demeurèrent fort long-temps sous des tentes, trouvèrent, en se fixant dans des maisons, que la *porte* en était la partie la plus essentielle : c' était aussi pour ce peuple errant le lieu le plus agréable de ce logement ; on sortait par-là quand on voulait. Ils ne donnèrent point le nom de *maison* à la famille de leurs souverains, mais celui de *porte* ottomane.

Je crois les étymologies d' autant plus vraies qu' elles sont plus simples. J' en dois quelques unes au chevalier Grenier, mon ami, officier de mérite de la marine du roi ; je lui fais hommage des

meilleures ; je prends les autres pour mon compte.

A.

Amarrer. Lier, attacher. Il est probable que les premiers marins attachaient autour du mât ce qui était susceptible de mouvement. Ulysse, qui craignait beaucoup les sirènes, se fit attacher au mât. On l' *amarra* .

Amurer une voile. Attacher la voile contre le bord, qui est aussi le *mur* du vaisseau.

Appareiller. Partir, s' en aller. Cette manoeuvre se fait avec beaucoup de préparatif ou d' *appareil* . Tout l' équipage est sur le pont.

On lève l' ancre, on déferle les voiles, on hisse les huniers : tout le monde est en mouvement.

Arrimage. Distribution des marchandises dans la cale, faite de manière que rien ne se dérange dans les roulis.

Arriver au vent. Lorsqu' un vaisseau reçoit le vent de côté dans ses voiles, s' il survient un orage imprévu, il obéit pour quelque temps à l' effort du vent, et lui présente sa poupe. Il reçoit alors le vent par son arrière. Il se trouve par cette manoeuvre dans la direction qui lui est propre. *arriver* signifie ici céder, et se remettre dans son lieu naturel. Ce mot n' a point de relation avec dériver.

Souvent un vaisseau dérive en *arrivant* .

Artimon. Mât près du *timon* : il fait venir au vent.

Aumônier. Ecclésiastique qui fait les prières et dit la messe. J' imagine que nos ancêtres étaient fort charitables. Dans leurs courses de guerre, et quelquefois de brigandage, ils menaient avec eux un ecclésiastique chargé de faire les *aumônes* .

Les vaisseaux ont aussi des *aumôniers* , quoiqu' il n' y ait point de mendiants sur leur chemin.

B.

Babord. C' est le bord gauche du vaisseau, lorsqu' on est tourné vers l' avant. *tribord* ou *stribord* est le côté droit.

Banc de quart. C' est un *banc* où s' assied l' officier qui commande le *quart* .

Bau ou *beau* . Un vaisseau a différentes largeurs. Elles se mesurent entre les couples, qui sont des courbes dont la carène est formée. Ces pièces sont rares, et les premiers charpentiers ont pu les trouver fort *belles* . Ils ont pu appeler *beaux* les espaces compris d' une courbe à l' autre. Le dernier de ces espaces est sur l' avant.

Voilà une étymologie comme celle de la Beauce.

Gargantua, qui la trouva belle, s' écria : *beau-ce*

Gargantua peut fort bien être une allégorie du peuple.

Beaupré ou *près du beau* . C' est un mât incliné sur l' avant, au-delà et près du dernier *beau* .

C' est par la même raison qu' aux îles les charpentiers appellent *benjoin* un arbre assez commun, dont le *bois joint bien* .

Beausoir ou *bossoir* . Pièce de bois qu' on pose ou qu' on *assied* sur le dernier *beau* ; c' est là que s' attachent les ancres.

Berne (pavillon en). C' est un pavillon qui n' est plus flottant, et qui n' est plus, en quelque sorte, dans ses honneurs. On l' élève à la moitié de son mât sans le déployer : ce signal ne se fait guère que dans les dangers.

Bord. A été expliqué. On fait des *bords* ou on louvoie lorsqu' on présente alternativement un des bords du vaisseau au vent : sa route est alors en zig-zag ; cette manoeuvre ne se fait que quand le vent est contraire.

Bout dehors. C' est un *bout* de mât ou de vergue qu' on met *dehors* à l' extrémité d' une autre vergue.

Bras. Ce sont des cordages qui servent à faire mouvoir les vergues à droite ou à gauche. Ce sont en quelque sorte les bras de l' équipage, qui n' y saurait autrement atteindre.

Brasse. Distance comprise entre les *bras* étendus d' un homme. Sur mer, elle est fixée à cinq pieds. Je crois avoir observé que les matelots ont les bras plus longs et les épaules plus grosses que les autres hommes. Ils exercent plus leurs bras que leurs jambes.

C.

Caillebotis. Ce sont des panneaux de treillage à carreaux vides. On en ferme l' espace compris entre les gaillards, ce qui forme une espèce de pont, sous lequel l' air circule. Dans les gros temps on le couvre de toiles goudronnées, appelées *prélats* . Cette construction est ingénieuse ; et peut-être parviendrait-on à former ainsi tous les ponts du vaisseau, ce qui donnerait une libre circulation d' air jusque dans la cale.

On appelle *caillebotte* , en Normandie, le lait *caillé* et *battu* qui forme une espèce de réseau. On appelle aussi *caillebotté* ou pommelé ces espaces blancs et bleus qui paraissent au ciel lorsqu' il se dispose à changer.

Cale. Est la partie inférieure du creux d' un vaisseau. C' est le lieu où l' on met les marchandises. On dit d' un vaisseau qu' il est bien *calé* ,

lorsque sa charge est bien distribuée dans sa cale. Pour l' ordinaire, on met au fond les poids les plus lourds ; mais s' il y a une quantité considérable de fer ou de plomb, les mouvements du vaisseau sont trop durs, et l' exposent à rompre sa mâture. Il y a encore beaucoup de précautions à prendre pour l' arrimage. *le marquis de Castries* était fort mal *calé* .

Cap (avoir le). Ce mot vient du portugais *il capo* , la tête. Mettre *le cap* au nord, c' est tourner la proue du vaisseau, ou *sa tête* , vers le nord.

Cape (tenir la). Dans les gros temps, lorsque le vent est contraire, on ne porte que peu de voiles ; ordinairement c' est la misaine. On dirige *le cap* du vaisseau le plus près du vent qu' il est possible. Le vaisseau fatigue beaucoup dans cette position.

Carguer. C' est reposer les voiles, sans les lier, le long de vergues : ce qui se fait au moyen des cargue-fonds, qui sont des cordes qui retroussent la grande voile à peu près comme les rideaux d' un dais. Un marin qui verrait lever la toile à l' opéra dirait qu' on l' a carguée.

Civadière. C' est la voile attachée au beaupré.

Coiffé (être). Lorsque les vents sautent tout-à-coup de la poupe à la proue, les voiles sont repoussées contre les mâts, qui en sont, pour ainsi dire, coiffés : quelquefois on ne peut les descendre ni les manier. Un vaisseau alors est heureux d' en être quitte pour sa mâture, si le vent est fort.

Coq. Cuisinier des matelots. Ce mot vient évidemment de *coquus* , et nos traiteurs portent le titre de maîtres- *queux* .

Courant. Quoique la mer ressemble à un grand étang, elle est remplie de courants particuliers. Nous avons peu d' observations sur cet objet, un des plus essentiels de la navigation. J' en ai vu de fort intéressantes sur les mers de l' Inde, faite par le chevalier Grenier.

D.

Déferler les voiles. Les déployer.

Degré. C' est la 360 e partie d' un cercle. Sous l' équateur, chaque degré est de vingt lieues marines, ou de vingt-cinq lieues de France ; mais comme les cercles deviennent plus petits en s' approchant du pôle, les degrés diminuent à proportion. Les degrés de longitude sont nuls sous le pôle. Il est très probable qu' il y a aussi une grande différence entre les degrés de latitude, surtout si la terre est fort aplatie aux pôles.

Dériver. Lorsqu' un vaisseau reçoit le vent de côté, il s' écarte sans cesse de la ligne droite sur laquelle il dirige sa route. Je ne connais point de moyen sûr d' évaluer la dérive. Les pilotes y sont

souvent embarrassés : à la fin du voyage ils rejettent leurs erreurs sur les courants.

Dunette. Espèce de tente, d' une charpente légère, sur l' arrière du vaisseau.

E.

écoute. Ce sont des ouvertures obliques au bord du vaisseau, par où passent les cordes des voiles inférieures. Ces ouvertures ressemblent à celles qu' on pratique au mur des parloirs dans les couvents, *pour écouter* . Comme il y a dans la marine beaucoup de termes portugais, il n' est pas étonnant qu' il s' y trouve des expressions monastiques.

écoutilles. Sont de grandes ouvertures semblables à des trappes, au milieu des ponts du vaisseau. C' est par ces portes horizontales qu' on descend dans les cales.

Entre-pont. Dans les premiers vaisseaux, on fit les cales couvertes d' un seul plancher, qu' on appela un pont. Les matelots logeaient dans la cale, sous ce pont. Quand on fit de plus grands bâtiments, on trouva plus commode de séparer l' équipage des marchandises, en leur ménageant un logement *entre le pont* et la cale.

Esportille. Petits pilastres de bois qui supportent les ponts.

Est. Le nom d' un des quatre vents principaux.

C' est l' orient. On prétend que *est* signifie le voilà, en parlant du soleil ; *sud, propter sudorem*, parcequ' à midi le soleil est chaud ; *ouest, où est-il ?* parcequ' il disparaît au couchant.

F.

Fasier. Lorsque le vent, au lieu d' enfler la voile, la prend par le côté et l' agite en différents sens, on dit qu' elle fasie : il vient peut-être de *phase* , révolution.

Focs. Voiles triangulaires disposées entre les mâts : elles ne servent que quand le vent souffle de côté. Leur nom pourrait bien venir de *focus* , foyer, soit parceque quelques-unes sont au-dessus des cuisines, soit parce que leur plan étant dans l' axe du vaisseau, elles se trouvent dans les foyers de ses courbes.

G.

Gaillards. Ce sont les extrémités du pont supérieur. Celui de l' arrière s' étend jusqu' au grand mâât ; celui de l' avant commence au mâât de misaine, et va jusqu' à la proue. C' est où se rassemble l' équipage pour se promener et se réjouir. Il peut avoir la même origine que *galerie* . Le

gaillard d' arrière est réservé aux seuls officiers et passagers, qui n' en sont pas plus gais.

Galerie. Espèce de balcon placé sur l' arrière des grands vaisseaux. C' est à la fois un ornement et une commodité. Il vient du vieux mot *gala*, se *galer*, se réjouir.

Garants. Sont des cordages qu' on passe dans le gros temps à la barre du gouvernail pour l' assurer davantage, ou la *garantir* .

Grains. Sont de petits orages de peu de durée. Ce sont, en quelque sorte, des *grains* ou des parcelles de mauvais temps.

Grappins. Ancres des chaloupes. Celles du vaisseau n' ont que deux becs, celles-ci en ont quatre, ce qui leur donne la forme d' une *grappe* . Le poids des grosses ancres ne permet pas de leur donner quatre branches. D' ailleurs, par leur forme, elles pourraient s' accrocher au bord. Je crois qu' il serait possible d' en faire à trois becs, qui n' auraient pas cette incommodité, et qui auraient toujours l' avantage d' enfoncer à la fois deux de leurs becs dans le fond.

H.

Haubans. échelles de corde qui assurent les mâts, et par où grimpent les matelots.

Hauteur (prendre). à midi, avec des quarts de cercle, ou plutôt des huitièmes, appelés octans, on voit à quelle hauteur le soleil est sur l' horizon. C' est par-là que l' on trouve la latitude.

Hauts-fonds. Ce sont les fonds élevés, qui sont couverts de peu d' eau. La mer, dans ces endroits, change de couleur, et les vagues aux environs sont plus fortes.

Hisser. élever en l' air quelque fardeau au moyen des poulies. Ce nom vient du bruit même de la manoeuvre. On ne doit pas me chicaner celui-là. Les latins appelaient *hiatus* le choc de deux voyelles.

Hune (mât de). Il y a, comme on sait, trois mâts sur les grands vaisseaux : le grand mât, qui est à peu près au milieu ; le mât d' artimon, qui est sur l' arrière ; et le mât de misaine, qui est sur l' avant. On ne compte pas le beaupré, qui est incliné, et qui n' est pas *mâté* , c' est-à-dire perpendiculaire.

Le mât de pavillon ne porte pas de voile.

Les mâts ont une très grande élévation. Il n' est pas possible de trouver des pièces de bois d' une longueur suffisante, surtout pour le grand mât et le mât de misaine qui ont quelquefois plus de cent trente pieds d' élévation : on les fait à trois étages. Dans le mât du milieu, l' arbre inférieur s' appelle le grand mât ; le supérieur, grand mât

de hune ; le troisième, qui est le plus élevé, grand mât de perroquet. Aux endroits où ils sont attachés, il y a un espace autour en forme ronde, appelé hune. Les huniers sont les voiles des mâts de hune.

L.

Latitude. On sait que la latitude d' un lieu est sa distance à l' équateur ; et sa longitude, sa distance au premier méridien. Autrefois on commençait à le compter du pic de Ténériffe : aujourd' hui chaque nation maritime fait passer son premier méridien par sa capitale. Il est bon d' y faire attention quand on voit des cartes ou des relations étrangères.

Ligne. Il y a des gens simples qui croient qu' on voit la ligne au ciel : quelquefois de mauvais plaisants s' amusent, sur le vaisseau, à la leur faire voir dans une lunette où ils mettent un fil.

Il y a aussi des marins qui ne savent pas ce que c' est que l' équateur, et qui ne connaissent la ligne que parcequ' elle est marquée d' un trait bien noir sur leurs cartes.

Lisses. Sont des barrières le long des passavants. Ce terme est pris des tournois. Les chevaliers entraient et sortaient des lices *lices* . Il me semble que le nom de garde-fous conviendrait mieux à des vaisseaux.

Louvoyer. Ce mot peut venir de *voie* et de *loup* . Les loups s' approchent de leur proie en se tenant sous le vent, et en s' avançant en zig-zag. voyez bord.

M.

Marquis De Castries. Ce n' est point un nom de marine, mais celui d' un officier très-respectable : c' était aussi le nom de notre vaisseau.

Le bon Plutarque dit que les grecs appelaient leurs vaisseaux *l' heureuse prévoyance, la double sûreté, la bonne navigation* . On peut voir, à ces noms, qu' ils n' étaient pas grands marins : ils avaient peur.

Les portugais et les espagnols ont beaucoup de *saint-Antoine De Padoue* , de *saint-François* , etc. : ils sont dévots.

Les anglais naviguent sur *le northumberland* , sur *le devonshire* , sur *la ville de Londres* ; et les hollandais ont beaucoup de *Batavia* , d' *Amsterdam* ; ce sont des noms de villes ou de provinces : ils sont républicains.

J' ai vu des vaisseaux du roi qui s' appelaient *la boudeuse, l' heure du berger, la brune et la blonde* , etc. à la bonne heure ; ces noms-là

valent bien ceux de *Flore* ou de *Galatée* ;
mais pourquoi prendre pour des noms de guerre
l' Hector, le Sphinx , ou *l' Hercule* ?
N' avons-nous pas *le Turenne, le Condé, le*
Richelieu, le Sully , etc... ? Pourquoi
ne formons-nous pas des escadres de nos grands
hommes ? Il me semble que des noms chers à la nation
en redoubleraient le courage.

On pourrait nommer nos frégates du nom de
nos dames célèbres par leur beauté ou par leur
esprit. J' aimerais mieux *la marquise De Sévigné,*
de Brionne, ou la comtesse d' Egmont , que
Thétis et toutes ses néréides.

Mât. voyez hune.

Matelots. Vient de *mât* , et du vieux mot *ost* ,
troupe, *l' ost du mât* . On disait *l' ost des grecs,*
pour *l' armée des grecs.*

Misaine (voile de). C' est la plus utile dans les
gros temps : elle agit à *l' extrémité du vaisseau,*
et le fait obéir promptement à *l' action du*
gouvernail.

Mouiller. Jeter *l' ancre* à la mer. On dit aussi
mouiller l' ancre.

P.

Panne (mettre en). Lorsqu' un vaisseau veut
s' arrêter sans mouiller son ancre, il cargue ses
basses voiles ; il dispose les voiles de *l' avant de*
manière que le vent les coiffe contre le mât,
tandis qu' il enfle celles de *l' arrière.* Dans cette
situation, le vent fait, sur la voilure, deux
efforts contraires qui se compensent. Le vaisseau
reste comme immobile.

Perroquet. C' est la voile supérieure aux huniers.
De loin, cette petite voile, surmontée de
la girouette, a quelque ressemblance avec cet
oiseau.

Perruche. C' est une voile placée au-dessus du
perroquet. Il n' y a que les grands vaisseaux qui en
fassent usage. Ces deux petites voilures sont d' une
médiocre utilité. Elles sont à *l' extrémité d' un trop*
grand levier, et leur effort ne sert guère qu' à
faire ployer le mât en avant ; il vaudrait mieux
augmenter la largeur des voiles que leur élévation.

Plat-bord. C' est la partie du pont qui avoisine
le bord. Le bord du vaisseau est, en quelque sorte,
perpendiculaire. Le pont, qui, dans un sens, est
aussi un *bord* , est dans une situation
horizontale ou à *plat* .

Plus près. (être au). Lorsque le vent vient du
point même où le vaisseau veut aller, on dispose
la voilure de manière à s' approcher du vent le
plus près qu' on peut.

Pont. C' est le plancher du vaisseau ; il est un

peu convexe, pour l'écoulement de l'eau. Un vaisseau à trois ponts est celui dont le creux est divisé en trois étages.

Q.

Quarts. On devrait plutôt dire des *quints*. Sur mer, on divise le jour de vingt-quatre heures en cinq portions appelées *quarts*. Le premier commence depuis midi jusqu'à six heures. Le second, depuis six heures jusqu'à minuit. Les trois derniers quarts sont formés des douze heures qui restent, et chacun d'eux est de quatre heures. L'équipage, partagé en deux brigades, veille et se relève alternativement.

R.

Récifs. Sont des rochers à fleur d'eau, où la mer brise, et où les vaisseaux se mettent en pièces quand ils y échouent. Ce mot peut venir du latin *rescindere*, couper, trancher. Il y a des *récifs* sur la côte de Bretagne, qu'on appelle *les charpentiers*.

Ris. On devrait dire des *rides*. On prend des *ris* dans le hunier, lorsqu'on ride une partie de cette voile sur sa vergue, quand la violence du vent ne permet pas de l'exposer tout entière.

Roulis. Balancement d'un vaisseau sur sa largeur. Le *tangage* est son balancement sur sa longueur. Un vaisseau *roule* vent arrière ; il *tangue* au plus près. Le premier mouvement est moins dangereux : le second fatigue beaucoup la quille et la *mâture*.

S.

Sabords. Sont des ouvertures par où passent les canons. Ce mot peut venir de *sas* et de *bord*, trous ou pertuis au bord. En quelques endroits on appelle *sas* un crible : on dit sasser la farine.

Sainte-Barbe. C'est le nom de la patronne et du lieu où l'on met les poudres. C'était une martyre qui fut renfermée dans le souterrain d'une tour. Comme nous y logeons aussi nos poudres, nos canoniers les ont mises sous sa protection. Ils la représentent aux genoux de son père, armé d'un grand sabre dont il va lui couper la tête, au pied d'une tour dont la plate-forme est couverte d'artillerie. Ce fait, que l'on rapporte, je crois, au temps de Dioclétien, est contredit par la nature, et ces tableaux par le costume.

T.

Tangage. voyez roulis.

Tribord. voyez babord.

V.

Vent (venir au). Lorsqu' un vaisseau a trop de voilure sur l' arrière, sa proue vient dans le vent. Les voiles du mât d' artimon contribuent beaucoup à ce mouvement.

Vergue. De *virga* , verge ou branche. Les vergues du mât sont comme les branches d' un arbre.

Virer. Tourner. On vire le câble ; on vire de bord. Comme ces manoeuvres emploient beaucoup d' efforts, il y a apparence que *virer* vient de *vis* , dont on a fait aussi *vir* , un homme.

Y.

Yole. Petite chaloupe fort légère et jolie. Ce nom-là pourrait fort bien venir du grec. Je n' en serais pas fâché pour l' honneur de notre marine. C' est la seule science qui ait emprunté ses termes des barbares du nord ou des portugais. Si quelque savant veut se donner la peine de rechercher cette origine, je le prie de faire attention qu' Hercule fut un des premiers marins, et que son ami Iolas était avec lui.

Je ne garantis aucune de ces étymologies ; mais elles ont cela de commode, qu' en rapprochant le nom des choses, de leurs usages, elles les expliquent ; et c' est ce que je me suis proposé. Fin du voyage à l' île-De-France.

NOTES

Danaüs vint d' égypte chez les grecs exprès pour leur apprendre à faire des puits, tant la plus belle partie de l' Europe et la première civilisée était encore dans l' enfance ! Les grecs furent si étonnés de voir les filles de Danaüs tirer de l' eau d' un puits sans le vider, qu' ils s' imaginèrent que c' était un tonneau inépuisable, ou que le seau du puits était criblé ; et voilà la fable des

Danaïdes. On n' a pas de date de l' arrivée de Danaüs, parcequ' il y a trois mille ans les peuples policés de l' Europe n' avaient pas de chronologie. Quatre cent cinquante ans avant la fondation de Rome, Minos construisit les premiers bateaux. Dédale, dans le même temps, inventa les outils, l' art du charpentier et les voiles de vaisseaux, qui passèrent pour des ailes ; de là l' histoire de son fils Icare.

L' art de sculpter commença à Scio 300 ans avant la fondation de Rome. Celui de peindre et de jeter en fonte ne fut inventé que du temps de Phidias, l' an de Rome 308. D' autres arts encore plus utiles avaient une moindre antiquité.

Voyons en quels temps ils ont commencé chez les romains.

Avant Servius Tullius on ne battait point monnaie. Il fut le premier qui en fit frapper de cuivre. C' étaient des as qui pesaient deux livres, comme les pièces de Suède d' aujourd' hui. Ce ne fut que l' an de Rome 585 que l' on battit pour la première fois de la monnaie d' argent, et ce ne fut qu' en 647 que l' on frappa de la monnaie d' or. On ne vécut à Rome que de bouillie ou de fromentée jusqu' à l' année 580, où, pour la première fois, les boulangers et les médecins grecs vinrent s' établir à Rome.

L' agriculture n' était pas plus avancée. Les grecs avaient tiré la vigne de l' Asie, selon Plutarque. Elle passa ensuite chez les latins ; mais le vin était si rare sous Numa, qu' il défendit qu' on en arrosât les bûchers des funérailles.

Lucius Papiniamus, général contre les samnites, fit voeu d' en offrir un petit gobelet à Jupiter s' il gagnait la bataille : tant le vin alors était rare ! Dit Pline.

Selon Fenestella, l' an de Rome 183, il n' y avait point d' oliviers en Italie, en Espagne, ni en Afrique. Pline dit qu' en 440 il n' y avait d' oliviers en Italie qu' à 40 milles de la mer, et que l' huile ne devint commune qu' en 690 : mais sous Caton on n' avait pas encore imaginé d' exprimer de l' huile d' autres graines que de l' olive.

Quant aux légumes, les romains tirèrent les échalottes, ou ascalonites, d' Ascalon en Judée ; les oignons, et la chicorée, dont le nom *chicorium* est égyptien, de Chypre et d' égypte ; la menthe et cinq sortes de navets, de Grèce ; la poirée blanche, de Sicile ; les choux, de Naples ; les cardons, de Carthage ; le chervi ou carvi, de Carie ; les melons, de Lacédémone et de Béotie.

Ils avaient importé de même la plupart de leurs arbres fruitiers des pays plus orientaux : les figuiers, des environs de Troie, d' Hyrcanie et de Syrie ; les citronniers, de la Médie ; les noyers et les pêchers, de la Perse ; le néflier, le cognassier, le cyprès et le plane, de Crète ; le châtaignier, de Sardaigne ; le myrte, de la Grèce ; les lauriers, de Delphes et de Chypre ; les grenadiers, d' Afrique ; beaucoup d' espèces de pommiers et de poiriers, du royaume d' épire. Les pruniers, du temps de Caton, étaient fort rares : ceux que nous appelons de Damas venaient d' Arménie. De son temps, il n' y avait point d' amandiers en Italie. Les avelines vinrent à Rome

du royaume de Pont, d' où Lucullus apporta aussi les cerises ; les pistaches furent apportées de Syrie par Vitellius, et les jujubes, par le consul Papinianus, sous Auguste.

Les gaulois ont tiré de l' Italie leurs arts et leurs végétaux. De quoi vivaient-ils donc quand les romains n' avaient encore ni légumes, ni fruits, ni pain, ni vin, ni argent, ni industrie ? S' ils vivaient en peuples pasteurs, ils n' étaient pas nombreux. Et qu' était-ce alors que les nations du nord ? Celles qui firent une incursion en Italie du temps de Marius étaient probablement des nations errantes comme celles du Canada. Les scythes les chassaient vers l' occident et vers le midi.

Les jeunes filles chantaient à Rome, dans les jeux séculaires : (...).

Ce qui veut dire : " donnez à nos mères d' heureux accouchements, douce Lucine, qui présidez à la naissance des hommes ; déesse de la génération, préparez pour nous une nouvelle postérité, et faites réussir les lois du sénat en faveur des mariages. "

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)